



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

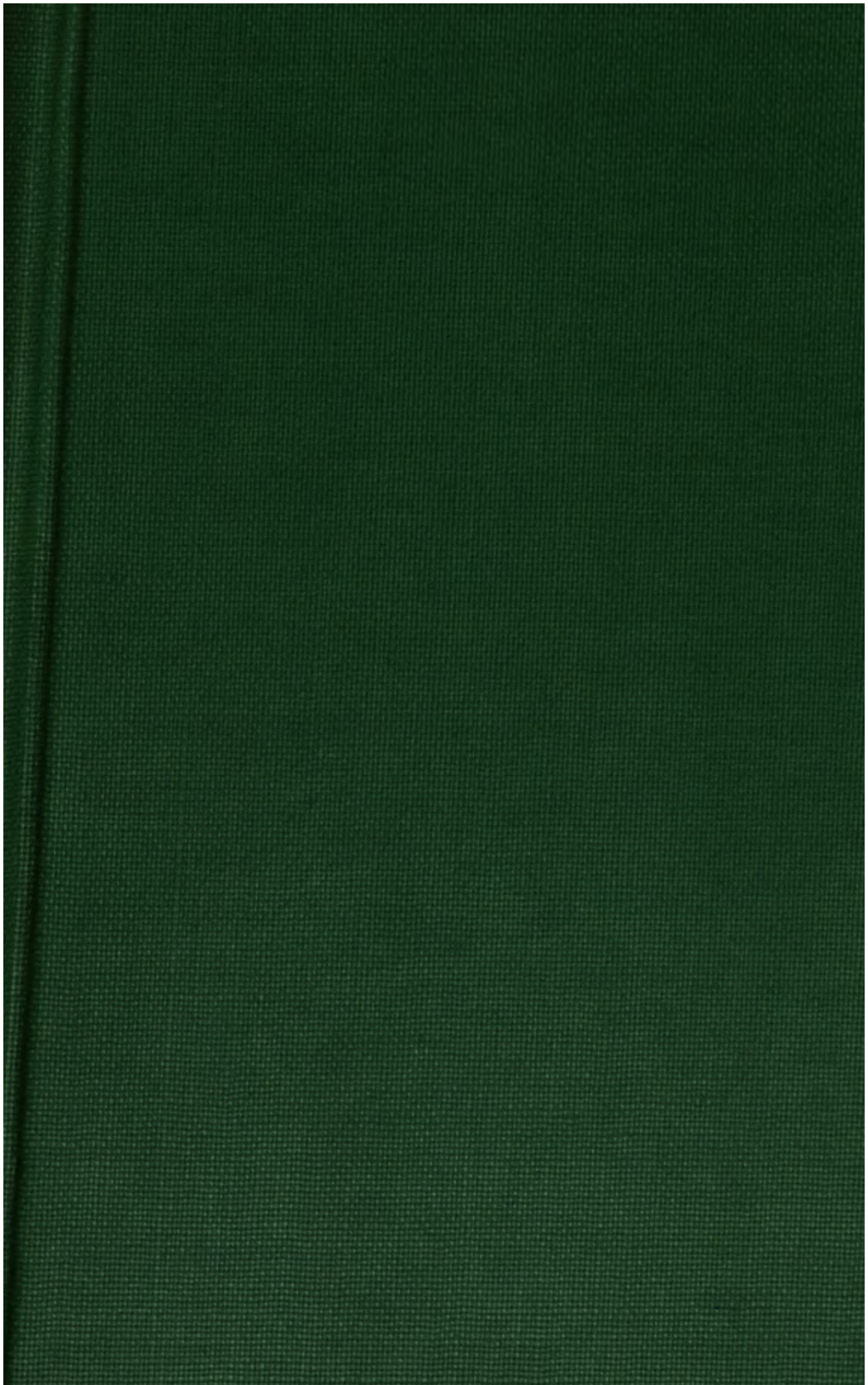
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

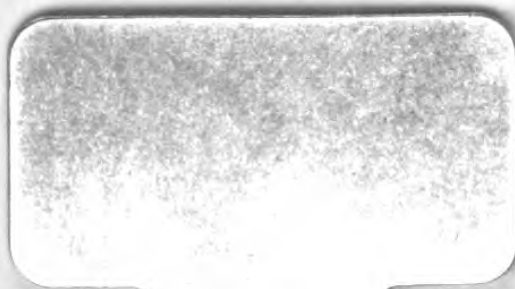


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III A. 337









**UNE HISTOIRE DE SOLDAT.**



3  
1  
**MADAME LOUISE COLET.**

---

**UNE HISTOIRE**

**DE SOLDAT**

1924



**PARIS**

**ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,**

**37, RUE SERPENTE, 37.**

**1856**





# DÉDICACE.

---

A MONSIEUR HONORÉ CLAIR,  
AVOCAT ET ARCHÉOLOGUE.

Je viens vous offrir réunis ces deux récits que vous avez lus séparément avec intérêt dans le *Moniteur*, et la *Revue des Deux Mondes*. Je regrette qu'ils n'aient pas plus d'importance et de grandeur ; tels qu'ils sont je vous les dédie comme au seul bon parent qui me reste et que j'aime.

Pour que les cœurs soient liés, il importe que les esprits aient les mêmes aspirations ; c'est l'entente des idées qui fait la force des sentiments. En amitié un peu de littérature et d'imagination ne nuit pas ; laissez-les donc se mêler à l'affection que j'ai pour vous.

Louise COLET.

Paris, mars 1856.



UNE  
HISTOIRE DE SOLDAT.

---

C'était un soir chez madame de Lerme; nous nous retrouvions là deux fois par semaine quelques habitués, et presque toujours les mêmes; en tout une huitaine : un savant vraiment érudit, mais n'étalant aucune science; aimable et gai, conteur rapide et pittoresque, plus substantiel dans ses courts récits que tous les longs romans qui courent les journaux; — un grand écrivain, poète discret, prosateur contenu et rare, et qui a fait pourtant le drame le plus inspiré et le plus émouvant du théâtre moderne; — un sculpteur dont Diderot et Grimm auraient cité l'esprit et dont l'originalité est d'autant plus tranchée que tout le troupeau des artistes contemporains, musiciens, peintres et statuaires, forment comme un fond opaque à ce feu pétillant. Quelque



chose de cette flamme passe dans les marbres qu'il anime : marbres peu nombreux, perdus parmi la banale sculpture du temps, mais dont la postérité sentira le souffle vivant qui les place d'avance entre ce qui reste du Puget et de Germain Pilon. — C'était ensuite un jeune romancier sobre, sans lyrisme, et préférant un petit tableau de genre net, circonscrit, au large diorama pâteux et dilaté d'un faux romantisme. — C'était encore un philosophe de vingt-cinq ans : front superbe, vaste cerveau qui couronne un œil bleu, fluide et clair comme une eau rapide ; cœur naïf, intelligence expérimentée ; enfant des Charmettes, madame de Warens l'eût préféré à Rousseau, et Voltaire l'aurait aimé comme un fils ; dès son premier livre, il s'est montré digne d'avoir pour père ce railleur glorieux.

A côté de ces hommes, pour les écouter et les inspirer, c'étaient quelques femmes bonnes et belles, quelques jeunes filles, compagnes de mademoiselle de Lerme, se tenant avec elle à l'écart et éclairant, pour ainsi dire, le salon de leur rayonnement, tandis que le groupe plus nombreux et plus grave des autres personnes désignées entourait le fauteuil de madame de Lerme, en hiver auprès de la cheminée, en été sur une petite terrasse couverte de fleurs et abritée par une tente chinoise.

Madame de Lerme était toujours uniformément vêtue en noir par les temps froids, en blanc par les jours chauds ; mais, soit que son cou flexible et ses bras de la forme la plus pure jaillissent du velours ou de la mousseline, ils étaient comme une attestation de sa beauté parfaite, que le temps avait à peine ternie. L'éclat du visage était moins vif qu'autrefois, mais son expression plus attachante ; l'ancien enjouement s'était voilé, les joues avaient pâli, l'œil un peu creusé brillait plus triste et plus doux, gardant ses flammes pour les rapides moments où la passion enfouie se trahissait. L'ensemble de la physionomie était devenu morne par l'absence du sourire, qui ne s'y montrait guère que contraint et amer ; le charme de cette femme était, pour ainsi dire, intérieur : il venait d'une souffrance cachée qu'on soupçonnait à peine et qui n'éclatait jamais dans ses paroles, pas même dans son accent. Seulement, dans les questions générales d'art, de philosophie ou de sentiment, les seules dont on s'occupât habituellement chez elle, chaque mot qui lui échappait prouvait une cruelle et profonde expérience de la vie, un scepticisme très-arrêté, quoique placide et attendri. On sentait qu'elle niait l'espérance pour elle-même, mais qu'elle eût hésité à l'enlever aux autres. Ses amis,

connaissant cette disposition saillante, quoique contenue, de son esprit, avaient insensiblement établi dans son salon la division dont nous avons parlé. Les jeunes filles se tenaient à part dans un angle écarté et parfois dans un boudoir attenant, où elles faisaient un peu de musique ou regardaient de belles estampes des grands maîtres. Le vieux savant donnait le signal de ces exils passagers, qu'il savait présenter comme des récréations.

Si l'amour ou la métaphysique étaient sur le tapis, si l'ironie mordante ou la critique enflammée à propos d'une question d'art jaillissaient de nos lèvres convaincues, l'aimable vieillard s'éloignait quelques secondes du groupe des interlocuteurs, se rapprochait de celui des jeunes filles, et les attirait insensiblement à quelques distractions de leur âge; il avait pour coutume de dire que les fruits se dessèchent et ne mûrissent pas quand on expose trop vite les arbres qui les portent à l'ardeur du soleil et au souffle des grands vents. Comme il récoltait de très-beaux fruits d'un espalier abrité qu'il cultivait lui-même, madame de Lerme, à qui il offrait leurs primeurs exquis, souscrivait en souriant à l'apologue qu'il en tirait.

Ce soir-là les jeunes filles riaient dans le boudoir,

tandis qu'on dissertait de l'amour diversement compris et présenté en littérature. Le poète auteur du beau drame dans lequel l'amour a une si noble et si touchante part, reprochait au jeune romancier ses peintures trop réelles du cœur humain :

« Dans les scènes de sentiment, disait-il, il faut que l'idéal, qui est l'idée de l'infini, plane sur notre nature finie, élève les personnages que nous créons et les fasse un peu plus grands, un peu meilleurs que nous ne le sommes dans la vie ; ne serait-ce, ajouta-t-il, que pour donner aux hommes le désir d'imiter nos fictions ; — et d'ailleurs nous touchons à l'idéal par moments, cela suffit pour nous le faire comprendre et pour nous inspirer de nous y maintenir.

» — Dans nos fictions ! — répliqua ironiquement le romancier ; fiction qui, à mon avis, perdent tout enseignement sur nos cœurs si elles nous présentent des événements impossibles ; de là sont venues tant d'œuvres de déclamation que le temps emporte, tandis que le tableau naïf de nos misères et de nos sentiments bornés et combattus, reproduisant les luttes secrètes des passions diverses de l'homme, qui, quel qu'il soit, bourgeois infime ou penseur universel, porte fatalement en lui le résidu du gisement des ancêtres...



» — Quel mot ! s'écria une femme du monde. J'aime mieux l'idéal.

» — Comme euphonie et comme obscurité, reprit le romancier réaliste... Je poursuivis : les tableaux vrais et désenchantés des mystères de notre cœur retracent sa nature habituelle, et sont, partant, plus émouvants et plus instructifs que le tableau d'une exaltation idéale, pour me servir du mot cher à madame, situation passagère et bientôt éclipsée...

» — Il s'agit bien d'instruire ! s'écria impatiemment le poète ; il s'agit d'élever l'âme et de lui inspirer le désir de se maintenir aux régions entrevues par elle. »

La discussion continua vive, attrayante, et épuisant toutes les subtilités de la psychologie.

« — A quoi bon peindre des amours impossibles ? répétait le jeune romancier, c'est tromper les cœurs qui croient à vos chimères et qui les cherchent en vain dans la vie ! »

Madame de Lerme écoutait, silencieuse et pâle. Je me tournai vers elle et je lui dis imprudemment :

« — Démentez monsieur, madame, vous dont la beauté et l'esprit ont été une double puissance irrésistible ; dites que l'amour, tel qu'il est dans nos romans préférés, n'est pas une fable ; qu'il peut se rencontrer dans

la vie; qu'il s'est rencontré dans la vôtre; que vous avez inspiré ce bel amour, profond, durable, complet, que les poètes n'inventent pas, mais dont ils recueillent la tradition avec la trace des créatures privilégiées qui vous ressemblent, madame ! »

Tandis que je parlais, madame de Lerme eut un tressaillement intérieur qui se manifesta par une rougeur subite courant comme une flamme sur ses joues blémies.

« — Moi !... moi aimée ! dit-elle, comme si son âme eût fait explosion et en levant au-dessus de sa tête ses deux bras nus, ces bras qu'on serait tenté d'imiter pour compléter la Vénus de Milo.

« — Oh ! moi, je suis de l'avis de monsieur : l'amour des poètes, l'amour bon, l'amour bienfaisant, l'amour qui rend deux âmes inséparables, cet amour n'a jamais existé ; c'est un leurre qui nous déçoit. »

Le vieux savant, son ami, prit une de ses mains dans les siennes comme pour l'apaiser.

« — L'amour tel que vous venez de le caractériser existe, dit-il avec une sorte d'autorité ; mais il en est de cet amour naïf et vrai comme des poèmes épiques, qui sont le produit exclusif des sociétés primitives ; cet amour ne s'épanouit que dans les âmes naïves et simples,

qui seules peut-être sont dignes d'abriter sa grandeur, car elles le conçoivent et s'en remplissent sans le discuter, sans le soumettre à l'analyse, qui dessèche, amoindrit et fragmente tout. Dans nos sociétés d'une civilisation raffinée, quelle âme la plus haute — et je sais l'élévation de la vôtre — qui n'ait abaissé son enthousiasme et sa foi à l'examen ? De là la mort soudaine de l'amour, mort qui se communique, mort qui se pressent par anticipation, et qui tue en nous et en autrui tout amour complet. L'amour, tel que les poètes l'ont conçu et tel que les natures simples le ressentent, vous paraîtrait et est, en effet, une trop complète absorption de votre âme en une autre pour ne pas vous révolter, vous qui êtes une individualité puissante, réunion exquise de toutes les lumières et de toutes les perspicacités. Pour bien aimer, comme pour bien croire, il faut *s'abêtir* un peu, selon l'expression de Pascal ; ou plutôt il ne faut pas avoir usé de certaines clartés, car l'âme ne désapprend pas plus le doute que l'œil ne désapprend la lumière. Il faut rester à l'état de nature pour être dévot et amoureux.

— Vos raisonnements tendent à la pastorale, dit avec une mélancolique ironie madame de Lerme ; mais vous seriez bien embarrassé si on vous somrait

d'appuyer votre exemple par quelque bucolique vraie.

— Point du tout, reprit le savant avec un fin sourire, et mes paroles étaient justement un piège pour vous amener à me demander une histoire que je veux depuis longtemps vous conter; ne vous attendez pas à des événements qu'il est d'usage d'appeler romanesques, vous allez, peut-être, dédaigner mon héroïne, vous la trouverez vulgaire et sotte, tout en enviant secrètement la grandeur singulière qui me frappa dans sa simple histoire.

Nous nous serrâmes un peu en cercle, nous fîmes silence et le conteur continua de sa voix nette et rapide :

— La première ligne de chemin de fer conduisait depuis peu de temps de Paris à Versailles et l'on ne s'enfermait encore avec hésitation dans ces boîtes successives qu'entraîne une force irrésistible ; j'avais un vieil ami chimiste et météorologiste qui passait toute sa semaine dans son laboratoire et son cabinet, mais qui, chaque samedi, venait me chercher pour faire quelque excursion à la campagne, le plus souvent à Versailles; il avait en horreur le chemin de fer. Les petites explosions de ses appareils chimiques lui faisaient redouter les grandes explosions de la vapeur ; toutes mes railleries ne purent jamais le décider à monter dans un



wagon. Nous prenions pour nous deux le coupé des gondoles qui partaient du Carrousel; arrivés à Versailles, nous parcourions le parc et les bois de Satory, tout en discutant, puis, nous revenions invariablement dîner à l'hôtel des Gondoles, afin de ne pas manquer la dernière de ces prudentes voitures qui nous ramenaient à Paris.

L'habitude finit par imprimer aux choses les plus communes un certain attrait qui s'impose à nous. Ce modeste hôtel des Gondoles, avec sa cour pleine de fumier, sa cuisine et son café à colonnes au rez-de-chaussée, sa salle de restaurant au premier, suivie d'un cabinet donnant sur un petit jardin et qu'on nous réservait chaque samedi; ses deux garçons efflanqués, exclusivement employés au service du café, son hôtesse rebondie, criarde, mais alerte et propre, et s'adjoignant une servante pour le service d'en haut, tout cela était devenu comme une espèce de maison à nous où nous goûtions une sorte de douceur à nous retrouver après nos longues promenades; il est vrai que l'hôtesse nous servait consciencieusement son meilleur vin et ses meilleurs plats.

Un soir, c'était par une de ces radieuses journées de septembre qui n'ont qu'un défaut, celui d'être trop courtes; la lune dans son plein venait de se lever en

face de nous au milieu du cadre de la fenêtre et remplaçait par sa lumière le soleil rapidement disparu. Pas un souffle d'air ne courait sur la cime des arbres, l'hôtesse nous apporta une bouteille de vin de champagne que nous n'avions pas demandée mais qu'elle nous imposa en nous disant :

— Vous m'en direz des nouvelles, cela vient directement d'un compère que j'ai dans le canton d'Aï. — Elle laissa la bouteille, sortit triomphalement, et nous envoya le rôti par sa petite servante.

— Ce vin et cette lune, me dit mon ami, viennent de faire passer devant moi, comme par un choc électrique, une soirée jumelle de celle-ci ; c'était la même lune radieuse, le même éther calme et étoilé, et pourtant, c'était au commencement d'avril au lieu d'être à la fin de septembre ; mais, qui n'a remarqué que les derniers jours d'automne sont souvent semblables aux premiers jours du printemps, et nous laissent une impression pareille. J'ai vu ainsi des femmes de trente ans ayant dans leur nature hésitante et intimidée comme une illumination de la grâce un peu gauche de la jeune fille ; l'une doute de ce qui lui reste ; l'autre ne sait pas encore ce qu'elle possède ; ces deux sentiments se traduisent par la même physionomie.

— Je parie que cette lune et cette bouteille de champagne vous rappellent une femme de trente ans, lui dis-je ?

— Eh bien ! vous vous trompez, répliqua mon ami le météorologiste ; cette belle lune et ce vin excellent me rappellent le baron de Dietrich, ami de mon père, qui fut mon maître en chimie dans la très-orageuse année 1702.

— Serait-ce le baron de Dietrich, gouverneur de Strasbourg, chez qui Rouget de Lisle composa la *Marseillaise* ?

— Lui-même, et quant à la manière dont le chant célèbre vint au monde, je puis vous en parler pertinemment, car j'ai été un des témoins de sa naissance.

— Je connais cette scène, elle est partout.

— Oui, telle que les romanciers et les historiens, ces autres romanciers pompeux l'ont décrite, mais non, telle que je la vis se passer sous mes yeux.

— Je vous écoute ; je tiens d'ailleurs à savoir quelle était la science de ce baron de Dietrich ?

— Science d'amateur, mais science très-réelle, et si sa belle tête, déjà grisonnante, n'était pas tombée sur l'échafaud comme celle de Lavoisier, dont il était le vieil élève, je crois que son nom aurait bien pu se placer à côté de celui du grand chimiste.

Mon père, propriétaire de salines à Lons-le-Saulnier, était l'ami du baron de Dietrich, et pour développer mon goût naturel de la science, il m'envoyait souvent à Strasbourg, auprès du bon gouverneur qui me traitait en fils. Un soir, je soupais chez lui, madame de Dietrich et ses filles faisaient les honneurs de leur maison avec une grâce modeste et charmante. Quelques officiers étaient au nombre des convives, et parmi eux, Rouget de Lisle, né comme moi à Lons-le-Saulnier et avec qui j'étais lié. Il avait les convictions de Lafayette ; modéré à l'intérieur, patriote ardent à l'endroit des étrangers. Poète et musicien, amateur, mais sans beaucoup d'éclat, quoiqu'il eût fait déjà plusieurs hymnes patriotiques qu'on chantait à l'armée. Les volontaires qui marchaient à la frontière campaient ce soir-là à Strasbourg. Mon vieil ami, le gouverneur, pressa Rouget de Lisle d'improviser un chant guerrier.

Rouget s'excusa d'abord et objecta qu'Ignace Pleyel qui avait l'habitude de noter ses chants était en ce moment en Angleterre ; puis, ajouta-t-il :

— Mon imagination est paralysée, le vertige de la tempête trouble mon cerveau, et j'en suis au mal de mer.

— Bah ! répliqua le vieillard plein de verdure et d'espérance en l'avenir du pays, quelques verres de



champagne et quelques tasses de moka dissiperont ces vapeurs ; allons, Madame la baronne, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, faites-nous apporter le vin des grandes circonstances ! car le gouverneur de Strasbourg n'est pas riche et ne prodigue pas son champagne, six bouteilles, madame de Dietrich, six bouteilles, répétait-il, tandis que la maîtresse de la maison confiait les clefs de la cave à un domestique.

Bientôt le vin de champagne circula, la baronne de Dietrich remplissait le verre aussitôt vidé de Rouget de Lisle ; la conversation s'enflamma, puis vinrent le café et les liqueurs. Lorsqu'on passa de la salle à manger au salon, tous les hommes étaient un peu gris, et Rouget de Lisle, un peu plus que les autres ; les dames se mirent au piano, mais, nous les écoutions tous à moitié assoupis. Le vin avait moins opéré sur moi que sur les autres, et le baron me chargea de ramener chez lui Rouget de Lisle.

— Vous me promettez un chant, lui dit le gouverneur en nous reconduisant.

— Oui, oui, je vous le jure, balbutia Rouget de Lisle.

Je le pris sous mon bras, et tout en marchant je le sentais vaciller ; nous traversâmes la place de la cathé-

drale ; la nuit avait la limpidité des nuits du midi ; sur la flèche du haut clocher, la lune énorme et lumineuse, telle qu'elle apparaît ce soir, ressemblait aux globes d'or qui couronnent les minarets ; comme ce soir au ciel, tout était calme et silencieux, mais sur la place et dans les rues adjacentes c'était un encombrement, un cliquetis d'armes, un tumulte de cris, de chants et de paroles ; les volontaires bivouaquaient sur cette place ; les havresacs militaires jonchaient le sol, les sabres, les piques et les fusils étaient réunis en faisceaux ; des cantinières improvisées préparaient le souper des soldats sur des feux de cuisine qui flambaient çà et là, éclairant les jeunes et martiales figures de ces intrépides recrues. Des effluves magnétiques s'échappent toujours des foules et se communiquent à ceux qui les traversent. La jeunesse ne passait pas impunément au milieu des saturnales antiques et des fêtes de nuits modernes qui se donnaient à l'Opéra. — Une assemblée nombreuse et recueillie dans une grande église, inspire le sentiment de la prière à l'indifférent entré là par hasard ; mais aucun choc n'est plus électrique que celui qui se produit en nous au contact d'une troupe guerrière dont les armes brillent et se heurtent, et dont les voix éclatent comme des clairons.

Rouget de Lisle subit ce choc involontaire. La nuit dans sa beauté était d'une fraîcheur pénétrante. On sait que le froid concentre l'ivresse et la *fige* pour ainsi dire comme il fait d'une liqueur aqueuse exposée à l'air ; la chaleur du vin se condense alors intérieurement et brûle le sang du buveur. Arrivé chez lui, Rouget de Lisle crut avoir la fièvre et se jeta tout habillé sur son lit ; il ne put dormir, il lui semblait que l'ivresse qui montait incandescente de sa poitrine allait allumer son cerveau d'où s'échappaient des langues de feu. Par une hallucination qu'on a souvent dans les songes et qu'on peut avoir tout éveillé la flamme montait, montait et se répandait en l'air comme les intonations d'un chant ; puis elle formait un tout sonore, harmonieux, mélodique ; ce n'était plus une flamme, c'était une musique ! Rouget de Lisle s'élança de son lit comme un somnambule, il saisit son violon, et, sous l'archet rapide, il fit jaillir l'air qui chantait en lui. Par une merveilleuse dualité d'inspiration, des paroles fougueuses s'échappaient de ses lèvres sur la mesure de la mélodie qu'il chantait en s'accompagnant ; durant plusieurs heures il répéta de la sorte l'hymne puissant et inspiré ; puis, comme épuisé par sa création, il se coucha et s'endormit d'un grand somme.

A son réveil son ivresse s'était dissipée ; le jour était dans son plein ; la première idée lucide qui le frappa fut qu'il avait promis un chant au gouverneur et il regretta sa promesse, mais tout à coup une seconde idée lui vint : ce chant est fait, — bientôt une troisième idée le torture ; ce chant conçu dans l'ivresse, éclos dans la nuit et que nul n'a entendu, va-t-il s'en souvenir ? Il s'élançe de son lit, prend son violon, et debout, en chemise, arpentant sa chambre, il chante, il joue, le souvenir lui revient ! Air et paroles sont retrouvés. Alors sûr de sa mémoire, il posa son violon sur sa cheminée pour noter le chant et écrire les couplets ; il se vit dans le miroir et il se trouva beau, m'a-t-il dit naïvement depuis ; son visage était comme éclairé par un rayonnement intérieur ; tout artiste, tout savant, tout général d'armée, tout homme profondément ému d'un sentiment ou d'une idée a passé par ces moments là ; ils sont courts comme tout ce qui participe de l'infini mais ils suffisent pour nous transfigurer.

Le chant écrit, Rouget de Lisle s'habilla et accourut chez le baron de Dietrich. Le bon gouverneur était dans son jardin occupé à donner une raie de labour à des laitues d'hiver ; je le secondais, arrachant les mauvaises herbes dès qu'il les soulevait dans les sillons noirâtres.



— Eh bien ! dit-il, en apercevant Rouget de Lisle, et sans quitter son petit instrument aratoire qu'il poussait en avant, me ferez-vous un chant ?

— Non ! répliqua en riant Rouget de Lisle, car il est fait !

— Il doit être en ce cas sublime ou détestable.

— Vous allez en juger ; je l'ai là noté tant bien que mal.

Nous quittâmes le jardin. En entrant au salon, nous y trouvâmes madame de Dietrich et ses filles ; la mère se mit au piano et elle déchiffra la marche guerrière tandis que ses filles suivant les intonations de Rouget de Lisle, le chantaient avec lui ; au second couplet nous mêlâmes notre voix et nous répétâmes le refrain avec énergie. Le chant s'emparait de nous ; notre poitrine se gonflait, nos yeux se mouillaient, nous comprenions qu'un œuvre de génie venait d'éclorre, le baron de Dietrich profondément ému sauta au cou de Rouget de Lisle :

— A l'instant même, dit-il, il faut que ce chant se répande : Alors par son ordre nous nous asseyons autour d'une table et nous écrivons des invitations à un déjeuner improvisé à toutes les autorités et à tous les officiers de l'armée de passage ; chacun accourut ; on déjeûna de grand appétit, on but copieusement et au

dessert le chant guerrier fut entonné par tous ; le journal de Strasbourg le reproduisit durant plusieurs jours et l'on sait comment un des exemplaires de ce journal étant tombé entre les mains de clubistes marseillais ce chant fut adopté par eux et prit le nom de leur ville.

Par une fatalité qui devint un remords pour Rouget de Lisle son chant guerrier, chanté le 10 août, fut souvent transformé en hymne sanguinaire ; pour moi il est toujours resté l'expression inspirée du patriotisme de la France en 1792.

J'aimais Rouget de Lisle ; depuis ce jour mémorable je m'attachai plus vivement à lui, sa *Marseillaise*, il faut bien l'appeler par son nom glorieux, qui m'enflamma, à ce point que je songeai à m'enrôler comme volontaire ; je voulais partir pour cette grande guerre de la frontière où l'on était si content d'aller mourir, je retournai à Lons-le-Saulnier déclarer ma volonté à mon père, Rouget de Lisle m'y suivit pour visiter sa famille ; il vint nous voir à la campagne, mais ses instances jointes aux miennes ne purent jamais décider mon père à consentir à mon départ ; pour contrebalancer ma frénésie guerrière, il excita mon amour de la science, il me chargea d'expériences à faire dans

nos salines ; je tentai d'y appliquer le système des puits de sel (1) des Chinois, je pris goût à mes essais, je m'attachai à cette exploitation et durant tout le temps de la terreur je ne quittai pas notre retraite de Saint-Julien.

A ces derniers mots du récit de mon ami, la petite servante de l'auberge des Gondoles qui nous avait servi le rôti et qui attendait silencieusement nos ordres debout auprès d'un buffet où elle recouvrait avec des ronds de papier des pots de confitures alignés ; cette fille dont nous avions oublié la présence s'écria tout à coup avec émotion :

— Oh! monsieur, vous connaissez Saint-Julien ? puis comme confuse de son audace elle rougit et continua son occupation.

— Saint-Julien vous intéresse donc, lui dis-je ?

— Oui, monsieur, j'en suis, c'est mon pays !

— Et l'avez-vous quitté depuis longtemps, lui demanda mon ami ?

— Depuis plus de quatre ans, mais le temps fini et j'y retournerai bientôt.

(1) Voir sur ces puits à sel les curieux détails que donne le missionnaire Huc, dans son ouvrage sur la Chine, couronné par l'Académie française.

Je regardai cette fille que je n'avais jamais examinée; elle était petite, assez mince, ses mains étaient délicates, son cou mignon; son visage sans beauté avait une expression de douceur pensive fort attrayante; son œil noir était bon et ferme, les bandeaux de ses cheveux bruns dépassaient à peine la ruche de son simple bonnet; elle portait une robe en tissu de laine à corsage montant sur lequel se croisaient modestement les plis d'un foulard. Un tablier blanc de service complétait ce costume.

— Oh! narrateur plein de parenthèses et de chemins détournés, mécriai-je en interrompant notre ami le savant, nous en étions à Rouget de Lisle et à sa *Marseillaise* et nous voilà arrivés à une servante d'auberge et à son tablier blanc; qu'a de commun cette fille avec les belles demoiselles de Dietrich dont j'espérais que l'une, du moins, serait l'héroïne de votre roman?

— Non, répliqua le savant, mon héroïne n'est point une femme du monde, une élégante, une beauté; mon héroïne est la pauvre fille qui vient d'entrer en scène par une exclamation.

— En ce cas je suis de l'avis de madame, lui dit madame de Lerme, je trouve que votre récit s'enchaîne mal.

— Vous êtes des *rhéteuses* classiques, s'écria le savant, moi je procède à la manière de Shakespeare ! Est-ce qu'il met d'abord en scène les vrais personnages de son drame ? Est-ce qu'avant d'aimer Juliette, Roméo ne s'est pas épris de Rosalinde ? Il faut en prendre votre parti, je ne changerai pas de procédé, c'est celui de la nature ; au milieu d'une action principale elle fait tout à coup surgir quelque intermède accidentel. D'ailleurs vous êtes libres, mesdames, voulez-vous ou ne voulez-vous pas de mon histoire ?

— Nous en voulons, fut la réponse unanime. — Le conteur poursuivit :

— Puisque vous êtes de Saint-Julien, mademoiselle Madeleine, dit mon ami en s'adressant à la servante, vous devez connaître nos salines ?

— Si je les connais, mieux que vous peut-être monsieur, qui les avez affermées et ne venez plus dans le pays ; mais mon oncle Jean, qui est un *ancien* se souvient encore de monsieur votre père et du temps de la guerre dont vous parliez tout à l'heure.

— Et vous sans doute, Madeleine, lui dis-je, vous avez entendu parler de M. Rouget de Lisle ?

— Jamais, me répondit-elle, nous autres travailleurs



nous n'avons pas le temps de nous occuper des choses d'agrément.

Les choses d'agrément, pour le peuple, surtout pour le paysan, sont la musique, la poésie, l'art tout entier dans ses détails ou son ensemble, dans ses ébauches ou sa grandeur; l'art lui paraît un jeu en face des nécessités de la vie. Parfois son âme s'émeut instinctivement d'un chant guerrier ou d'un chant d'amour contenant une harmonie imitative, mais jamais il ne songerait que l'admiration et le respect sont dus à l'auteur de ce chant. Qui ça nourrit-il un chant? et d'ailleurs il s'imagine que ces choses-là nasissent naturellement comme les roucoulements des oiseaux ou les vents qui soufflent dans les bois. Chateaubriand à qui nous parlions un jour de sa renommée nous répondit en riant : « Bah ! je ne suis pas même connu de mon portier ! » Le mot était exagéré appliqué à un portier qui sait, tant bien que mal, ce qu'est un écrivain; il eût été juste sur un paysan. Chez beaucoup de paysans et chez ceux de la Picardie en particulier, le titre de poète se prend en dérision; ils l'appliquent aux écervelés et aux fous. Ils ne se doutent pas qu'ils sont les plagiaires de Platon.

Si Madeleine ignorait jusqu'au nom de Rouget de

Lisle, son compatriote, elle savait en revanche tous les noms des plus petits propriétaires de Salines ; elle les nommait à mon ami, elle se complaisait en détails sur la fabrication du sel et sur les autres produits de Saint-Julien, son cher village ; chaque ferme, chaque sentier, chaque arbre, éveillait en elle un souvenir qui épanouissait son bon et calme visage.

— Je vois Madeleine, lui dit mon ami, qui prenait plaisir à l'écouter et se rattachait lui-même aux vestiges de son enfance, que notre pauvre Saint-Julien vous paraît plus beau que Paris ?

— Je ne puis rien en dire, monsieur, car je n'ai jamais vu Paris.

— Comment ! mais vous avez dû inévitablement le traverser pour venir de Lons-le-Saulnier à Versailles ?

— Ah ! c'est que j'ai fait bien des pays avant d'arriver dans celui-ci, répliqua-t-elle en riant.

En ce moment l'hôtesse entra et nous apportant le dessert.

— C'est toute une histoire, nous dit-elle, et si Madeleine voulait vous la conter, cela vous amuserait en attendant l'heure de la voiture.

Nous pressâmes Madeleine de parler, elle hésitait ; l'hôtesse lui dit rondement :



— Ces messieurs sont très-bons, ils connaissent le ministre, ils feront peut-être quelque chose pour ton amoureux.

La petite servante rougit.

« — Oh ! je veux bien, dit-elle, je n'ai pas honte de ce que j'ai fait, je puis donc vous le dire. »

Elle tira de sa poche un tricot, et tout en faisant claqueter les deux aiguilles d'acier qui forment la maille, elle commença :

« — Ma mère, qui resta veuve très-jeune avec mon frère et moi à faire vivre, était couturière à la journée, dans le village de Saint-Julien. Quand elle mourut j'avais dix huit ans ; elle m'avait élevée à la couture, et j'héritai de ses pratiques. Petites pratiques, messieurs, presque aussi pauvres que moi qui les servais : c'était tantôt une journée par-ci, pour faire une layette avec les mères près d'accoucher ; tantôt une journée par-là, pour coudre avec les filles une robe de noce ; puis je faisais à volonté les vestes et les pantalons des petits garçons, les blouses des ouvriers salins et les houpelandes que les pâtres du Jura portent en hiver : ma besogne n'était pas toute dans le village, il y en avait une part dans les fermes à travers champs, où je faisais une journée tantôt pour l'un, tantôt pour l'au-

tre. A la mort de ma mère, mon oncle Jean, dont elle était la sœur cadette, nous logea dans sa maison. C'était un vieux qui avait amassé et touchait une petite pension du roi pour avoir longtemps servi; il n'avait pas d'infirmités, mais il n'était plus bien fort à cause de l'âge, et quand il avait bêché sa terre à légumes, c'était tout ce qu'il pouvait. Dans le jour, mon frère travaillait aux salines, le soir il aidait notre oncle à trier et sécher ses légumes ou à faire des fromages de gruyère, comme c'est l'usage de chez nous; moi, revenue de ma journée, je veillais auprès d'eux, raccommodant leurs habits ou leur en faisant de neufs quand les vieux ne tenaient plus. Pourvu qu'on lui fit compagnie le soir et qu'on écoutât ses histoires de la guerre, mon oncle était tout ragaillard. En hiver, quand il neigeait ou gelait et qu'il faisait bien noir, si je travaillais dans la campagne, mon frère venait me chercher après ma journée. Ces jours-là notre oncle n'était pas content; nous le trouvions, en rentrant, ou endormi ou murmurant de ce qu'on l'avait laissé seul. Les vieilles gens sont comme les enfants, ils veulent qu'on s'occupe toujours d'eux. Après tout, ils ont peut-être raison : ils sentent venir la mort et n'aiment pas à rester seuls. Je vis que mon oncle avait tant de chagrin quand Baptiste n'était pas

là les soirs d'hiver, que je me dis : Il faut bravement s'en retourner seule par ces nuits de loup. Mes pratiques venaient quelquefois me faire la conduite ; les garçons aimaient à plaisanter, et les filles ne demandaient pas mieux que de sortir un peu, malgré la gelée, pour voir si leur amoureux ne rôdait pas sur quelque lande.

Le plus souvent, c'était Joseph, le fils du marchand drapier de Saint-Julien, qui m'accompagnait ; il colportait dans la journée, de ferme en ferme, le drap, les galons, la toile, le fil et le cuir nécessaire aux habits, aux chemises et aux chaussures du petit monde : il vendait dans les maisons où je cousais, et le soir il s'en revenait avec moi, tout en repassant ses menus profits de la journée. C'était un garçon très-affectionné à son commerce, et qui n'aurait pas laissé perdre un liard ni donné un ongle en plus de sa mesure ; on voyait ça à la manière dont il tenait son aune et dont il comptait sa monnaie ; il était si rangé et si doux de parole, qu'une femme pouvait bien penser qu'elle serait heureuse avec lui. De plus, il se tenait plus propre qu'un paysan ou qu'un ouvrier, et sa figure était lisse et fine comme celle d'une fille.

Tout en faisant route ensemble, nous nous parlions d'amitié ; on devient comme ça compagnons dans les

petits pays, et on prend l'habitude pour de l'amour ; on ne sait distinguer que lorsqu'on y a passé, Joseph me disait souvent :

« — Mademoiselle Madeleine, nous ferions une bonne affaire tous deux en nous mariant ensemble ; mon père me laissera un jour sa boutique, et avec votre talent pour la couture, nous pourrions gagner gros. »

Je ne disais pas oui, je ne disais pas non.

Le dimanche, je rencontrais Joseph à la danse ; toutes les filles le trouvaient joli garçon et bien habillé ; cela me flattait, car souvent il me donnait à faire ses gilets. Elles disaient qu'il était mon amoureux, et qu'à ma place elles l'épouseraient vite.

Ce bruit vint jusqu'à mon oncle et à mon frère. Mon oncle me dit :

« — Il n'y a rien à dire de mal sur Joseph, tu peux te fiancer si ça te fait plaisir ; mais ce n'est pas raisonnable. Joseph n'a plus que six mois pour tirer au sort, et s'il tire un mauvais numéro, ce sera une désolation.

« — Le père lui fera un remplaçant, repartis-je.

« — Le père est un vieux ladre qui ne crachera pas un denier, » répondit mon oncle.

Mon frère ne disait mot.

Je restai songeuse. Mais le dimanche d'après on fit tant de quolibets à la danse sur moi et sur Joseph, que je vis bien qu'il fallait nous fiancer pour faire taire les mauvaises langues.

Joseph me l'avait proposé déjà ; je lui dis ce jour-là que je voulais bien, et, une fois tombés d'accord, nous le fîmes savoir à nos amis, filles et garçons. Parmi les garçons, il y en avait un qui cherchait toujours à me faire vis-à-vis à la danse : on l'appelait Pierre Huard, ami de mon frère et ouvrier comme lui aux salines. Autant Joseph était mièvre, autant lui était grand et fort ; il avait une bonne figure qui donnait la confiance. Il venait souvent chez nous, je prenais ça pour l'amitié qu'il portait à mon frère et à mon oncle ; mais, ce jour-là, je vis bien que c'était pour moi. Quand Joseph leur fit savoir à tous, au milieu du bal, que nous allions nous fiancer, Pierre devint tout pâle ; puis il se mit à courir comme un fou, sans vouloir rien entendre à sa danseuse qui l'appelait avec colère. Cela me fit un peu de peine ; mais je ne l'aimais pas ; Joseph me convenait bien mieux pour son état. Le soir même, je dis à mon oncle et à mon frère que j'étais décidée, ils ne me firent pas d'observations.

« Après tout, me dit mon oncle, les fiançailles ne



sont pas le mariage, et si tu te repens ou qu'il tire un mauvais numéro, il sera toujours temps.

« — Cela ne serait pas honnête, lui dis-je.

« — J'aurais mieux aimé Pierre pour toi, » repartit mon frère tout triste.

Les fiançailles se firent huit jours après.

Les chansons, le vin de Bourgogne que mon oncle avait vieux en bouteilles, les plaisanteries, la danse rendirent le repas gai ; il se donna chez nous ; le père de Joseph et toute sa famille en étaient : ils m'embrassèrent, ils m'appelèrent leur bru, mais ils ne nous rendirent pas le souper, par avarice, disait mon oncle. Nous avions engagé Pierre à mes fiançailles, il n'y parut point.

Le lendemain de la fête nous étions retournés, moi à ma couture, et Joseph à son colportage, qui lui donnait souvent l'occasion de me voir matin et soir. Quelquefois pourtant, sa vente l'attirait dans des fermes éloignées où je ne travaillais pas ; et quand il s'était trop attardé, je rentrais seule à Saint-Julien.

Nous n'avions plus que trois mois à attendre, et s'il tirait un bon numéro, nous nous mariions et je m'associais à son petit commerce. Je priais Dieu que cela fût, car je m'habituais à l'aimer ; ce n'est pas qu'il eût pour moi beaucoup d'attention, ni qu'il eût l'air amoureux ; mais



il était si tranquille et si bien parlant que je me disais qu'il ferait un mari comme ma pauvre défunte mère avait coutume de dire qu'il les faut en ménage.

Un soir Joseph était allé juqu'à Saint-Amour acheter des marchandises; il ne devait revenir que le lendemain.

C'était au mois de décembre; il gelait fort et la nuit n'était pas claire; j'avais fait ma journée chez une pauvre veuve qui avait sa chétive maison à un quart d'heure de Saint-Julien, sur le grand chemin; je lui piquais une mante pour l'hiver. J'eus fini un peu tard, mais je n'avais pas peur sur la route; je savais qu'il y avait toujours quelques rouliers qui se rendaient avec leur charrette à Lons-le-Saulnier; je m'enveloppai dans ma cape, je dis bonsoir à la veuve, et, pour qu'elle n'eût pas trop froid durant la nuit, je couvris de cendre chaude son feu qui ne flambait plus, puis je partis.

Je chantais en marchant, cela distrait, et il me semble même que cele réchauffe.

« — Comme vous voilà gaie, mamzelle Madeleine! » me dit tout à coup une voix qui ne me fit pas peur, car je reconnus aussitôt Pierre qui conduisait un mulet chargé de sel.

Je ne l'avais pas vu depuis mes fiançailles.

« — Ce n'est point bien, lui dis-je, d'avoir refusé de souper chez nous. »

Il ne me répondait pas et marchait toujours en poussant sa bête.

« — Avez-vous fait saler votre langue comme celle d'un bœuf? » lui dis-je en riant.

C'était méchant et grossier, mais j'étais embarrassée et ne savais que lui dire.

« — Vous vous moquez de moi, mamzelle Madeleine, me dit-il en s'arrêtant tout à coup et me regardant en face; on me juge comme je parais : une brute et un sans cœur, parce que je ne parle pas à présent et parce que je ne vous ai pas parlé autrefois, quand ça se pouvait encore; mais je voyais bien que vous n'aimeriez jamais un pauvre ouvrier en blouse, qu'il vous fallait quelqu'un de propre et de joli, et moi je suis laid. »

Il me sembla qu'il pleurait.

Je lui donnai la main et je lui dis :

« — Monsieur Pierre, il ne faut pas se désoler, nous serons toujours bons amis.

« — Oh! oui, mamzelle Madeleine, c'est vrai, à la vie, à la mort je suis votre serviteur, et tant que vous ne serez pas sa femme, je reste ici rien que pour vous voir passer de temps en temps; mais le jour où ce sera

juré, je m'éloigne du pays et vous ne me verrez plus. »

Comme il m'eut dit ces paroles, il monta sur son mulet, le frappa de sa gaule et lui fit prendre le trot.

Je restai seule sur la route ; j'étais saisie ; je pensais : Ce garçon a un grand cœur ! On dit que les demoiselles riches tiennent à autre chose ; mais pour nous, pauvres filles du petit peuple, c'est tout qu'un bon cœur ; nous savons trop ce que nous souffrons quand nous avons un mari sournois qui nous moleste, ou un ivrogne qui nous bat. Je n'avais pas cette peur avec Joseph ; il était tranquille comme un curé. Le lendemain il arriva de Saint-Amour, et quand il me donna un joli dé à coudre en argent doré et une petite bague d'or, je compris bien qu'il m'aimait, car il n'était pas coutumier de faire de la dépense. Je me regardai comme plus engagée à lui, et j'oubliai tout à fait ce pauvre Pierre.

Chaque jour je m'attachais un peu plus à Joseph, mais tout doucement, sans perdre le boire ni le manger, comme on dit chez nous de ceux que l'amour enrage.

Nous arrivâmes au mois de mai ; c'était le moment du tirage au sort. Quand le jour vint, le père de Joseph, mon oncle et mon frère l'accompagnèrent à la ville, comme ça convenait à des parents. Le soir, je les attendais, bien inquiète ; je n'avais pu faire ma journée,

tant j'avais le cœur en peine ; j'allais et je venais sur la route, et je n'étais pas la seule : il y avait beaucoup de filles, beaucoup de mères en angoisse comme moi. Du plus loin que j'aperçus Joseph et sa bande, je compris qu'il était arrivé malheur. Personne ne me criait bonjour ! personne ne remuait son mouchoir en l'air pour m'appeler ; ils approchaient sans parler : on eût cru voir des revenants. Mon oncle était en tête, et me dit le premier :

« — Joseph a tiré un mauvais numéro ; il faudra remettre le mariage à son retour. »

Joseph était tout abattu et pâle comme un mort.

Je me tournai vers son père et lui dis :

« — Vous pourriez bien le sortir de ce mauvais pas.

« — Cela vous est facile à dire, à vous autres femmes.

D'abord je n'ai pas d'argent, puis les garçons du Jura ne se font jamais remplacer : ce serait une honte pour la famille.

« — Voilà qui est bien parlé ! dit mon oncle qui savait bien que le père m'avait répondu de la sorte par avarice ; mais il n'était pas fâché, mon brave oncle, de voir partir Joseph.

« — On n'en meurt pas, après tout, et un homme ne se forme qu'à l'armée, » lui disait-il.

Je tenais la main de Joseph et tâchais de le reconforter ; nous l'emmenâmes souper chez nous. Je pleurais tout en voulant le consoler. Comment lui faire un remplaçant ? Moi, je n'avais que quelques écus amassés sur mes journées pour acheter mon trousseau ; quand à son père et à mon oncle, il n'y fallait pas songer. Ils avaient eu de la peine en leur temps, et ils voulaient que les jeunes gens en eussent à leur tour.

Cherchant à part moi ce qu'on pourrait faire, je pleurais, la tête sous mon tablier ; mon oncle emmena Joseph dans sa chambre en me disant :

« — Tu amollis ce garçon, je vais lui montrer mon vieux sabre de la Meuse et mon fusil de gros calibre pour le ragaillardir. »

Joseph le suivit comme un mouton.

Je crois bien qu'il n'avait jamais touché un fusil, pas même tiré un pétard les jours de la fête du village. Comme je pleurais dans la cuisine, sous la cheminée, quelqu'un leva le loquet de la porte et entra : je crus que c'était une voisine, et je ne me dérangeai point.

« — C'est moi, mamzelle Madeleine, c'est Pierre ; ne vous offensez pas. Oh ! comme vous voilà chagrine ! je m'y attendais bien ; je ne viens pas pour vous faire de la peine, au contraire, je veux finir votre ennui ; moi, je



n'ai rien qui me retienne, je suis fort, j'ai l'habitude du gros travail, je partirai à sa place ; de toute façon, vous savez bien que je devais partir le jour de votre mariage. Allons, mamzellé Madeleine, ne pleurez plus ; c'est dit, c'est bien résolu ce que je vous annonce là, ne me refusez pas. »

Jé regardai Pierre et ne le trouvai plus le même ; il avait sur la figure comme une clarté. C'était son bon cœur qui passait dans ses yeux.

« — Ce que vous me proposez est bien honnête, monsieur Pierre, mais que diront vos amis ? que diront vos parents ?...

« — Mes parents ! vous savez bien que mes père et mère sont morts, et, pour ce qui est des autres, ils ne se feront pas souci de moi. Ils m'aimeront de loin ; ça n'est-il pas vrai ? Vous qui en êtes, de mes amis, vous ne me renierez pas parce que je serai soldat ?

« — Oh ! bien au contraire, monsieur Pierre, et c'est Joseph qui va vous aimer !

« — Pour ce qui est de lui... »

Il n'acheva pas, de peur de m'offenser ; mais je compris qu'il ne se souciait pas de la reconnaissance de mon fiancé.

En ce moment, mon oncle revint dans la cuisine,



tenant ses vieilles armes ; il était suivi de Joseph, qui marchait la tête basse, et de mon frère, qui, sitôt qu'il vit Pierre, lui donna une poignée de main ; mais Joseph lui dit d'un air rechigné :

« — Ah ! vous venez pour rire de ma peine !

« — Tais-toi, repartis-je, et remercie ce garçon, car il veut partir à ta place pour que nous soyons heureux. »

Joseph ouvrait de grands yeux et semblait ne pas comprendre.

« — Je n'ai pas besoin de remerciements, mamzelle Madeleine, répliqua Pierre ; demain j'irai à la ville dès le point du jour, et ce que je vous ai dit sera fait. A présent, bonsoir ! »

Et il sortit, malgré mon oncle, qui voulait le retenir.

« — Oh ! tu es trop bon, mon enfant, lui disait-il. Dans la conscription, c'est chacun pour soi ; puisque le sort t'a exempté l'an passé, vis tranquille. »

Il lui criait cela sur la porte, mais j'entendais les souliers ferrés de Pierre qui s'éloignaient dans la rue.

« — Ce n'est guère gentil pour moi, ce que vous faites là, dit Joseph quand mon oncle se rapprocha de nous, tenant toujours son gros fusil.

« — Voyons, auras-tu bien le front d'accepter le sacrifice de ce brave garçon? répondit mon oncle.

« — Je ne lui demande rien, repartit Joseph, mais je serais bien bête de ne pas le laisser faire.

« — Tu es un vrai sans-cœur, » dit mon oncle en colère.

Joseph ne répondit rien, mais il me regarda comme pour me dire de répondre pour lui.

« — Je ne veux pas, dis-je à mon oncle, que vous fassiez de la peine à mon fiancé. Pierre est résolu à partir; tout ce que vous direz ne l'en empêchera pas, je le sais; puisque son vouloir nous profite, nous ne serons pas ingrats, ni Joseph ni moi.

« — Oui, dit Joseph, nous lui ferons du bien. »

Mon oncle leva les épaules; mon frère ne desserra pas les dents, et comme ils étaient tous trois fatigués par cette rude journée, ils se retirèrent pour aller dormir.

Moi, je ne pus fermer l'œil : je sentais bien que mon oncle avait eu raison en parlant à Joseph comme il l'avait fait, et que je ne valais guère mieux que Joseph en laissant partir Pierre. Alors, pour le récompenser, je m'ingéniais dans ma tête à ce que nous pourrions faire pour lui. Je me dis : Les écus que j'avais amassés

pour mon trousseau de mariée serviront à son trousseau de conscrit ; nous cacherons entre deux chemises une petite bourse qui lui fera plaisir au régiment ; Joseph fournira le drap pour deux pantalons galonnés et un bon manteau d'hiver ; puis, sitôt que nous saurons la ville où il est en garnison, nous lui enverrons deux gros fromages de Gruyère et une barrique de vin vieux. Quand j'eus bien arrêté dans ma tête ce que nous pourrions faire pour lui, je m'endormis plus tranquille.

Le lendemain, je restai à la maison pour attendre les nouvelles ; mon frère était parti dès le petit jour pour les salines, et je n'osais rien dire à mon oncle, qui travaillait à son jardin en sifflant un air.

A midi Joseph arriva tout joyeux.

« — Eh bien, me dit-il, je viens de la ville ; c'est fait ; je n'y voulais pas croire hier !

« — Qu'est-ce qui est fait ? lui demandai-je.

« — Son engagement ; il a signé, il n'y peut plus revenir, il est mon remplaçant. »

Mon cœur se tourna sens dessus dessous tandis qu'il parlait.

« — Et l'as-tu bien remercié pour toi et pour moi ? »

« — Ah ! bien oui ! il n'a rien voulu entendre. Ce matin il m'avait fait prévenir qu'il fallait me trouver à

la mairie de la ville à dix heures ; je n'y ai pas manqué. Là, je l'ai vu, mais de loin. Quand tout a été signé, j'ai voulu m'approcher de lui ; mais il s'est échappé et je ne l'ai pas retrouvé. »

Je restai tout abasourdie.

Mon oncle et mon frère entrèrent pour dîner.

« — Vous ne le verrez plus, ce pauvre Pierre, dit mon frère ; il est venu ce matin me faire ses adieux aux salines ; il s'est enrôlé de suite et ne veut plus se montrer à Saint-Julien. »

J'avais le cœur gros de ce que j'entendais.

« — Vous seriez tout de même de grands sans gêne, dit mon oncle en se tournant vers Joseph et vers moi, si vous ne faisiez rien pour lui après ce qu'il a fait pour vous.

« — Vous n'y pensez pas, mon oncle ; on sait ce qu'on doit, » lui dis-je.

Et je racontai alors ce que j'avais résolu de faire pour Pierre.

« — C'est bien, dit mon oncle, il faut te mettre à l'ouvrage et qu'avant quelques jours il reçoive argent et trousseau pour qu'il ne vous prenne pas pour des *Armagnacs*. Moi je lui enverrai mon sabre de la Meuse et ma plus belle pipe.

« — Et toi, Joseph, tu m'apporteras de suite le drap pour son manteau et ses pantalons.

« — Je ne demande pas mieux, ma petite Madeleine, si mon père le veut ; mais puisque Pierre sera au service du roi, il n'aura besoin ni d'habits ni d'argent.

« — Tais-toi, lui criai-je ; je crois volontiers que tu badines, ou je me fâcherais. »

Il sortit tout penaud.

Quand il fut dehors, je pensai : Ce garçon n'est pas fier ; mon oncle et mon frère le pensaient aussi, mais ils ne me le dirent pas, car ils voyaient bien que j'avais envie de pleurer, et ce qui était fait était fait. — Ils retournèrent à leur travail

A peine je fus seule que je tirai de mon armoire une belle pièce de toile dont je devais me faire mon trousseau, et je coupai des chemises pour Pierre. Je séparai en deux parts les écus que j'avais amassés ; j'en mis la moitié dans un petit sac de soie bleue que je fis avec le ruban d'un de mes bonnets ; de l'autre, je me dis : Je lui ferai acheter une montre chez l'orfèvre de Saint-Amour ; je dirai à Joseph qu'il faut qu'il donne la chaîne en plus du drap, et ainsi nous lui montrerons du moins notre bon cœur. Je mis toutes nos armoires sens dessus dessous, y prenant tout ce qui était neuf et qui



pouvait convenir à Pierre. Cela m'allégeait la conscience de travailler pour lui ; aussi le soir, sa première chemise était-elle presque faite.

Joseph vint à la veillée.

« — Eh bien ! le drap ? lui dis-je en le voyant entrer les bras ballants et sans rien dans les mains.

« — Oh ! il faudra finasser auprès de mon père pour l'avoir.

Mon oncle lâcha un juron ; mon frère ne dit mot et moi j'allongeai la mine.

Joseph parla d'autre chose et commença à me raconter les amourettes du village pour me faire rire. Je dois convenir qu'il était un beau parleur et pas bête. Il contrefaisait la face et la voix de chacun comme les farceurs de foires, et il n'y avait pas moyen de garder son sérieux quand il s'y mettait. Mon oncle et mon frère nous laissèrent rire tout seuls et allèrent se coucher ; ils s'en allaient comme ça les autres soirs depuis que nous étions fiancés pour nous mettre plus à l'aise ; mais ce soir-là je crois bien qu'ils partirent un peu fâchés.

Quand ils ne furent plus là, Joseph, me croyant en belle humeur, parce que je riais malgré moi, me dit tout finaud :

« — Conviens que tu es bien bête, ma petite Madeleine, de prendre la toile de tes chemises pour en faire à ce garçon; quand nous marierons-nous donc, ma mignonne, si tu donnes tout ton avoir? »

« — Ah! je m'en moque, lui dis-je tout rude; mais si tu ne me veux pas sans trousseau, tu attendras que je m'en gagne un autre. »

Il vit bien que je ne badinais pas et ne me contraria plus.

A huit jours de là, mon frère alla voir Pierre à Lons-le-Saulnier et lui porta mon présent. Le manteau et les pantalons galonnés n'y étaient pas; le père de Joseph avait refusé le drap. Mon frère avait acheté la montre à Saint-Amour et y avait ajouté la chaîne; de cette façon, Joseph ne donna rien.

« — Cela vaut mieux, me dit mon frère en revenant de voir Pierre; s'il y avait eu seulement une paille de la part de Joseph, il aurait tout refusé; mais puisque tout venait de toi, il a dit : c'est différent. »

Que vous dirais-je, messieurs? il fallut me gagner de quoi me faire un autre trousseau avant de fixer le jour de notre mariage. Joseph, qui était malin, disait : « que lui n'y regardait pas, mais que c'était son père qui voulait une bru bien nippée. » Comme je n'étais pas

affolée de lui, je ne me fis pas de chagrin de ce retard et laissai passer le temps.

Pierre n'écrivait à personne du pays; il était allé bien loin rejoindre son régiment. Quand plusieurs mois furent passés, il me crut sans doute mariée. L'intention de Joseph ne changeait pas, et quoique le moment de notre mariage fût retardé, il était toujours avec moi, me cajolant de ses belles paroles. Pour ce qui était des soins qui ne coûtaient rien, il n'en était pas chiche; même quand je travaillais dans le village, il venait toujours à la fin de ma journée me chercher pour me reconduire chez moi; il n'y manquait que quand il faisait quelques petits voyages pour les affaires de son négoce. Ces jours-là, je marchais plus librement dans la campagne et me sentais le cœur plus léger. Quelquefois, quand le temps était beau, je me reposais un peu sur une meule de foin ou sur une roche, et je regardais là-bas, bien loin derrière le soleil qui se couchait, tout en songeant à mon pauvre Pierre.

Il y avait six mois qu'il était parti; je pensais : Il ne reviendra jamais, il sera tué dans quelque guerre. Mon oncle nous disait qu'on se battait en Afrique. Un matin, je venais de porter des aubes chez M. le curé, je sortais de sa maison, voisine de l'église, et qui est près de

la route, lorsque j'entendis une fanfare de trompettes. Je crus d'abord que c'était la trompette de la commune publiant quelque bijou perdu; mais tout aussitôt je vis s'avancer sur la route des soldats et des officiers qui reluisaient au soleil : c'était tout un régiment qui défilait.

J'appelai mon oncle, sachant qu'il avait toujours plaisir à voir des militaires. Il vint en courant comme un jeune homme, quoiqu'il eût ses soixante-quinze ans bien sonnés, et à mesure que le régiment défilait, il redressait son long corps maigre et courbé; il chantait, en se trémoussant, la marche que jouaient les trompettes; tout à coup il quitte le bord de la route, court à travers les soldats, et je le vois qui saute au cou d'un des plus grands... Je regarde; j'eus comme un tremblement; oh! j'étais bien contente, c'était Pierre qui passait!

Lui ne regardait rien, ni les gens, ni la campagne; il marchait droit son chemin, triste et la tête courbée, comme s'il craignait qu'on ne le reconnût; il avait pourtant une mine superbe sous son habit militaire et avec ses galons de caporal!

Mon oncle l'embrassait et lui criait :

« — Eh quoi! c'est comme cela que tu passes par chez

nous, méchant garçon, sans boire un coup et fumer une pipe? Ça ne sera pas dit, » et faisant le salut militaire au sergent de Pierre, il lui demanda de le conduire à l'officier qui les commandait. Pendant qu'il lui parlait, Pierre m'avait aperçue sur le rebord de la route; il vint à moi tout rouge, et comme j'avais la main, il me dit sans la prendre :

« — Eh bien! madame Madeleine, êtes-vous heureuse? »

• Je me mis à rire.

« — Je ne suis pas *madame*, monsieur Pierre, c'est retardé de quelques mois. »

Les yeux de Pierre se remplirent de feu; il ne me dit rien, mais il courut vers mon oncle, qui parlait avec son officier. Quelques minutes après, mon oncle les ramenait, lui et son sergent, bras dessus, bras dessous.

« — L'officier est un vieux de la vieille, il n'a pu me refuser, disait mon oncle, Allons, Madeleine, mon enfant, mets tes marmites sur le feu, monte le vin le plus vieux de la cave et tout le tremblement! nous les gardons jusqu'à demain matin. »

Nous primes tous quatre le chemin de la maison; Pierre laissait mon oncle parler avec le sergent et marchait près de moi. Il tournait dans ses mains son bonnet de police et me regardait tout joyeux; je voyais



bien qu'il voulait me parler et qu'il n'osait pas, et je riais du coin de la bouche de son embarras. Enfin, il se décida à me dire :

« — Mamzelle Madeleine, ça ne vous fait-il pas de peine de me voir ? »

J'avais le cœur gros de plaisir et je ne le lui cachai pas ; je pris son bras sans façon, et je lui dis :

« — Oh ! c'est un bon jour de fête ! »

Ceux qui nous voyaient passer disaient :

« — Tiens ! tiens ! c'est drôle, voilà Pierre qui revient. »

Quelque mauvaise langue, il y en a dans les petits pays plus que dans les grands, courut prévenir Joseph, qui parut le soir à la maison plus tôt que de coutume.

Nous allions nous mettre à souper, et le souper n'était pas pleuré, j'y avais mis tout mon latin ; il valait deux fois celui de mes fiançailles. Mon oncle m'avait ordonné de prendre dans la basse-cour notre dinde la plus grasse, deux canards, deux lapins et deux poulets ; c'est la mode dans les petits pays de servir de gros ragoûts ; les restes sont pour les jours d'après. Je fis cuire la dinde au four, j'accommodais les lapins en gibelotte, les poulets en fricassée, les canards en salmis et quand ils furent bien mijotés je les servis dans les grands plats de faïence fleuris qui depuis cent ans ne sortaient

que pour les noces et les baptêmes dans la famille ; je les plaçai en carré sur la nappe rousse toute propre du jour, que j'avais bien étendue sur la table de noyer ciré ; en plus des viandes il y avait deux saladiers de chicorée, deux beaux fromages, deux assiettes de crêpes saupoudrées de sucre, et deux autres de raisins bien dorés ; le café passait à petit bruit sous la cheminée pendant que je servais la soupe aux fines herbes pour aiguïser l'appétit. Quant à ce qui est du vin, il est inutile de vous dire que mon oncle m'avait fait monter la fleur de sa cave. C'était joli à voir toutes ces bouteilles et ces verres, ces assiettes et ces couverts d'étain bien reluisants !

Pierre, pendant que je plumais la volaille, était allé chercher mon frère aux salines ; ils revinrent vite, et alors chacun m'aida de son mieux. Pierre faisait sauter les casseroles et sautait lui-même en me disant :

« — Oh ! mamzelle Madeleine, que je suis heureux ! Mais le malheur, c'est que ça ne durera pas !

« — Qui sait ? » repartis-je sans malice.

Il me regarda tout ébahi.

Je ne suis pas née agaçante à l'égard des hommes ; je ne songeai pas à amouracher Pierre, et pourtant, en le sentant là, j'étais comme tout autre ; je riais, je

montrais les dents ; je m'étais habillée et peignée d'un tour de bras ; j'avais mis un de mes bonnets du dimanche, et je n'étais pas trop mal, tout en *cuisinant*, avec mon tablier de toile blanche. Pierre en avait mis un tout pareil pour faire des farces.

Comme je vous l'ai dit, quand le souper fut cuit à point, je le servis sur la table en belle apparence, et nous allions commencer à manger la soupe au moment où Joseph entra.

Il fit une sottie grimace.

« — Bonsoir, la compagnie ! »

Tout le monde lui répondit : Bonsoir !

« — Il fait gras ici, dit-il en regardant la table avec des gros yeux.

« — A ton service mon garçon, repartit mon oncle en lui faisant place entre lui et mon frère.

Pierre et le sergent étaient assis près de moi.

Je crois bien qu'il avait envie de refuser, mais il n'en eut pas le courage ; il était un peu gourmand, il s'assit :

« — Je suis tout de même en face de toi, Madeleine, et je puis voir ton bonnet pimpant, dit-il en me goguenardant.

« — Il faut bien fêter les amis et leur faire bonne grâce, je crois ! »

Il ne me répondit pas et se mit à manger voracement pour cacher sa mauvaise humeur.

Mon oncle racontait des histoires de guerre ; il semblait que chaque verre de vin lui rabattit un an de dessus la tête, et quand il en eut but une douzaine : — Parole de vérité, disait-il, il se sentait redevenir conscrit. — Le voilà qui part un beau matin ; il s'enrôle en chantant ; il fait sa première campagne sans souliers, puis il traverse la mer et il se bat contre les Turcs (1) ; il en tue six qui portaient des robes et des châles roulés en cordes autour de la tête, et de grands sabres recourbés comme la moitié d'un cerceau ; toujours au plus fort de la bataille, voilà son général, son Empereur, un petit pâle, plus têtu et plus terrible qu'un géant, avec des yeux... des yeux qui vous traversent un homme comme des balles ! « Il m'a parlé deux fois, disait mon oncle ; la dernière fois en me donnant mon sabre de la Meuse, qu'il prit plein de sang à un Autrichien mort ! J'en avais démoli cinquante ce jour-là... Garde-le bien, ce sabre, mon garçon, garde-le bien, répétait-il à Pierre, c'est une relique ! — A propos de relique, c'est à Moscou que j'en ai vu une de

(1) La campagne d'Égypte.

relique de saint Nicolas ! Ils se vantent de l'avoir encore ; mais, parole de soldat, nous en avons fait bouillir la marmite le soir de notre entrée dans la ville ! »

Que d'histoires il nous raconta, le brave homme, sur les belles dames de l'Italie, qui faisaient les doux yeux aux militaires français, et sur celles d'Espagne, qui leur tiraient des coups de carabine, cachées derrière des buissons !

Pierre et le sergent auraient passé la nuit à l'entendre, et quand il avait fini l'histoire d'une campagne, ils lui disaient :

« — Encore une ! encore une, l'ancien ! ça nous servira d'exemple. »

Joseph restait tout coi et ne desserrait les dents que pour dire que c'étaient là des contes pour rire, que les militaires étaient des farceurs et que l'oncle s'amusaient.

D'abord celui-ci le laissa marmotter ; mais le vin aidant, il devint tout flambant de colère, et lui coupa la parole en levant le bras comme il eût levé son sabre.

Je fus obligé de m'en mêler, de dire à Joseph d'écouter mon oncle comme son parent, à qui il devait le respect, et à mon oncle d'être bon pour mon fiancé.

A ces paroles, Pierre, qui avait bu et chanté jusque-là, devint tout bête et tout pâle ; le souper menaçait de



mal finir ; mais quelques voisins entrèrent ; on porta la santé de Pierre, on fuma et on recommença à boire de plus belle.

Joseph sortit des premiers avec une mine qui n'était pas douce.

Quand tous les voisins furent partis, Pierre, qui avait gardé toute sa tête, me dit en m'aidant à desservir la table, sans être entendu des autres qui dormaient déjà :

« — Mamzelle Madeleine, est-ce adieu que nous allons nous dire ? »

En me regardant il n'avait plus l'air d'un militaire, mais d'un pauvre enfant de chœur qui tremble devant son curé ; je commençais à comprendre que l'amour nous rend comme ça tout saisi. Je repartis en lui faisant bon visage :

« — Monsieur Pierre, vous connaissez le proverbe : La nuit porte conseil.

« — Mais vous savez, mamzelle Madeleine, que nous partons demain au tout petit jour, et ce n'est pas bien à vous de prendre des détours.

« — C'est encore plus mal à vous, monsieur Pierre, d'avoir de la méfiance ; je suis le coq de la maison, et je chanterai demain avant que votre somme ne soit fini.

« — A la bonne heure, dit-il, mamzelle Madeleine, je ne puis partir sans être assuré de vous. »

Mon frère le tira par la manche; on réveilla le sergent et mon oncle qui ronflaient, et chacun alla se coucher : mon oncle dans son lit, et les trois jeunes gens dans l'écurie, sur des bottes de paille fraîche.

Moi, je ne songeais guère à dormir; je me dis que ce serait du temps perdu; qu'il valait mieux ranger la maison et réfléchir un peu à quoi il fallait me résoudre. J'en eus pour deux heures avant que tout fut en place; que la table à manger fût cirée, la cuisine balayée et lavée, le feu assoupi; il n'y avait plus que de la braise dans la grande cheminée; je la couvris avec les cendres et m'assis les pieds tout contre, sur une chaise base, pour dire mon rosaire.

Je demandai à la Sainte Vierge et au bon Dieu de me mener par la main. Je sentais bien que Pierre était le meilleur des deux, que toute mon amitié s'en allait de son côté et que je n'avais plus rien dans le cœur pour Joseph; mais, cependant, il me semblait qu'il y avait une grande honte à ne pas tenir la parole de nos fiançailles; je tournais toujours mon rosaire, demandant conseil à toutes les saintes du paradis et à ma pauvre mère qui doit avoir sa place près de Dieu.

Je ne sais pas quelle voix me parla ; mais, quand le jour jeta une barre blanche à travers les fentes de la porte j'étais résolue. Je me secouai, car j'avais peur de m'endormir ; je soufflai les charbons encore rouges sous les cendres, j'allumai un fagot de bois sec et je fis bouillir bien vite la rôtie au sucre : c'est le grand régal de chez nous pour les hommes qui se mettent en route de bon matin. Il me semblait déjà que j'entendais Pierre venir...

En effet, comme le vin fumait et commençait son petit *glou glou*, on gratta à la porte, et j'ouvris sans demander : *Qui est là ?* Je n'avais pas eu peur de me tromper ; c'était bien Pierre. Mais, quand je le vis, je ne sus plus que lui dire ; je lui offris la rôtie au sucre pour me mettre à mon aise.

« — Mais, mamzelle Madeleine, il faut attendre le sergent.

« — Ah ! c'est vrai, il ne serait pas honnête de boire sans lui ; et va-t-il venir, le sergent ? »

Il me secoua un peu le bras.

« — Il va venir avec votre frère, me dit-il ; ne perdons pas le temps pour ne rien dire. Mamzelle Madeleine, tirez-moi la mort du cœur, épouserez-vous Joseph ?

« — Non, c'est fini... je ne l'épouserai pas.—Je vous attendrai, Pierre.

« — Oh ! Madeleine, que c'est là une bonne parole !... Mais la tiendrez-vous quand je serai parti?.. »

Je le regardai en riant.

« — Voyons, Pierre, si une autre femme veut de vous, en voudrez-vous quand vous serez loin de moi?

« — Pouvez-vous le croire?

« — Eh bien donc ! pourquoi pensez-vous que je ne suis pas comme vous? »

Il m'embrassa tout transporté.

« — Ma mignonne Madeleine, ma chère petite femme, comme nous serons heureux quand j'aurai fini mon temps ! Mais je le commence... »

En disant ces paroles, il devint tout appesanti, et moi je songeai. Oh ! quel malheur ! Et dire que c'est ma faute et que sans moi il ne serait pas soldat !

Mon frère et le sergent étaient arrivés. Je servis la rôtie au sucre. On en porta un verre tout chaud à l'oncle en lui disant adieu. Il essaya de se lever ; mais le vin l'avait un peu engourdi ; il embrassa Pierre en l'appelant son neveu, comme s'il nous avait devinés.

Quand nous sortîmes de la maison pour faire un bout de route avec les voyageurs, le jour n'était pas encore

bien grand ; c'était comme la clarté blanche qui passe à travers des lanternes de papier.

Tout était tranquille , les portes des maisons étaient fermées, la campagne était toute mouillée, deux ou trois coqs chantaient du côté du levant. Nous suivions la grande route au bord sur les petits chemins couverts d'herbe. Le sergent et mon frère allaient devant fumant une pipe ; un peu en arrière, Pierre marchait à côté de moi ; nous nous tenions par la main comme deux camarades qui vont à l'école.

« — Madeleine, disait Pierre, j'ai le cœur gros ; est-ce de plaisir, est-ce de peine ? »

« — Oh ! Pierre, crois-tu que je sois contente ? »

Nous avons monté un petit bois où se trouve une source. De cette place, on voyait tout le village ; mais après c'était fini ; on redescendait et on ne le voyait plus.

Pierre regarda ; il étendit son bras vers la maison de mon oncle et me dit comme étouffé :

« — A présent que tu m'aimes, Madeleine, je suis capable de désertir pour revenir ici. »

Il avait sur la figure de grosses larmes. Un homme qui pleure, ça vous amollit plus le cœur que cent femmes qu'on voit pleurer.

Il me dit encore :



« — Je suis jaloux de Joseph ; non pas que je doute de toi, mais je ne veux plus qu'il te voie, je ne veux pas qu'il te parle.

« — Eh bien, repartis-je tout à coup sans savoir ce qui me poussait, j'irai te retrouver, car, moi aussi, je serai jalouse des femmes que tu verrais dans les garnisons. »

Le sergent et mon frère criaient :

« — Descendez donc ! il se fait tard ! il faut marcher ! »

Nous étions toujours tout droits près de la source ; le soleil éclairait tout le village, qui nous semblait un paradis. Pierre m'embrassa en m'appelant sa chère femme, et moi je l'embrassai en lui disant :

« — C'est dit, j'irai te retrouver. C'est moi qui ai causé ton malheur : sans moi tu serais encore aux salines avec mon frère ; il faut que je te fasse autant de bien que je t'ai fait de mal.

« — Comment pourras-tu faire ce que tu dis ?

« — Ne me demande rien, j'ai mon idée : tu verras, tu verras ! »

Et, nous tenant par le bras, nous dévalâmes la montagne comme des pierres qui roulent ; en cinq minutes nous étions près du sergent et de mon frère. Pierre sifflait un air, et moi, j'avais la figure toute gaie ; les autres nous regardaient sans rien comprendre : ils

avaient pensé que ce moment nous ferait un peu de peine.

« — C'est mieux de cette façon, dit mon frère; il faut se quitter en riant, cela donne l'espoir de se revoir bientôt. Allons, une dernière embrassade, et en route! »

Ce qui fut dit fut fait; je chuchottai à l'oreille de Pierre :

« — Sois tranquille! »

Je pris le bras de mon frère, Pierre celui du sergent, et nous nous tournâmes le dos. Quand j'eus remonté la hauteur avec mon frère, nous regardâmes du côté où ils s'en allaient ils étaient déjà bien loin. Quand nous fûmes près de la source, je dis à mon frère :

« — Je ne serai pas la femme de Joseph, mais celle de Pierre. »

Baptiste me sauta au cou.

« — A la bonne heure, me dit-il, tu comprends la différence.

« — Il faut que je décide mon oncle à quelque chose, m'aideras-tu ?

« — Oui, si c'est pour le bien de Pierre. »

Quand nous arrivâmes au village, les portes des maisons commençaient à s'ouvrir; mon frère me quitta pour aller au travail, moi je passai chez les gens où je

devais faire ma journée, leur dire que je ne le pouvais pas, et j'allai droit à mon oncle; il était sur sa porte à agacer une troupe d'oies que nous engraissons pour Strasbourg.

« — Eh bien, me dit-il en me voyant la mine si gaie, tu as le front de rire quand ce pauvre garçon, dont vous avez profité, Joseph et toi, quitte le pays, peut-être pour toujours !

« — Oh ! que non, mon oncle, nous y reviendrons et vous assisterez à notre noce.

« — Que dis-tu, Madelaine, et Joseph ?

« — Je n'en veux plus. »

Au contentement de mon oncle, je vis que j'étais en bon chemin ; je lui dis :

« Nous nous aimons, c'est sûr, mais il faudra attendre six ans ; ce sera trop souffrir de ne pas se voir ; moi j'en aurais le courage, peut-être ; Pierre m'a dit qu'il ne l'aurait pas ; eh bien, je le suivrai, je resterai une brave fille ; mais, voyez-vous, je ne veux pas que Pierre se détruise ou fasse un mauvais coup. »

Mon oncle me dit :

« — Je ne puis t'empêcher, car c'est justice ; tu lui dois ta vie, tu as bien pris la sienne ; les gens de cœur ne doivent pas être en reste. Il n'est pas bon de toutes

façons que tu sois dans le pays ; Joseph et sa famille te tracasseraient, il y aurait des disputes, ça finirait mal entre eux et moi. »

Il ne faut pas croire que mon oncle me vit partir volontiers, mais il me savait résolue, et trouvait que je faisais bien. Vous me direz qu'il aurait pu tout arranger en faisant un homme à Pierre ; il n'y songea pas même ; ce n'est point l'usage chez nous : tous les garçons valides partent quand le sort le veut ; aussi, mon oncle avait-il coutume de dire que c'étaient les meilleurs soldats de la France. Puis chez nous on tient à la terre, et l'on se laisse de père en fils un petit bien sans en ôter un lopin. Vendre son avoir pour s'exempter semblerait un déshonneur.

Quand nous nous fûmes bien consultés avec mon oncle et mon frère, il s'agit de prévenir Joseph, non pas de tout ce que je voulais faire, mais de mon détachement de lui. Il vint vers le soir tout mal disposé, ne m'ayant pas trouvée à ma journée, et nous gardant rancune du souper de la veille, quoiqu'il en eût bien pris sa part.

« — Il paraît, Madelaine, que tu commences à faire la dame ? dit-il en se moquant.

« — La dame de quoi ?



« — La dame qui perd sa journée de coutures pour se reposer de la fête d'hier !

« — Je ne fait tort qu'à ma bourse, lui dis-je.

« — Mais un jour j'en pâtirai, si tu prends ce bel usage.

« — Comment ça ?

« — Quand tu seras ma femme, je ne veux pas que tu sois fainéante.

« — Je ne serai jamais fainéante, mais je ne veux pas être ta femme.

Il devint tout pâle de colère :

« — Tu ne vas point à pas menus, la belle, et depuis hier il paraît que tu as fait du chemin avec ton militaire ?

« — Ne sois pas insolent, Joseph, et ne me fais pas dommage par tes paroles.

« — Tu me le fais bien, toi, en rompant nos fiançailles ; pour qui vais-je passer dans le pays ? J'aurais pu me marier avec d'autres filles plus riches et plus jolies : ç'a été ma perte que de te connaître. »

Je me mis à rire ; et, ne voulant pas me laisser molester la dernière, je lui dis :

« — Eh ! mon gars, je t'ai toujours été bonne à quelque chose : j'ai servi à t'exempter. »



Cela lui ferma la bouche comme si j'y avais mis un gros caillou, et il sortit sans me répondre.

Il aurait bien voulu me perdre dans le pays, et il ne se gêna pas pour dire de maison en maison, tout en mesurant sa toile ou son drap, qu'il ne voulait plus de moi; que je n'avais pas été sage avec Pierre après le fameux souper; mais, comme on l'avait vu à ce souper; comme mon oncle, qui avait une autorité de vieillesse et d'honneur dans tout le village, raconta la vérité, toutes les méchancetés de Joseph retombèrent sur lui. On disait qu'il s'était montré bien ingrat envers Pierre qui l'avait si benoîtement sauvé de la conscription, et qu'il était juste que le bon cœur fût préféré au cœur sec et avaricieux. Mon oncle fit savoir aux familles de nos amis, à M le curé, à tout ce qui comptait à Saint-Julien, qu'il allait m'accompagner dans la ville où Pierre tenait garnison; qu'il m'y placerait comme couturière ou comme bonne d'enfant, et que lorsque Pierre aurait fini son service, nous nous marierions.

Mon oncle, qui était tout franc, et droit comme une baïonnette, disait-il, pensa qu'il était plus honnête de dire la vérité, et que ce serait d'un meilleur renom pour moi. Lui et ma pauvre mère avaient été si

estimés dans Saint-Julien leur vie durant, qu'ils me sauvegardaient par leur réputation.

Quand le temps de partir arriva, mon oncle ne me fit pas grande morale : il savait bien que les paroles ne sont rien, pas plus que les grains de blé qui tombent sur un roc. Il faut, pour que le blé pousse, que la terre soit molle et que l'engrais n'y ait pas manqué ; les bons exemples de mon oncle et ceux de ma mère avaient fait pour moi ce que l'engrais fait pour la terre.

Nous approchions de la Toussaint, et je devais partir quelques jours après. Le matin de la fête des Trépassés, nous allâmes, mon oncle, mon frère et moi, au cimetière prier sur la tombe de notre chère défunte et lui porter des couronnes, comme c'est l'usage de tous les chrétiens. Nous étions partis de bon matin, afin de nous trouver un peu seuls ; quand nous eûmes dit notre oraison, mon frère s'étant éloigné pour consoler un voisin qui pleurait à grosses larmes sur la bière de sa femme morte depuis peu, mon oncle me dit :

« — Ma pauvre sœur, ta brave mère a été une honnête femme ; fortifie-toi en pensant à elle, ma chère fille, et quand tu reviendras ici, à cette place, que ce

soit comme tu es aujourd'hui. Je ne t'en dis pas plus. »

Il marcha du côté où était mon frère, et me laissa faire une dernière prière, dans laquelle il me semblait que je parlais à ma mère et qu'elle me répondait. Ce sont de ces choses que l'on retient et qui donnent de la résolution et du courage.

Pierre m'avait écrit que, par le moyen d'un de ses chefs, il m'avait trouvé des journées chez une couturière en robes de la ville où il était en garnison ; nous partîmes donc un matin avec mon oncle, assurés que je ne manquerais pas de travail.

Il faisait déjà froid et gris ; les beaux arbres de la petite montagne d'où Pierre et moi nous avions regardé Saint-Julien n'avaient plus de feuilles. Mon oncle y fit arrêter nos montures qui devaient nous conduire jusqu'à l'endroit où nous prenions la diligence.

« Ma fille, me dit-il, tu vois là-bas notre village ; tu l'aimes et il t'aime parce que tu es sage. Quand tu reviendras, dans six ans, il faut qu'on te fasse fête et non pas qu'on se détourne de toi ; songes-y. Je sais que la jeunesse c'est la jeunesse, et que ce que je te demande est bien difficile ; mais enfin Pierre t'aime et tu pourras le mener comme un agneau. »

Je répondis à mon oncle :

« Ce sera ! » et nous continuâmes notre route.

Sitôt que nous fûmes en diligence, il me sembla que j'étais emportée au bout du monde; que ceux avec qui j'allais me trouver n'étaient plus les mêmes gens que ceux que je quittais; que je ne les entendrai pas et que je serais avec eux comme une idiote. Je ne suis pas hardie, cela tient au petit pays où je suis née; on est là comme en famille, et l'on se trouve tout effarouché quand il faut vivre avec des étrangers. Mon oncle me disait :

« Sois tranquille, le monde est le même partout. »

Pierre nous attendait à l'arrivée de la diligence; il fut si content et si saisi en voyant que c'était bien moi, que, dans le premier moment, il ne trouva pas de parole pour nous parler. Il nous conduisit dans une petite auberge du faubourg, tranquille et propre, et il nous paya à souper de son mieux. C'était le soir, mais il n'était pas bien tard. Quand nous eûmes fini, mon oncle dit :

« — Il ne faut pas s'amuser à la bagatelle; je dois repartir demain soir, et quand je quitterai ce pays, je veux que tu aies fait ta première journée. »

Pierre se fit un peu tirer l'oreille; il voulait nous

faire voir les boutiques et les promenades, si bien éclairées.

« — Vous aurez tout le temps le dimanche, dit mon oncle, mais pour ce qui est de la semaine, il faut travailler. »

Pierre, qui aurait voulu me prendre sous le bras et me donner le régal d'une promenade, disait à mon oncle :

« — Mais vous ne pouvez pas repartir sans courir un peu la ville.

« — Cette bicoque ! Tu plaisantes, répondit mon oncle. J'ai vu toutes les capitales du temps de celui qui entraît partout ! »

Il ne voulut pas en démordre, et le soir même nous allâmes chez la couturière qui devait me recevoir comme apprentie ; elle ne m'offrit pas grand'chose, disant que la couture des villages était plus grossière que celle des villes, et qu'il me faudrait du temps avant de savoir faire de fins ouvrages.

Mon oncle repartit le lendemain soir, comme c'était résolu.

« — Je suis content, me dit-il, je t'ai vu faire ta première journée ; continue et marche droit. » Il m'em-



brassa, il embrassa Pierre : « Allons, mes enfants, gardez-vous bien et Dieu vous gardera. »

Nous restâmes tout bêtes, Pierre et moi, quand les roues de la diligence tournèrent, comme si nous étions abandonnés à la médisance des gens.

« — Il n'y a pas à avoir peur quand on est honnête, » dit Pierre, qui se rassura le premier.

Ma journée étant finie, nous allâmes pour nous concerter, faire un tour sur les remparts de la ville. Ne voulant pas nous attendrir ni penser à ce qu'il ne fallait pas, nous parlions du pays, de mon oncle, de mon frère, de M. le curé, qui nous marierait quand nous reviendrions ; il nous semblait que ce serait demain.

Je gagnais bien peu à ma couture ; mais vous savez le proverbe : *Petit à petit, l'oiseau fait son nid* ; et à la fin de chaque mois je mettais à part quelques écus.

Pierre ne voulut pas être en reste de courage : il chercha de la besogne pour ses jours de congé. Il savait bien mener les chevaux, les panser, les dresser et leur parler comme à des créatures chrétiennes. Quelques bourgeois lui donnèrent de l'ouvrage dans leurs écuries.

Nous amassions ainsi tout doucement tous les deux. Les ouvriers des villes disent que le paysan honnête est avare. Le paysan, il ne veut rien devoir à son prochain : il sait que la famille viendra, puis la vieillesse : il a raison d'être économe quand il est jeune.

Le dimanche, nous entendions la messe, puis nous nous donnions du bon temps, quand le service de Pierre le permettait ; en été, nous allions dans quelque village qui nous rappelait le nôtre, et nous y dinions de grand appétit dans les petites auberges ; en hiver, Pierre venait dans ma chambre ; nous écrivions au pays, nous parlions des lettres que nous en avions reçues ; puis, pendant que je préparais notre dîner, Pierre me lisait l'histoire de celle que vous appelez *Jeanne-la-Pucelle*, ou bien l'histoire de *Paul et Virginie* ; j'étais toute transportée et toute saisie ; quelquefois la sauce brûlait : nous ne pensions plus au dîner, tant ces livres nous faisaient voyager loin.

Pourtant nous avions toujours un peu de peine à commencer ces belles lectures ; Pierre me regardait dans les yeux ; il s'asseyait près de moi, et, tout en m'aidant au ménage, il me parlait de notre mariage ; quand il faisait beau, c'était encore pire : nous nous

attardions dans la campagne, nous jouions sur les meules de foin, nous nous agacions avec les pommes tombées sur le chemin ; tout cela nous rappelait Saint-Julien. Nous avons bien un peu de peine à rester sages ; mais, quand l'amitié devenait trop forte, je pensais à ma mère, à ce que m'avait dit mon oncle, à notre pays où nous retournerions en bonne contenance, et cela aussi était bien fort.

Nous passâmes de la sorte deux ans bien tranquilles dans cette ville ; mais il fallut changer de garnison, et j'avais peur d'être moins heureuse dans un autre pays. Grâce à Dieu, nous allâmes dans un bon endroit ; les bourgeois étant plus riches, les ouvrières gagnaient un peu plus, et mes journées furent augmentées. Chaque année Pierre et moi envoyions nos épargnes à mon oncle, et au bout de trois ans il nous acheta un bon morceau de terre. Une tante de Pierre mourut et lui laissa un petit bien. Nous nous consultâmes pour savoir si Pierre se ferait un remplaçant ; mais après en avoir bien parlé, nous convînmes qu'il valait mieux finir son temps et être à l'aise quand nous reviendrions chez nous.

Jusque-là nous n'avions pas encore eu de grandes peines, si ce n'est de retarder notre mariage et de

surmonter notre amitié. Mais un jour je vis Pierre tout renversé ; c'était à la fin d'une de mes journées ; il entra dans ma chambre, et je compris qu'il y avait quelque chose. Je le pressai de parler.

« — Ces damnés de Bédouins, me dit-il, ne veulent pas rester tranquilles, et la guerre recommence.

« — Eh bien !

« — Eh bien, le régiment part pour Toulon... Toi, Madeleine, il faut partir pour Saint-Julien et m'attendre là-bas ; je reviendrai, ça ne sera pas long. »

Il était tout pâle en parlant ainsi ; ce n'est pas qu'il eût peur de la guerre, mais il ne pouvait se faire, ni moi non plus, à nous abandonner l'un l'autre.

« — Rien ne presse, lui dis-je : tu vas à Toulon, j'y vais ; et si tu t'embarques, nous verrons.

« — Oh ! ma pauvre Madeleine, il faudra bien te faire une raison : les femmes ne suivent pas les militaires à la guerre.

« — Tu ne vas pas te battre chez des sauvages peut-être ! il doit y avoir là-bas des villes et des villages. Eh bien, je trouverai à gagner ma vie tout comme ici. »

Me voyant désespérée de le quitter et bien décidée

à le suivre, il ne voulut pas me contredire tout haut, mais il pensait que je voulais l'impossible.

Le régiment se mit en route; les soldats voyagèrent à petites journées, comme ils font toujours; moi je partis par la diligence, et j'arrivai la première.

C'est là que je me trouvai dépaysée ! Ce n'est pas que Toulon soit très-grand, mais il y a tant de bruit, de mouvement, de gens qui vont et viennent ! Puis la mer, la mer avec ses grandes machines, la mer qui siffle toujours; tout cela me semblait une ville dont je ne verrais jamais la fin. Je m'y serais crue perdue, mais mon oncle avait écrit à un de ses vieux camarades de guerre qui avait là un petit bien, une *bastide*, comme ils disent. Ce brave homme me reçut dans sa famille. On m'eut bientôt trouvé une place chez une dame qui avait deux petits enfants. Quant à être couturière à Toulon, il n'y fallait pas songer. Marseille et Toulon suivent les modes de Paris, et une pauvre couturière de village n'en sait pas assez pour habiller ces belles dames.

Je n'étais pas fâchée d'être bonne d'enfants; tout en allant à la promenade sur le port, je questionnai chaque jour quelque matelot pour savoir s'il était vrai que le régiment partirait vite.



« Mais oui, dans une quinzaine, » répondaient-ils tous.

Je ne voulais pas le croire. Pierre arriva à Toulon une semaine après moi. J'avais le cœur si gros que je ne pus rien lui dire; je pleurai en l'embrassant. Ma maîtresse, qui était bonne femme et qui savait mon histoire, m'avait accordé congé pour son arrivée. Pierre me dit :

« — Allons nous promener un peu, nous parlerons mieux loin du monde. »

Dans ce pays-là, la promenade c'est la mer; nous nous assîmes dans une petite barque couverte d'une toile rouge; nous tournions le dos au batelier et pouvions nous regarder tout à l'aise. Je pleurai tant qu'aucune parole d'amitié ne pouvait me consoler. Pierre avait beau me répéter qu'il fallait se faire une raison, je voyais bien qu'il avait envie de pleurer lui-même. Je parlai la première :

« — Tu sais bien que ce n'est pas possible, et que, si nous nous quitions, un de nous mourrait.

« — C'est vrai, répétait Pierre, l'habitude est trop grande à présent. Mais comment faire? »

Une idée venait de me traverser la tête; je ne

pleurai plus; il me sembla qu'une haleine chaude passait sur mes yeux.

« — Courage! courage! tu verras, Pierre, que Dieu me mènera par la main partout où tu seras. »

Il ne savait pas ce que je voulais dire; mais comme il me vit plus contente, il finit de pleurer; nous jouions avec l'eau de la mer et les herbes longues comme des cheveux qui s'accrochaient à la barque; pour nous reconforter, nous parlions, comme c'était notre coutume, de notre village, de mon oncle, de mon frère, et de tout notre ménage quand nous serions mariés.

Le premier coup du rappel nous fit regagner la ville; Pierre devait rentrer à sa caserne et moi chez ma maîtresse.

Ces jours, qui n'étaient pas gais, passèrent pourtant bientôt, et un matin arriva où Pierre et son régiment s'embarquèrent.

Il y avait une grande foule sur le port, tous les petits bateaux de promenade étaient remplis de parents et d'amis qui allaient dire adieu aux officiers et aux soldats déjà montés sur les bâtiments de guerre.

Il fallait voir tous ces militaires descendre pour un moment du pont dans les petites barques, et

pleurer en voyant pleurer leurs mères, leurs femmes ou leurs maîtresses ! Pierre était venu comme les autres dans le bateau amarré sous son navire ; dans ces moments-là on ne songe à rien ; nous nous embrassions devant tout le monde ; mais chacun en faisait autant.

A côté de ma barque, il y en avait une où était une jeune dame si jolie, qu'elle l'était malgré ses yeux rouges et gonflés et sa figure toute pleurante ; elle serrait les bras d'un bel officier comme pour l'enchaîner à elle ; c'était pitié de lui entendre crier :

« Ne pars pas ! ne pars pas ! »

On me dit que c'étaient de nouveaux mariés qui s'étaient épousés par grand amour. En entendant la pauvre femme, je vis bien que le cœur est partout le même, et que les gens riches aiment comme nous ; elle disait des choses qui me fendaient l'âme ; je n'aurais pas su les dire, mais je les sentais comme elle. Le dernier signal partit d'un vaisseau de guerre. Je serrais le poignet de Pierre comme une folle, et la jeune dame se pendait, demi-morte, au cou de son mari ; ceux du régiment qui n'avait là ni parents, ni amis, descendirent aux barques chercher leurs camarades et faire finir ces adieux.

Le sergent qui avait soupé autrefois chez nous, prit mon pauvre Pierre par la main, en me disant :  
« Il le faut, mamzelle Madeleine. »

Le colonel vint vers l'officier que la jolie dame retenait si fort, et détachant ses petites mains du vêtement de son mari, il l'assit doucement au fond de la barque; elle le laissa faire; elle n'avait plus sa connaissance. Je vis qu'elle allait tomber, et je passai de ma barque dans la sienne pour la secourir. Quand elle revint à elle, elle se mit à pleurer de plus belle, et comme je pleurais aussi, elle me demanda qui j'étais :

« — Quelqu'un d'aussi affligé que vous, repartis-je, quelqu'un qui voudrait être mousse pour monter sur un de ces navires qui s'en vont si loin.

« — Ce n'est pas loin, dit-elle; dans quelques jours nous pourrions les revoir! Ah! ce sera, ce sera! »  
Et la voilà tout à coup qui ne pleure plus et qui se lève sur la pointe de ses petits pieds pour mieux voir les bâtiments qui filaient sur l'eau. Elle prit dans sa poche de belles lunettes à tuyaux; elle regarda une minute.

« Je le vois, » me dit-elle, et, le bras levé, elle déploya son mouchoir au souffle de l'air pour saluer encore son mari.

« — Ah! si je pouvais voir aussi une dernière fois mon pauvre Pierre, mon fiancé, lui dis-je.

« — Tiens, regarde, répliqua-t-elle, en me passant les lunettes, tu le verras peut-être. »

En effet, je vis Pierre ; il était assis sur un canon, les bras pendants, la tête courbée sur sa poitrine ; il me sembla que de grosses larmes coulaient sur ses joues.

« — Oui, madame, il faut partir, il faut aller les retrouver ; ils sont aussi malheureux que nous. »

Cependant les grands bâtiments couraient toujours, et nous, nous retournions vers le port.

Notre batelier, qui était un vieux matelot de guerre à la retraite, nous dit :

« — Si vous êtes bien décidées toutes deux et que vous ayez de quoi payer le passage, il y a un vaisseau marchand en partance pour Alger et qui lèvera la patte demain matin. Le voyage ne sera pas long, car le vaisseau est fin voilier et s'aide de la vapeur ; une fois là-bas, vous reverrez vos hommes ; mais vous ne les reverrez pas bien longtemps, car la guerre les attend plus loin qu'Alger ; mais enfin vous les reverrez.

— Oui! le revoir, le revoir! répétait la dame.



Voilà ce qu'il faut. Prends cette bourse et va arrêter mon passage ; la soirée me suffira pour faire mes préparatifs. — Et, si tu veux me suivre, me dit-elle, je te prends bien volontiers à mon service. »

Je baisai ses mains comme celles d'une sainte ; elle venait de combler tous mes souhaits.

Quand je rentrai chez mes maîtres pour faire ma malle et leur dire ma résolution, j'y trouvai une lettre de mon oncle et de mon frère ; ils m'engageaient à revenir attendre Pierre dans le pays, puisque la guerre ne me permettait plus de le suivre. Je répondis sur l'heure à mon oncle que c'était mon sort, que je suivrais Pierre au bout du monde, chez les sauvages, en tous pays.

Le lendemain, dès le petit jour, nous étions logées dans le bâtiment qui partait pour Alger. Pauvres maisons que ces maisons qui vont sur la mer ; on y est tout de suite malade. Mais j'avais trop de chagrin dans le cœur pour penser à mon corps ; je voyais toujours devant mes yeux mon pauvre Pierre qui était tué par un Bédouin. La jeune dame me donnait aussi bien du souci ; elle était si tourmentée de la mer qu'il me semblait à chaque moment qu'elle allait mourir, elle me disait :

« Je suis grosse, et mon mari me grondera d'avoir exposé ce pauvre innocent en me faisant tout ce tourment. »

Je lui venais en aide de mon mieux, et le temps passait tout de même. Un matin, un mousse cria qu'il apercevait la terre. La jeune dame voulut monter sur le pont; je l'y portais comme un petit enfant, et de là nous vîmes venir Alger !

Vous pensez si ce fut une grande joie quand au bout de quelques heures nous embrassions ceux que nous aimions tant. Le mari de la petite dame la gronda bien un peu, mais cela ressemblait plus à des caresses qu'à de la fâcherie. Pour ce qui est de Pierre, il me dit :

« — J'en étais sûr, et je t'attendais; mais que vas-tu faire? dans trois jours nous partons pour nous battre; c'est à peine si je te verrai pendant ces trois jours, car ici, Madeleine, ce n'est plus une garnison où l'on a du bon temps; il faut marcher et ne songer qu'au métier. »

Pierre était triste, mais résolu en me parlant de la sorte, et moi je n'étais pas venue pour lui ôter son courage. Je lui dis :

« — Va à tes affaires, mon garçon, et que le bon Dieu t'accompagne ! »

Comme je n'étais pas désolée, il pensa bien que j'avais quelque idée et il rentra plus content à sa caserne. Je rôdai tout alentour et j'en vis sortir deux cantinières; je leur parlai bien vite, j'avais peur de perdre l'occasion. Elles me dirent que ce que je leur demandais était impossible, qu'elles étaient au complet, qu'il fallait être choisie par le gouvernement, et que ça prendrait un grand temps. Je dis à la plus jeune qui avait l'air le meilleur :

« — Mais si je m'habillais comme vous et si je marchais derrière un peu loin sans rien dire, quel mal y aurait-il ?

» — Je vois bien que tu as un amoureux dans le régiment, dit la plus vieille, car on n'a pas de ces idées-là sans raison. »

J'étais un peu honteuse, mais l'amour fut le plus hardi.

« — Eh bien, oui, j'ai un de mes *pays* que je dois épouser quand son temps sera fini, et c'est plus fort que moi, je le suivrai partout.

» — Il n'y a pas de mal, dit la plus jeune. Allons,

la vieille, tu as une défroque, donne-la à cette bonne fille et laisse-la faire à sa tête.

» — Il n'y a que les riches qui donnent, repartit la vieille, et je ne puis rien donner ; mais je lui vendrai ces habits pas cher si elle en veut. »

Nous convînmes de prix ; je payai la vieille comptant et j'emportai ses nippes dans mon tablier ; le soir j'appropriai et je recoupai à ma taille la robe bleue à galon rouge et j'essayai le petit chapeau rond de toile cirée ; il n'avait plus le numéro du régiment, car je devais être là en contrebande. J'étais logée chez la jeune dame ; je lui racontai ce que je voulais faire, et elle me promit de n'en pas parler.

« — Je voudrais être à ta place, me disait-elle, je ferais ce que tu fais ; tu es robuste, toi, ton corps peut porter ton cœur ; mais moi on m'a élevée mollement, et si je voulais marcher longtemps pour suivre celui que j'aime, je tuerais notre pauvre enfant que je sens déjà remuer. »

L'armée se mit en campagne un matin, musique sonnante et drapeaux déployés. Pierre ne m'avait vue qu'un moment en cachette ; il ne savait rien et me dit ;

« — Cette fois-ci c'est adieu, Madeleine. Quand nous reverrons-nous? peut-être jamais!

» — Qui sait, qui sait, repartis-je, si je ne deviendrai pas petit oiseau? »

Il me regarda comme s'il pensait que j'étais un peu folle. Je l'embrassai sans pleurer, mais lui n'en pouvait plus. Il était là aligné comme les autres, portant sa giberne, son sabre, son fusil et tout son bagage de guerre. Les boutiquiers français qui se tenaient sur leurs portes disaient :

« — Ils s'en vont flambants et gaillards, mais combien en reviendra-t-il? la moitié peut-être!

» — Et encore tout éclopés, » repartit un marchand juif qui avait une longue barbe et une longue robe comme un curé.

Cet homme me semblait un méchant sorcier, et je voyais déjà mon pauvre Pierre mort; je marchais derrière après les cantinières et cachée par le peuple et les enfants qui faisaient la conduite aux militaires jusqu'à la campagne. Quand la nuit arriva, ils s'en retournèrent bien vite à la ville ayant peur des Bédouins qui rôdaient un peu partout.

Nous fîmes ce qu'ils appelaient une marche forcée, afin d'arriver avant le jour au village que nous vou-



lions prendre et de saisir les oiseaux dans le nid. Comme la nuit était sans lune et que chacun pensait aux Bédouins, je ne fus pas découverte. Je m'approchai des deux cantinières que je connaissais et je leur demandai de les aider à servir les soldats.

« — Tu en veux trop long, dit la vieille.

» — Laisse-la donc, repartit la jeune, ça te soulagera. »

On fit une halte de trois minutes ; les cantinières passèrent dans les rangs pour verser la goutte. Je fis comme elles, et, en me tortillant comme un lézard, j'arrivai jusqu'à Pierre ; il ne faisait pas encore jour, mais il ne faisait plus nuit. Le ciel était blanc comme de la farine. On n'y voyait pas devant soi, ni derrière, ni de côté ; mais ceux qu'on touchait, on les reconnaissait. Je ne sais pas qu'elle main me mena vers Pierre ; ce qu'il y a de sûr, c'est que j'arrivai près de lui. Je dressai ma gourde, et pendant qu'il buvait je le voyais à la clarté de ses yeux ! Je lui secouai un peu le bras ; il me reconnut, et comme j'avais peur qu'il criât de surprise, je lui laissai la gourde dans la bouche.

« — A mon tour, camarade, » dit son voisin. Et alors je retirai la gourde pour la passer à l'autre.

Une petite barre rouge traversait le ciel du côté du levant quand nous arrivâmes près du village dont on voulait se rendre maître; les soldats qui marchaient les premiers pour reconnaître le pays nous firent comprendre que tous les Bédouins dormaient. Nous étions arrêtés sur une petite montagne, et plusieurs soldats s'étaient mis à genoux pour faire un bout de prière. Pierre, qui ne m'avait pas perdue de vue, se mit aussi à genoux; il étendit ses mains et les joignit avec les miennes; dans ce moment je crois bien que le bon Dieu nous entendit. Notre oraison finie, je lui mis sur la poitrine la croix de ma mère morte, qui ne m'avait jamais quittée.

La barre rouge devenait plus large, le jour allait se lever; on donna le signal pour attaquer et pour tirer.

« — Reste là ! reste là ! me dit Pierre, je le veux. »

Et il se mit à courir avec son régiment; on laissa une petite troupe sur la hauteur où nous étions, et, pour obéir à Pierre, je m'assis par terre et je regardai la bataille : les canons et les fusils qu'on tirait jetaient des clartés aussi rouges que le jour qui se levait; nos soldats montaient sur les murs des maisons et s'y accrochaient comme des chats; on

entendait des cris affreux encore plus forts que le bruit de la mitraille ; le feu prit à quelques maisons, et je voyais à sa clarté des hommes à longues robes blanches qui tuaient nos soldats et que nos soldats tuaient. J'avais perdu Pierre de vue ; mais, quand les maisons flambèrent, je l'aperçus tout à coup sur une terrasse au milieu des Bédouins qui levaient leurs grands sabres sur lui. Je me dis : Il est perdu ; et je fermai les yeux pour ne plus voir ; en ce moment une décharge plus forte partit comme un tonnerre, mais les cris de tout à l'heure ne s'entendaient plus.

On sonna une charge de fanfare ; l'officier qui commandait la troupe restée sur la montagne criait :

« — Le coup est fait, marchons tous ! »

Ses hommes se mirent à courir, lui en tête. Je voulus les suivre, mais je ne pus me lever, quelque chose de froid comme la mort me courait dans le dos depuis que j'avais vu Pierre sous les sabres des Bédouins ; je restai là, changée en caillou, pendant que j'entendais chanter, battre le tambour et passer toute la musique du régiment.

Tout à coup je me sentis chaud ; le soleil s'était levé et me frappait en plein sur le visage, une épaisse

fumée montait du village, et les soldats commençaient à manger sur les terrasses des maisons. Mes yeux cherchaient Pierre partout, mais je ne le trouvais pas. Je pensais : C'est fini ! je ne le verrai plus.

Il faisait toujours plus chaud ; les abeilles et les cigales commençaient leur ramage. Comment s'appelait ce pays ? je ne m'en souviens plus. Nous autres ignorants, nous ne retenons bien que le nom de notre village.

Je ne me sentais ni faim ni soif, et j'étais sans mouvement ; mes yeux seuls s'ouvraient et se fermaient, comme des oiseaux qui battent de l'aile. Tout à coup j'entendis une voix qui m'appelaient tout doucement ; elle venait de côté : je regardai par là, et je vis Pierre qui s'avavançait ; je poussai un cri. Il était tout noir, avec de grosses traînées de sang sur sa figure et sur ses habits.

« — Tu es mort ! » lui dis-je.

Et je me levai, raide et droite comme un bâton.

Pierre m'a raconté plus tard que je lui fis peur ; j'avais les yeux égarés : il me prit dans ses bras et m'assit sur ses genoux.

« — Non, ma petite Madeleine, ce n'est rien. »

Mais avec mes doigts je lui faisais voir le sang qui était tout frais.

« — Ce n'est qu'une petite saignée qui ne m'empêche pas de manger, et il faut que tu manges aussi. »

Il sortit du pain de son sac et m'en donna la moitié avec des figes. Quand il me vit un peu rassurée, il me dit :

« — Je ne puis rester là, je serais puni ! »

Il m'embrassa tendrement.

« — Ne t'effraye pas, fit-il, je vais t'envoyer une cantinière. »

Sitôt qu'il fut parti, il me sembla que j'étais abandonnée et que les Bédouins allaient venir me prendre. Je ne vous le cache pas, tout ce bruit de poudre, de sabres, et tous ces cris des blessés m'avaient bien fait peur. Avant qu'on sache ce que c'est, on fait la brave; mais, aussitôt que la fusillade commence, on a la tête perdue.

La jeune cantinière, qui m'avait prise en amitié, arriva en sifflant un air; elle riait, fumait et se moquait de moi :

« — C'est ton premier feu, disait-elle, mais tu t'y feras. »



Je me levai et marchai pour lui montrer mon courage.

« — C'est bien, dit-elle, te voilà guérie; nous avons besoin de toi pour soigner les blessés; le colonel ne te chassera pas. »

Je marchai à côté d'elle sans lui parler, car j'avais encore la voix étranglée. Quand nous fûmes dans le village, elle me conduisit à la plus grande maison, dont on avait fait un hôpital; il y avait là des blessés bédouins et des nôtres, quelques femmes qui se cachaient la tête sous une grande capuche blanche, et de pauvres petits enfants que les balles, sans le vouloir, avaient tués ou estropiés. Les chirurgiens de l'armée avaient une grosse besogne, nous les aidions de notre mieux.

Le lendemain il arriva des fourgons qui menèrent à Alger tous les blessés; Pierre était de la troupe qui les accompagna. Je marchais parmi tout ce monde, sans qu'on prit garde à moi.

J'étais bien contente de rentrer à la ville et de ne plus entendre les coups de fusil.

Comme les Bédouins restèrent tranquilles, tout le régiment de Pierre put rentrer aussi; j'allai demeurer chez ma chère petite dame, qui était toute gaie, car

son mari ne la quittait plus. Elle me traitait si bien, que sa maison était un paradis pour moi.

Je travaillais durant le jour auprès d'elle au petit trousseau de l'enfant qu'elle attendait, et elle me disait en riant :

« — Ton tour viendra, Madeleine, quand tu seras mariée. »

Le soir, Pierre venait dîner avec moi à la cuisine, et, s'il faisait beau temps, nous sortions après ; quelquefois, madame, quand son mari était retenu chez le gouverneur, venait avec nous faire un tour de bateau sur la mer ; elle nous disait qu'elle nous aimait parce que nous nous aimions honnêtement, et que nous pouvions compter sur elle toute notre vie durant.

Un jour elle mit au monde une belle petite fille.

« — Oh ! tant mieux, dit-elle, elle n'ira pas à la guerre ! »

Et monsieur, répétait :

« — Tant mieux, tant mieux ; elle ressemblera à sa mère ! »

C'est elle qui fut la nourrice de la petite et moi sa bonne ; c'était à qui l'aimerait le mieux ; je ne me lassais pas de la regarder dormir et de lui baiser

ses petits pieds quand elle s'éveillait. Le dimanche, Pierre m'aidait à la bercer et me disait :

« — Nous ferons comme ça pour les nôtres. »

Puis il devenait tout songeur et moi aussi : croyez bien qu'il nous en coûtait d'attendre ; mais Dieu le voulait !

Malgré tout, l'année que je passai avec ma chère maîtresse et son enfant, si mignonne, a été le meilleur temps de ma vie, mais tout finit sur terre ; le régiment de Pierre fut rappelé en France, celui du mari de madame restait à Alger ; il fallut bien nous séparer. Je pleurai si fort de quitter notre petite, et j'étais si contrite de m'en aller encore au hasard dans une grande ville, que Pierre me dit :

« — Il faut rester, Madeleine ; car je vois bien qu'une part de ton cœur est ici.

« — Oui ; mais la plus grosse part, c'est toi qui l'as, et tu sais que je ne te quitte point. »

Quand ma maîtresse sut dans quelle ville allait le régiment de Pierre, elle me dit toute joyeuse :

« — J'ai là ma meilleure amie ; c'est une dame qui a fait mon mariage ; elle est si bonne et si belle, que tu l'aimeras rien qu'en la regardant ; je te donnerai

une lettre pour elle, et elle te prendra à son service. »  
Cet espoir me rendit courage.

La veille du jour où nous partîmes, madame écrivit longtemps, longtemps à cette amie, et sa lettre fermée, elle la plaça dans un beau portefeuille de velours rouge avec des broderies d'or ; c'était un travail fait par les Bédouines, de même qu'une écharpe bleue en laine fine, avec des fleurs de soies blanches, rouges, jaunes et des fils d'argent. Ma maîtresse en fit un paquet et me dit :

« — A ton arrivée tu le remettras à cette dame, et tu verras que tu seras bien reçue. »

Elle m'embrassa ; j'embrassai vingt fois la petite, puis il fallut partir.

La mer fut douce ; nous débarquâmes à Marseille, et je dis à Pierre :

« — Allons remercier la bonne Vierge qu'on appelle dans ce pays Notre-Dame-de-la-Garde ; c'est elle qui nous a préservés de tout malheur, c'est elle qui permet que nous nous trouvions encore ensemble après tant de traverses. »

Nous montâmes une montagne sans verdure, où le vent de mer soufflait fort, et, quand nous fûmes tout en haut, nous entrâmes dans la chapelle bâtie sur le

roc. La Vierge d'argent était au fond, éclairée par des cierges qui l'illuminaient nuit et jour. Le reste de la chapelle semblait noir ; mais, en bien regardant, nous vîmes toutes sortes de jouets et de bijoux pendus là par les marins, les soldats, les infirmes, par tous ceux enfin qui ont du chagrin et se recommandent à la Mère de Dieu. Après que nous eûmes dit notre rosaire d'un cœur reconnaissant, Pierre accrocha à un des clous de la muraille deux jolis cœurs d'or que nous avions apportés d'Alger.

Le régiment de Pierre se rendit à petites journées de Marseille à la grande ville où il devait tenir garnison. Moi, je pris la voiture, et j'y arrivai deux jours avant lui. Je ne vous dirai pas plus le nom de cette ville que celui de la dame chez qui j'allais servir : quand j'aurai fini, vous saurez pourquoi.

On était en hiver, il faisait froid et le brouillard coupait l'haleine, quand la voiture s'arrêta dans une cour toute pleine de monde. J'étais un peu moins entreprise qu'en sortant de Saint-Julien : je fis mon prix avec un commissionnaire, je lui dis la rue et le numéro où je voulais aller ; il chargea ma malle, et nous voilà en route. Nous fîmes bien une vingtaine de rues, les unes noires et toutes torses, les autres bien éclai-



rées et droites; enfin, dans une rue large, où on se voyait passer comme en plein jour, l'homme s'arrêta devant une belle maison de belle apparence et me dit :

« — C'est là! »

Je frappai sans assurance; je montai en tremblant un peu au second étage, et je demandai la dame. Une servante tout à fait jolie me dit :

« — Je crains bien que vous ne puissiez pas la voir ce soir. »

Je lui remis le paquet de ma maîtresse, et j'attendis près de la porte ouverte.

« — Je vais voir, » dit la petite bonne, et comme un éclair elle partit et revint : « Entrez, entrez! me cria-t-elle; madame veut vous voir tout de suite. »

Elle me fit passer par un grand salon, puis elle ouvrit un gros rideau, et j'entrai dans un autre petit salon tout éclairé. Laissez-moi vous dire ce que je vis; je n'ai jamais rien vu qui m'ait tant flatté les yeux. Tous les murs étaient couverts de soie bleue; la fenêtre et la porte avaient des rideaux de la même soie; il y avait au mur trois tableaux avec des bordures d'argent; un tapis fleuri, doux comme du velours, se sentait sous les pieds; la cheminée était toute blanche avec de belles argentures, et par-

dessus, la pendule semblait une gloire. Il sentait bon dans ce petit salon comme au reposoir le jeudi saint ; cela venait des fleurs qui étaient partout, même dans une lampe pendue d'où la lumière tombait. Mais il y avait quelque chose de plus beau que tout ce que je viens de vous dire : c'étaient la dame et le monsieur qui étaient assis en face l'un de l'autre dans deux grands fauteuils près de la cheminée ; j'ai su depuis que la dame avait plus de trente ans ; mais, quand on est beau autant que ça, l'âge ne paraît pas, et l'on a toujours l'air d'une jeunesse. Elle avait une robe de velours noir avec une collerette de dentelle qui laissait voir son cou d'un blanc de lait. On voyait aussi ses beaux bras qui passaient de ses manches larges, et qu'elle remuait pendant que ses petites mains tenaient les cadeaux de ma maîtresse. Quant à la figure, c'est la plus frappante que j'aie jamais vue : je l'ai là dans mon idée comme dans une glace, mais comment vous la faire voir ? C'étaient des yeux tout brillants qui avaient un feu doux comme celui des étoiles du ciel ; une bouche toujours riante, et des cheveux bouclés par devant comme ceux d'un enfant. Le monsieur était d'une grande taille bien prise, très-beau de visage ; ses yeux pourtant m'effrayèrent

presque, tant ils étaient longs, vifs et clignotants, pendant qu'il m'examinait. Il fumait un cigare qui sentait bon, et buvait du café dans une belle petite tasse à fleurs.

« — Assieds-toi, ma chère enfant, » me dit la dame d'une voix câline en me montrant auprès d'elle une chaise basse si brodée et si mignonne que j'aurais voulu la mettre sous verre.

Je commençai par refuser, mais il fallut obéir ; tout en me parlant, elle lisait la lettre de son amie. Quand elle l'eut finie, elle la passa au monsieur, et elle me dit :

« — Mais certainement que je te prends à mon service ; justement Philippine se marie, et je ne sais comment la remplacer. — Ne trouvez-vous pas que cette histoire va au cœur ? disait-elle au monsieur à mesure qu'il lisait ; et elle me regardait avec bonté :  
« Tu seras heureuse avec moi, ma petite, et tu pourras recevoir ton ami Pierre tant que tu voudras. »

Ma maîtresse lui avait tout raconté dans sa lettre. Le monsieur la lisait toujours, et quand il l'eut finie, il dit à la dame :

« — On ferait un joli roman avec ça. »

La dame répliqua en riant :

« — Je ne sais pas ce qu'on en ferait, mais j'ai le cœur épanoui de voir cet amour si vrai en chair et en os. »

Tout en m'adressant quelques paroles, elle passa l'écharpe bleue autour de son cou et donna le portefeuille de velours au monsieur en lui disant :

« — Ce sera pour mettre vos cigares, Léonce !

« — Merci, Caroline, » répondit-il.

Et je compris tout de suite qu'ils s'aimaient, rien qu'à la voix qu'ils avaient en s'appelant par leur nom.

Le lendemain je commençai à les servir ; trois jours après je remplaçais tout à fait Philippine, qui s'en alla dans son pays pour chercher ses papiers.

Madame était veuve, en grand renom dans le pays, où les hommes les plus riches auraient voulu l'épouser ; mais elle les avait tous refusés : comme moi, elle avait son Pierre, le seul qu'elle pût aimer ; il y avait six ans que cela durait ; mais lui habitait un château et ne venait à la ville que pour voir madame.

En ce temps-là il arrivait chaque matin à la maison pour déjeuner avec madame, qui était belle comme une mariée dans ses jolis déshabillés blancs.

Après, ils se promenaient tous les deux bras dessus bras dessous sur une petite terrasse couverte de fleurs, puis ils s'asseyaient et se mettaient à lire ou à parler ensemble comme deux pies. — Je leur servais à dîner au coin du feu dans le petit salon bleu. La dame me disait chaque fois que nous comptions la dépense :

« — Il n'y a rien de trop bon ni de trop beau quand monsieur est ici; ainsi, Madeleine, n'épargne pas ta peine ni mon argent. »

Quand ils avaient dîné, elle brûlait quelque parfum et lui se mettait à fumer; je desservais, j'appropriais, j'apportais le café; puis je les laissais à leur bonheur, et, mon ouvrage fini, j'attendais Pierre en tricotant auprès du feu de la cuisine.

Je les servis de la sorte durant un mois; chaque jour madame était plus gaie et plus belle, et monsieur avait l'air si heureux en la regardant, que je me disais à part moi : C'est sûr, ils sont fiancés et se marieront bientôt! Ils ne se lassaient pas d'être ensemble; il venait beaucoup de visite à la maison, mais madame me faisait toujours répondre qu'elle était sortie; elle me disait :

« — Tout le monde m'ennuie, excepté M. Léonce;



tout le monde me paraît bête et laid, excepté lui, qui est si beau et qui a tant d'esprit. »

Un soir, comme j'apportais le café, je vis madame pleurer ; ses yeux, que j'avais toujours vu rire et briller, avaient de grosses larmes, elles tombaient longues sur ses joues.

« Il le faut, disait monsieur ; je suis attendu, je ne puis rester un jour de plus. »

Il avait l'air affligé, mais il parlait d'une voix décidée. Il partit le lendemain, alors tout fut changé à la maison : madame ne mit plus de belles robes ; elle ne se souciait de rien pour son dîner ; les fleurs rares du petit salon bleu s'étaient fanées, et elle les laissait sécher dans leurs vases. Le second jour, elle reçut une lettre ; elle tremblait comme une feuille en la lisant, puis je la vis rire et je compris que la lettre venait de lui et lui faisait plaisir.

Elle écrivait tout le jour sur de petites feuilles de papier bien brillantes et me faisait jeter à la poste des lettres qui devaient coûter gros de port. C'était toujours la même adresse, et vous avez deviné pour qui ; puis elle lisait toutes les heures du jour où elle n'écrivait pas, et dans la nuit aussi elle ne cessait de lire. Je m'en apercevais bien à sa lampe qui n'avait

plus d'huile le matin. Que de livres j'ai vu passer entre ses mains ! Je n'aurais jamais cru qu'il y en eût tant dans le monde. Le soir elle restait toujours seule dans ce joli salon où je les avais vus si heureux tous deux ; moi, je veillais avec Pierre dans la salle à manger, et comme c'était l'hiver, elle me recommandait toujours de faire grand feu pour que notre veillée fût douce. Quelquefois nous l'entendions venir à pas de biche ; elle riait un peu, mais si peu que ses yeux restaient tristes. Elle nous disait de sa belle voix que j'entends encore :

« — Mes enfants, vous êtes heureux, ne vous quittez jamais ; c'est trop dur ! »

Quand elle s'en allait Pierre me disait : « — Elle me fend le cœur ; le chagrin la rendra malade ; chaque jour elle change, Madeleine, ne le vois-tu pas ? »

Je le voyais comme Pierre, et je la trouvais toute pâle ; mais que faire ? pour la faire refleurir, il aurait fallu que monsieur revînt.

Un jour qu'il avait écrit, elle me dit tout à coup :

« — Tiens, Madeleine, voilà une robe de soie pour toi ; Madeleine, je suis bien contente ! Madeleine, dans un mois nous partirons pour aller le voir ! Un mois est bien vite passé ! Oh ! comme je vais me faire

belle ! Tu viendras pour m'habiller et nous servir. »

La voyant toute gaie, je lui dis :

« Madame, commencez par vous soigner, par manger, par dormir ; il ne faut pas que vous ressembliez à une déterrée. »

Je savais que les femmes aussi belles qu'elle n'aiment pas à se détruire le visage, et je disais un peu plus de dommage qu'il n'y en avait ; car pour belle, elle l'était toujours. Elle se regarda vite dans le miroir et me dit :

« — C'est vrai, je suis bien changée ; il va me trouver laide, et je ne le veux pas.

— Eh bien, alors, madame, il ne faut pas vivre comme un loup-garou ; il faut sortir un peu et recevoir vos amis. »

Elle me répondit que j'avais raison, et qu'à présent qu'elle voyait ce voyage au bout du mois comme une petite lumière qui chaque jour brillerait plus vive et plus près, elle voulait s'amuser un peu et chasser le chagrin. Elle sortait dans la journée pour acheter de beaux habits, des robes, des chapeaux, des coiffures, et je mettais tout cela dans une grande caisse qu'elle tenait ouverte dans sa chambre ; elle me disait :

« — Cela me trompe doucement : il me semble que c'est demain que nous partirons. »

Elle recevait un peu de monde, de beaux messieurs et de belles dames, les plus grandes gens de la ville. Chacun lui faisait fête ; les dames, lui disaient :

« — Il faut vous remarier, Caroline ! »

Et les messieurs avaient l'air de penser : Si ce pouvait être avec nous ! Il y en avait un plus vieux que les autres, mais qui les dépassait tous en bonne grâce et en richesse ; pour celui-là, j'étais bien sûre qu'il aimait madame ; car les jours où, pour ne voir personne, elle me faisait dire qu'elle était malade, il ne manquait pas de revenir au moins trois fois me demander comment elle allait. Pierre, qui l'avait vu quelquefois, me disait :

« — Quel dommage qu'il n'ait pas dix ans de moins ! c'est celui-là qui rendrait madame heureuse ! »

Et moi je lui répondais :

« — Qu'en sais-tu ? C'est M. Léonce qu'elle aime, c'est donc lui qui la rend heureuse ; n'as-tu pas vu qu'elle clarté elle avait sur sa figure du temps qu'il était ici ?

« — Et alors pourquoi n'y reste-t-il pas ? me répon-

dait Pierre ; ils sont libres tous deux, que ne se marient-ils ?

« — Ta langue va comme une baguette de tambour, mon brave Pierre, et tu parles de ce que tu ne sais pas.

« — Ce que je sais, Madeleine, c'est que quand on a un peu d'amitié pour une femme, on ne l'abandonne pas pour trois mois si l'on peut faire autrement.

« — Ce que je sais, maître Pierre, c'est que monsieur est un beau et bon garçon, qui aime bien madame quand il est auprès d'elle.

« — Eh bien, alors, pourquoi n'y reste-t-il pas toujours ?

« — Je n'en sais pas plus long que toi, mais un jour nous verrons bien !

« — Que Dieu bénisse la chère dame et que personne ne la fasse souffrir, elle qui fait du bien à tout le monde ! »

Ces paroles de Pierre me donnaient à penser, et je me cassais la tête sur cet amoureux que madame aimait tant et qui n'était pas toujours là ; mais elle était si heureuse en voyant venir le jour de notre voyage, que son bonheur me gagnait. Je disais à Pierre :



« — Tu verras que tout cela finira bien. Madame n'aurait pas cet air de fête si elle n'était pas sûre de lui. »

Elle était redevenue fraîche comme la rose de mai ; elle avait des paroles tendres pour tout le monde ; le vieux monsieur s'y trompait et pensait qu'elle commençait à l'aimer un peu. Quand il lui disait qu'il la trouvait bien jolie et qu'il la comparait à toutes sortes de belles choses que je ne connais pas, elle lui répondait comme un enfant à qui on donne des bonbons :

« — Oh ! que je suis contente ! que je suis contente ! »

Alors, le bon monsieur s'imaginait qu'il lui plairait. Quand il sut que nous allions passer quelques jours à la campagne, il me dit, un soir qu'il sortait et que madame restait dans le salon avec d'autres personnes :

« — Mademoiselle Madeleine, quand vous serez en voyage, soignez bien votre maîtresse ; il n'y a pas une seconde dame qui la vaille ! Regardez-la, il n'y en a pas de plus belle ! Connaissez-la, il n'y en a pas de meilleure. Si elle est malade ou si elle a du chagrin, c'est moi qu'il faut avertir. »

Pendant qu'il me parlait de la sorte, il avait un

air de jeunesse et de bonté qui lui rabattait vingt ans d'âge.

Je ne sais pas pourquoi les vieilles gens se connaissent mieux que les jeunes en bons cœurs et en beaux visages ; c'est peut-être parce qu'ils ont vu passer plus de monde et qu'ils savent qu'il y en a beaucoup de vilains et de mauvais.

Enfin, le jour de ce bienheureux voyage arriva ; Pierre avait le sang tourné de me quitter, et je l'avais bien un peu aussi. Depuis la partance de Toulon pour Alger, nous n'avions pas manqué un jour de nous voir durant quatre ans ; ça ne devait être que pour une semaine, et nous nous fîmes une raison. La grande caisse avait été fermée, emportant toutes sortes de beaux affiquets. La voiture marcha tout le jour d'un bon train de postillon, et, vers le soir, nous arrivâmes dans un petit pays bâti près d'une rivière et où l'église avait un joli clocher avec des dessins à jour comme de la dentelle ; c'était au mois de mai, la campagne embaumait et le soleil était clair. La voiture s'arrêta devant une auberge blanche, qui avait pour enseigne un chevreuil peint sur une girouette. Ma maîtresse descendit légère comme une plume et alla choisir bien vite les plus belles cham-

bres; elles avaient vue sur de grands bois et sur des montagnes qui étaient plus loin; elle fit allumer des feux flambants dans les cheminées, mettre des fleurs et éclairer partout :

« — Il n'arrivera pas avant une heure, » me dit-elle en regardant la pendule; et elle commença à s'habiller comme une reine; elle passa une robe de soie couleur d'or à fleurs, et tordit ses cheveux avec des perles; il semblait qu'elle allait partir pour le bal. Quand je le lui dis, elle me répliqua :

« — Il est à lui tout seul ma fête et mon monde! »

Une voiture roula dans la cour.

« — C'est lui! » cria-t-elle.

Et elle courut au bout d'un long corridor. Ce qu'ils se dirent, je ne l'entendis pas : s'ils s'embrassèrent, je ne l'ai point vu; mais il est bien certain que jamais sur une figure humaine je ne vis tant d'amour que sur celle de madame.

Les jours passaient comme ceux des saints qui ont tout à souhait dans le paradis; le matin ils parlaient tous deux, allant dans les bois ou sur les montagnes. Ils arrivaient les mains pleines de fleurs sauvages avec lesquelles madame aimait à se coiffer; après le déjeuner ils sortaient encore, le plus sou-

vent à cheval, pour aller en promenade vers quelque beau château bien loin ; le soir, ou quand il pleuvait, ils restaient chez eux, et je les entendais parler, rire et chanter.

Il y avait des bateaux de pêcheur sur la rivière : c'était leur amusement de s'y asseoir et de partir au fil de l'eau. Un jour, le temps était gris et je leur dis :

« — Croyez-moi, ne vous embarquez pas, vous serez mouillés. »

Ils se mirent à badiner, disant que cela les divertirait ; je voulais leur donner un parapluie, mais madame repartit :

« — J'ai mon ombrelle ! »

C'était un petit parasol tout mignon, blanc et rose, qui se serait noyé dans un verre d'eau. Les voilà partis à l'aventure, et moi, toute droite sur la berge, les suivant de l'œil et regardant rouler les gros nuages. La rivière suivait une pente et la barque allait comme un cheval emporté. Bientôt je ne les vis plus et je sentis de grosses gouttes me tomber sur le nez ; la pluie commençait et il tonnait fort. Je me désolais de ne pouvoir leur porter secours ; mais la rivière allait plus vite qu'un bon coureur.

La pluie tombait si dru, le vent et le tonnerre tem-

pêtaient si fort, que je me dis : A quoi leur servirait un parapluie ? Je me mis sous un hangar au bord de l'eau, guettant un batelier pour envoyer après eux ; pas un ne parut, et je pensais : Que vont-ils devenir ?

Heureusement l'orage s'apaisa, et déjà le soleil clignait de l'œil quand je les vis revenir en courant sur le chemin qui bordait la rivière. Ils avaient abandonné la barque, et, ruisselant d'eau comme des poissons, ils arrivaient tout barbotant. Eh bien, ils n'étaient point laids à voir, tant ils riaient de bon cœur dans leurs beaux habits mouillés. Monsieur me cria, du plus loin qu'il m'aperçut :

« — Va-t'en vite à l'auberge, Madeleine ; fais allumer un grand feu et prépare-nous du vin chaud. »

Ils prirent un détour dans la campagne, arrivèrent à l'auberge par le jardin et la porte de derrière, et je crois bien que madame n'en pouvait plus, car je vis par la fenêtre que monsieur la portait sur ses bras, comme on fait d'un petit enfant ; c'est peut-être aussi qu'il y trouvait du plaisir. Il l'étendit sur des coussins devant le feu, et pendant que je l'enveloppais dans une couverture de laine, il se mit à la déchausser. Sitôt que ses jolis pieds blancs furent



nus, il les baisa pour les réchauffer, comme je faisais à ma petite nourrissonne d'Alger.

Bien sûr que dans ce moment il l'aimait, je le voyais assez dans ses yeux.

Ces huit jours passèrent que c'était un charme, et je me disais : Ils ne se quitteront plus ; mais à l'heure dite et marquée d'avance, monsieur partit, de son côté. Madame pleurait comme une Madeleine, et lui avait la figure toute défaite.

« — Un peu de patience, lui disait-il ; dans un an nous serons plus heureux.

« — C'est certain qu'ils se marieront avant nous, pensai-je ; je le dis à Pierre quand je le revis.

« — Que Dieu t'entende, Madeleine ! car la chère dame est un grand trésor... Mais si ce que tu dis est dans leur idée, vivre séparés et se voir si peu ne se comprend pas.

« — Je ne sais pas leur raison, mon bon Pierre, et comme madame ne me la dit point, je suis comme toi, je reste à songer.

« — Pour nous, Madeleine, ma chère femme, nous sommes bien certains que notre jour viendra ; ce sera dans deux ans ; c'est loin encore, mais c'est sûr comme le bon Dieu qui veille sur nous.

« — Vois-tu d'ici mon oncle à notre noce et toutes les rasades qu'il boira ?

« — Il chantera ses chansons les plus longues.

« — Pour vider un grand verre à chaque couplet.

« — Et ton frère, ma petite Madeleine, comme il sera joyeux d'être ton témoin !

« — Je gage qu'il n'attend que notre mariage pour épouser la Berthe du moulin.

« — Cela fera deux noces à la place d'une, et deux soupers où ton oncle boira double.

« — Puis il viendra des cousins et des cousines.

« — Et nous les marierons ensemble, disait Pierre en riant.

C'est en nous récréant de la sorte que le temps passait sans trop d'ennui ; nous nous attachions au sort de madame et nous étions curieux de voir son bonheur. Laissez-moi donc vous parler d'elle ; son amour se devine à côté du mien, il vous fera mieux comprendre ce que vaut Pierre.

Nous étions retournées, ma maîtresse et moi, dans la grande ville, mais personne ne le savait, pas même le vieux monsieur, qui, en peine d'elle, venait chaque jour à la maison. Tous la croyaient encore en voyage ; elle me disait :

« — Les voix des étrangers me font mal comme quand on se moque, et les paroles de ceux qui m'aiment me rappellent trop ce qu'il me disait ; c'est de lui seul que je veux entendre des compliments et des douceurs. »

Elle retourna à ses livres et se remit à ses écritures. Un matin qu'elle avait reçu une lettre, elle me dit :

« — Je suis bien contente !

« — Monsieur arrive ? repartis-je.

« — Oh ! non, ce n'est point un bonheur si grand ; mais c'est quelque chose de lui-même, un ami qui l'aime en frère et avec qui je pourrai parler de lui. »

Le lendemain, vers le soir, cet ami arriva ; il était à peu près de l'âge de monsieur, moins beau, plus petit, et il n'avait pas si grande mine ; madame ne l'avait jamais vu, mais elle le traita de suite comme un frère. Il la regardait tout ébahi de la voir si belle ; il la remerciait tout attendri de la voir si bonne ; elle lui répondait :

« — Mais c'est tout simple, puisque vous êtes son ami. »

Ce monsieur venait s'établir à la ville pour je ne sais plus quelle place qu'il avait. Le premier jour, il

dîna chez madame; il y revint presque tous les soirs; c'est toujours de M. Léonce qu'ils parlaient ensemble, et l'ami lui disait souvent :

« — Je ne le comprends pas; quand on est aimé d'une femme comme vous, on ne la quitte point et on l'épouse bien vite. »

Madame répondait :

« — Vous savez bien qu'il m'aime, j'attendrai. »

L'autre ne disait plus une parole, et moi j'aurais voulu qu'il répondit :

« — Mais certainement il vous aime! »

Madame restait toute songeuse quand il était parti; je m'apercevais qu'à la place d'être plus gaie elle était beaucoup plus triste.

Cependant, pour faire fête à l'ami de son amoureux, elle recevait un peu de société. Le monsieur âgé venait comme les autres, peut-être un peu plus, mais jamais quand madame était seule; il se rencontrait souvent avec l'ami de M. Léonce, et comme il était aimable pour tout le monde, il le fut aussi pour lui; ils parlaient beaucoup ensemble; je ne comprenais pas de quoi, car, à part l'amour et les choses communes à tous les chrétiens grands et petits, nous autres paysans nous n'entendons rien aux paroles des sa-

vants. L'ami de M. Léonce était tout flatteur pour le vieux monsieur et il disait souvent à madame :

« — Mon Dieu, comment ne l'aimez-vous pas ? C'est celui-là qu'il faudrait épouser. »

Alors madame avait l'air de se fâcher.

Je n'entendais pas tout ce qu'ils se disaient, mais je voyais bien qu'ils n'étaient pas d'accord.

Souvent, quand elle était seule et qu'elle ne m'avait pas entendue venir sur les beaux tapis si doux à marcher, je la trouvais dans son fauteuil la tête baissée et les bras pendants, et elle disait comme se parlant :

« — Il a peut-être raison, il ne m'aime pas ! »

Une parole de méfiance dans un bon cœur, c'est comme le ver qui mange le fruit.

M. Léonce écrivait tout de même chaque matin, et ses lettres reconfortaient un peu madame. Un jour elle me dit :

« — Il arrive demain ! »

Mais son visage n'était plus gai comme les autres fois en me donnant cette bonne nouvelle. Le soir à dîner, je l'entendis qui disait à l'ami de M. Léonce :

« — Il faudra bien que je sache la vérité !



« — Oui, faites-lui vos conditions, répondit l'autre, et s'il vous aime, qu'il se décide. »

Il arriva, et ce fut, comme toujours, une grande fête; il me parut le même, franc et joyeux de revoir madame. Voulant rester seul à parler avec elle après le dîner, il renvoya son ami sans se gêner. Celui-ci faisait une drôle de mine allongée et méchante quand je l'éclairai pour sortir.

Je crois que tout se passa bien ce jour-là.

Le lendemain, madame s'était mise comme une princesse pour recevoir les deux amis à dîner; ses belles épaules blanches se voyaient au-dessus de son corsage de velours. Au dessert, l'ami de M. Léonce lui demanda la permission de mettre un baiser sur les épaules de madame.

Je répétais la chose à Pierre, qui me répondit :

« — Ça ne me plaît pas; on peut parler de tout aux amis, mais il ne faut pas leur parler de notre maîtresse; pour ce qui est de la leur montrer, c'est les exposer à la tentation. S'ils courtisent une femme qui ne vaut pas la nôtre, ils sont jaloux et ils n'ont plus souci que de nous dégoûter ou de prendre notre place. Je ne dis pas qu'il en soit ainsi de ces messieurs; mais pour ce qui me regarde, je n'ai jamais

soufflé de toi aux camarades, et je n'aurais pas souffert qu'aucun m'en dît mot. »

Pierre me semblait parler d'or comme toujours, car je l'aimais de plus en plus à mesure que le temps de notre mariage se rapprochait.

Cependant M. Léonce s'était rencontré avec le monsieur âgé, et quoiqu'il sût qu'il aimait madame, il ne s'en montrait pas offusqué. Madame disait à l'ami :

« — C'est qu'il sait que je le préfère à tout le monde ! »

L'ami répondait :

« — S'il vous aimait bien, il serait jaloux. »

Il lui faisait beaucoup de peine, il le voyait et il continuait tout de même.

Pierre me disait :

« — J'ai soupçon que quand M. Léonce est avec son ami, celui-ci ne parle pas bien de madame. »

Nous n'y pouvions rien, et nous n'osions rien faire ; c'est le devoir des petites gens de se tenir muets devant les grands. Si je n'avais craint de manquer de respect à madame, j'aurais fait voir bien vite à monsieur ce que je pensais. Il venait moins souvent qu'aux autres voyages, disant qu'il fallait qu'il se promenât avec son ami ; mais comme l'ami pouvait venir à la

maison avec lui, il me semblait que c'était là une mauvaise raison. Aussitôt qu'il restait un jour sans paraître, madame donnait créance à tout ce que l'ami lui avait dit. Je voyais bien qu'ils n'étaient plus heureux et tranquilles comme autrefois ; il y avait huit jours que je ne les avais pas vu rire, quand j'appris que monsieur devait partir le lendemain. Madame l'attendait ; ils devaient dîner seuls ; elle se promenait à grands pas dans le salon comme une personne qui prend un parti.

Je ne sais pas ce qu'ils se dirent ; je les entendis parler haut, et quand j'entrai dans le salon pour servir, ils pleuraient tous deux ; les plats restèrent comme je les avais mis sur la table ; ils n'y touchèrent seulement pas. Madame me dit de les emporter et de souper avec Pierre. La dernière fois que j'entrai dans le petit salon bleu, monsieur ne pleurait plus ; ses yeux étaient secs et enflammés ; j'entendais madame qui lui parlait, mais lui je ne l'entendais pas. Il y a des gens qui étouffent leur colère et leur chagrin ; on dit qu'ils en sont plus ravagés au dedans. Il se passa plus d'une heure. J'entendis ouvrir et fermer des portes ; je compris que monsieur s'en allait et que madame l'accompagnait. Quand ils passèrent dans

le couloir, près de la cuisine, madame lui disait :

« — Ainsi, vous me refusez? vous ne voulez pas passer avec moi encore un jour? »

Il répondit :

« — Je ne le puis ! »

Et elle, mal prévenue, en place de l'embrasser et de l'amollir par des caresses, lui dit :

« — Alors vous ne m'aimez pas! alors tout est fini! »

Il sortit sans miséricorde. Quand il eut fermé la porte, je n'entendis pas madame rentrer dans le salon ; je me dis :

« — Mon Dieu que fait-elle? »

Elle était à moitié étendue dans le couloir sans connaissance, et à côté d'elle son bougeoir brûlait renversé. Nous la portâmes dans son lit; je la fis revenir ; je restai à la veiller, et toute la nuit je l'entendis pleurer dans sa fièvre.

Le jour d'après, l'ami arriva tout riant comme s'il voulait la narguer. Je crois que cette pensée vint à madame, car elle ne dit pas un mot de M. Léonce, et fut assez maîtresse d'elle pour lui parler de la pluie et du beau temps. Trois jours après, il écrivit à madame qu'il partait pour un voyage, et de ce jour

nous ne l'avons jamais revu. Je ne me soucie guère de ce qu'il est devenu, mais je vous assure devant Dieu qu'il fut pour beaucoup dans le malheur de madame.

Ce n'était plus qu'une désolation, qu'une agonie que j'ai vu commencer et que j'ai vu finir.

Depuis le soir où M. Léonce était parti, elle n'avait qu'une idée, celle qu'il lui écrirait, et chaque matin, durant deux mois, elle me demanda sans se lasser :

« — Madeleine, y a-t-il une lettre ? »

J'aurais donné toutes mes épargnes et celles de Pierre pour pouvoir lui répondre :

« — Oui, madame ! »

Je savais bien que ça la tuait de m'entendre dire toujours non. Elle avait aussi une autre peine dont je ne pouvais la préserver ; chaque fois qu'on sonnait à la porte, elle s'imaginait que c'était lui qui revenait, et avant que j'eusse le temps d'ouvrir, elle courait les bras devant elle et les yeux égarés comme une personne en révolution.

Je la voyais dépérir si vite que j'en avertis ses amis. Le monsieur âgé se désespérait, mais elle lui disait d'une voix douce :



« — Pourquoi m'aimez-vous? vous voyez bien que c'est impossible. »

Le premier médecin de la ville venait la voir, et il m'avertit qu'elle mourrait quelque nuit d'un étouffement au cœur ; il me donna une telle crainte que je me mis à la veiller. Une nuit qu'elle me croyait endormie sur son grand fauteuil, elle se leva de son lit, prit sur un meuble une belle cassette qu'elle posa sur ses couvertures ; elle alluma sa lampe sur sa table de nuit, puis elle se recoucha, et, avec une petite clef d'or, qu'elle portait pendue à son cou, elle ouvrit la boîte. Elle en tira une lettre qu'elle lut, puis une seconde, puis une autre, et ainsi de suite par centaines. Les yeux à demi fermés, je la voyais et je retenais mon haleine pour ne pas l'interrompre, car à mesure qu'elle lisait toutes ces lettres, sa figure était joyeuse et ses yeux brillaient de plaisir ; je l'entendais qui disait :

« Il m'aime ! il m'aime ! je veux le revoir ! je le reverrai ! »

Elle ne s'arrêta que quand le jour parut ; alors elle éteignit la lumière et dit :

« Il faut dormir pour avoir la force de partir demain. »

Ce qui fait bien voir que notre esprit commande à

notre corps, c'est qu'aussitôt ses beaux yeux se fermèrent et qu'elle fit un long somme de bienheureuse.

En s'éveillant, elle m'ordonna de tout préparer pour partir à l'heure même pour cette petite ville où si tendrement il avait baisé ses pieds après l'orage — vous savez bien ! — Je compris son idée. Elle pensait : Là où il m'a tant aimée, il m'aimera encore.

Ce n'était plus par un clair soleil de mai ; il pleuvait, il faisait froid ; elle se couvrit d'une mante de velours et mit autour de son cou l'écharpe brodée de ma maîtresse d'Alger. Je me plaçai dans la voiture en face d'elle ; je n'osais pas lui parler, elle ne desserrait pas les dents ; elle était blanche comme un linge, et il me semblait que je voyageais avec une morte. Nous arrivâmes enfin ; la voiture s'arrêta devant cette auberge du *Chevreuil* qui m'avait parue si gaie autrefois ; elle demanda les mêmes chambres, et quand elle y entra, elle pleura si fort que je pensai qu'elle allait périr. Ne sachant que lui dire pour la consoler, je lui parlai du bon espoir que j'avais qu'elle serait contente un jour.

« — Ah ! me dit-elle, tu as raison, il ne pourra me revoir sans m'aimer encore, et le bonheur reviendra. »

Alors elle s'assit pour écrire, puis elle fit appeler un messenger; elle lui donna ses instructions, et il partit. Il en avait pour six heures de marche, monté sur un bon cheval; il ne pouvait être revenu que le lendemain; elle le savait, et cependant elle fut sur pied toute la nuit; à chaque bruit qui se faisait dans la cour de l'auberge, à chaque girouette qui tournait sur les toits, elle croyait entendre rouler une voiture qui amenait M. Léonce. Que vous dirai-je? le messenger revint, et il n'avait pas de réponse; le monsieur n'y était pas, lui avait-on dit.

Pendant qu'il rendit compte de sa commission, madame ne montra ni étonnement ni chagrin; et quand il eut fini, elle lui dit d'aller chercher de suite une voiture, n'importe laquelle on pourrait trouver dans le pays; elle lui donna beaucoup d'argent. Un quart d'heure après, la voiture était à la porte. Elle ne m'avait rien dit, elle n'avait pas pleuré, mais j'étais plus effrayée de son air résolu et de son sang-froid que si je l'avais vue désolée; je savais par le médecin qu'elle pouvait mourir d'un coup de chagrin.

« — Tu m'attendras ici, Madeleine, me dit-elle au moment de partir.

— Non, madame, vous ne pouvez aller seule, je vous suivrai partout.

« — Je ne veux pas, Madeleine, il faut m'obéir. »

« Je ne répliquai rien, de peur de la mettre en colère; mais quand elle fut assise dans la carriole, j'allai m'asseoir derrière sans qu'elle me vit; la place était un peu dure, mais c'est égal, je pouvais veiller sur elle et la secourir. Il faisait un de ces temps qui rendent l'âme encore plus chagrine. — La nuit arriva vers quatre heures; nous marchions par de vilains chemins que la pluie avait defoncés. Madame ne soufflait mot, et moi je me gardai bien de me faire entendre. L'homme qui nous conduisait avait de la peine à faire avancer son cheval, qu'il rossait à tour de bras. Quel voyage ce fut! La marche d'un corbillard n'est pas si triste. Il n'y avait pas une étoile dans le ciel, pas le plus petit bout de lune; je distinguai pourtant comme une longue toile blanche une rivière qui suivait la gauche du chemin. Nous marchâmes avec elle à peu près une heure; après quoi, la voiture traversa un petit village suivi d'un petit bois: la voiture s'arrêta devant une grille, et le conducteur dit :

« C'est là! »

En ce moment la pluie tombait comme un déluge;

on l'entendait claquer sur l'eau de la rivière et sur la cime des arbres. La maison devant laquelle nous étions était toute blanche; elle n'avait qu'un étage et de petites lucarnes par-dessus. Au rez-de-chaussée, une lumière passait et repassait, et deux des grandes fenêtres du premier étaient éclairées. Derrière les rideaux de ces fenêtres était une ombre très-grande, tantôt sans mouvement, tantôt se courbant; elle ressemblait à M. Léonce.

Cependant ma pauvre dame ne descendait pas de voiture, et je ne l'entendais pas même respirer; je m'imaginai qu'elle était sans connaissance, peut-être morte, et je me décidai à me faire voir; je quittai ma place tout engourdie, je m'approchai du brancard de la voiture, et je lui dis tout doucement :

« — Ma bonne dame, c'est moi !

« — Oh ! ma petite Madeleine, répondit-elle sans me faire de reproches, aide-moi à descendre, car je n'en puis plus ! Tiens, tiens, regarde-le derrière ce rideau qui se promène ! Il faut que j'arrive à lui tout droit, sans que sa mère ou ses domestiques m'arrêtent !

« — Attendez, madame, que la pluie tombe moins fort, » lui dis-je.

Elle se mit à rire d'un drôle de rire.



« — Est-ce que tu crois que je la sens ? » me répondit-elle.

Elle s'appuya sur mon épaule, descendit de voiture, se trouva sur le chemin plein d'eau, devant la porte à laquelle il fallait frapper pour entrer. Là elle sembla tout à coup perdre courage ; elle me dit :

« — Je ne pourrai jamais ! je n'ai pas la force ! »

Elle regarda aux fenêtres, l'ombre de M. Léonce passait toujours ; elle ne réfléchit plus et frappa vivement. La porte s'ouvrit par un cordon tiré du dedans ; elle entra dans une cour, et je marchai derrière elle. Quand je la vis s'avancer dans cette maison, cela me fit le même effet que lorsque j'avais vu Pierre monter sur la muraille flambante du village d'Afrique. Elle me dit :

« — Arrête-toi, ne me suis qu'à distance, et ne viens que si je t'appelle pour me secourir. »

Une seconde porte s'ouvrit ; c'était celle par laquelle on entrait dans la maison. Un domestique se présenta ; je ne sais ce qu'elle lui dit, mais je la vis disparaître tout aussitôt dans un escalier. Ce fut son Calvaire et sa montagne des Oliviers !

J'entrai avant que la porte fût refermée, et, quand

le domestique qui l'avait suivie revint avec sa lumière, il me vit dans le corridor :

« — Vous êtes avec cette dame? » fit-il.

Je répondis : « Oui, » et j'attendis.

J'entendais des voix, j'entendais pleurer ma pauvre dame; cela dura deux heures : l'eau coulait de ma robe; je grelottais sur ma chaise, mais je n'y pensais pas. Le domestique ne me dit pas même d'aller me chauffer à la cuisine; cette maison ressemblait à un cimetière, dont les habitants ne s'informent pas de ceux qui les visitent.

Enfin il se fit un bruit de portes et de pas. Je vis descendre ma maîtresse, mais dans quel état, mon Dieu ! Elle était plus blanche qu'un suaire, et ses deux beaux yeux ressemblaient à deux taches de sang. Une femme habillée de noir l'éclairait par derrière sans lui dire un mot ni la soutenir, quoiqu'elle chancelât. La figure longue et froide de cette femme me rappela les dames qui sont sur les tombes dans les églises. Sous sa robe de laine noire droite et plate, on comprenait que c'était une veuve qui n'avait jamais ri depuis la mort de son mari. — Ma pauvre mère avait passé par là, et elle était restée bonne et affable pour les affligés et la jeunesse ; mais

cette dame paraissait revêche et dure comme quelqu'un qui se console en voyant souffrir.

Quand elles furent toutes les deux dans le corridor, devant la porte de sortie, ma maîtresse se tourna toute tremblante vers la vieille dame qui ne lui disait rien ; puis, poussant un grand soupir que je n'oublierai jamais, elle l'entoura de ses bras et l'embrassa comme une mère.

La dame parut étonnée, et elle lui dit :

« — Courage ! » après quoi elle ouvrit elle-même la porte qui donnait sur la cour.

La pluie tombait de plus belle ; on n'aurait pas mis dehors un pauvre chien, et cependant pas un mot ne fut dit pour nous retenir. Je pris sous mon bras ma pauvre maîtresse, et nous regagnâmes la voiture. Avant d'y monter, je tournai la tête vers cette maison, et sans le vouloir j'appelai sur elle la malédiction de Dieu. Qu'étaient donc cette mère et ce fils qui laissaient partir par une nuit pareille une pauvre femme désespérée ? Et qu'elle femme ? vous le savez, celle que tout le monde glorifiait comme la meilleure et la plus belle ! Je me souvenais alors de son chez elle, toujours ouvert pour M. Léonce, de ce petit salon

bleu où il se chauffait si bien et fumait si joyeux dans un beau fauteuil ! Et ma pauvre dame sortait comme une mendiante de cette maison sans cœur ! Oh ! ce n'était pas pour elle que j'avais honte, mais pour ceux qui étaient là-haut auprès d'un feu clair, derrière ces fenêtres qui brillaient toujours. Je ne suis qu'une créature sans esprit, mais au jour du jugement dernier, je ne voudrais pas avoir été dure comme ces gens-là furent durs.

Ma pauvre maîtresse ne poussa pas une plainte, elle semblait avoir perdu l'usage du sentiment ; elle se laissait faire ainsi qu'une enfant. Je l'avais prise dans mes bras, et quand nous fûmes dans la voiture je l'appuyai contre moi, cherchant à réchauffer son corps tout froid. Je m'aperçus alors qu'elle n'avait plus autour du cou sa belle petite écharpe qui venait d'Alger, et qu'elle aimait tant. Je me gardai bien de le lui dire, car je n'aurais pas voulu que ni elle ni moi nous retournions dans cette maison pour tous les trésors du roi de France.

Que le temps me parut long pendant que la voiture allait toujours ! Nous voyageâmes toute la nuit, et au jour nous arrivâmes dans la petite ville comme la diligence qui venait jusque chez nous allait y pas-

ser ; je ne balançai pas, j'y fis monter madame, qui était sans parole et sans volonté.

Quand elle se retrouva chez elle dans sa belle chambre ; quand je l'eus couchée dans son lit bien chaud et tout embeaumé, je la vis ressusciter ; elle semblait avoir oublié ce voyage de malheur ; elle n'avait la mémoire que d'une chose, c'est qu'elle avait revu celui qu'elle aimait.

« Je l'ai vu, répétait-elle, comme en délire ; il sait tout, et il me croira, et je le verrai revenir ! »

Elle finit par s'endormir ; mais j'étais effrayée de la voir si pâle, et je ne quittai pas le bord de son lit.

Le lendemain, quand elle voulut se lever, les jambes lui manquèrent. Je l'assis sur son lit, bien couverte d'une mante ; elle avait un petit tremblement et se plaignait toujours du froid ; elle me demanda son écharpe bleue pour la serrer autour de son cou. Il fallut bien lui dire qu'elle l'avait laissée là-bas et qu'elle ne l'avait plus en remontant dans la voiture.

Ce que c'est que de nous dans le malheur, quand nous ne voulons pas nous y résoudre ! nous nous attachons à tout ce qui flatte : le papillon blanc qui rase la lampe, c'est une bonne nouvelle qui nous vient ! nous nous faisons tirer les cartes, et nous nous fions



aux songes qui nous font du bien. Croiriez-vous que cette petite écharpe devint un dada pour la pauvre dame? Au bout de trois jours elle me disait :

« — Je l'ai laissée dans sa chambre, c'est sûr; et puisqu'il la garde, Madeleine, c'est qu'il m'aime encore! c'est qu'il reviendra! »

Elle me répétait la même chose au moins vingt fois tout le long du jour; j'avais peur qu'elle perdît la tête, je ne savais que devenir.

Ses parents habitaient bien loin; son amie était toujours à Alger; de tous ceux qu'elle aimait dans la ville, elle ne voulait plus voir personne, elle m'avait défendu même d'appeler le médecin; elle se levait un peu chaque jour et mangeait comme un oiseau; je lui passais une robe large sans serrer son pauvre corps qui dépérissait; elle s'asseyait dans un fauteuil auprès de son feu, et elle me disait :

« — C'est aujourd'hui qu'il viendra! »

C'était tout son souci jusqu'au soir; ses beaux livres qu'elle aimait tant autrefois, elle n'y jetait plus même les yeux.

Je ne consultais que mon pauvre Pierre, qui était aussi triste que moi de ce grand malheur.

« — Il faut lui désobéir, me dit-il un jour; il faut

prévenir le médecin et le vieux monsieur qui l'aime. »

Et sans attendre ma réflexion, il sortit pour aller les chercher. Il ne trouva pas le médecin, il ne ramena que le monsieur.

Ma maîtresse était assise dans sa robe noire, les mains croisées et sa belle tête baissée; sa lampe était loin d'elle : ses pauvres yeux, qui avaient tant pleuré, ne pouvaient plus la supporter.

« — Il ne viendra pas, répétait-elle : deux mois ont passé, c'est fini, je ne dois plus espérer ! »

N'ayant que cette idée qui lui mangeait le cœur, aussitôt que Pierre revint avec le vieux monsieur et qu'elle entendit les portes s'ouvrir, puis marcher du côté de sa chambre, elle me dit :

« — Oh ! Madeleine ! je me trompais, c'est lui ! c'est lui ! »

Elle se leva si confiante, que j'eus pitié d'elle ; je lui criai :

« — N'avancez pas ! »

Mais déjà la porte s'était ouverte, et elle, n'y voyant pas ou folle peut-être, pendit ses deux bras au cou du vieux monsieur.

« — C'est toi ! c'est toi ! lui disait-elle ; oh ! je savais bien que tu reviendrais. »

Quoique chagrin et honteux, comme vous pouvez le croire, il ne dit pas un mot pour la détromper ; elle ne se détrompa pas elle-même, car elle tomba morte sur le plancher.

Je crus que cette fois c'était bien la fin, mais le docteur arriva et la fit revenir ; il me dit qu'elle se mourait d'un anévrisme, que le sang l'étoufferait quelque nuit, qu'il ne fallait jamais la quitter.

Pendant qu'il parlait, le vieux monsieur pleurait près de la fenêtre, caché par le rideau et sans se faire entendre.

Pour ce qu'il fit les jours d'après, les anges le récompenseront dans le ciel ! Il avait deviné l'amour et le chagrin de madame, il espéra la sauver en lui laissant croire que c'était M. Léonce qui était revenu ; il le dit au docteur, et nous prévint, moi et Pierre, de ne pas contredire cette idée, qui la guérirait.

Elle fut si faible toute la nuit, qu'elle n'eut pas la force de nous parler ; mais vers le matin elle m'appela de sa voix douce et me demanda :

« — Où est-il ? »

« — Il est sorti avec le docteur, madame ; vous le reverrez sitôt que vous irez mieux. »

Les malades sont faciles à tromper, leur faiblesse

en fait des enfants. Avec cet espoir qui la soumettait, elle obéit si bien au docteur, qu'au bout de trois jours elle put se lever un peu ; son vieil ami arriva avec le médecin, et elle ne put pas refuser de le voir. Le docteur partit le premier pour une visite ; le monsieur resta, et s'y prit si bien, qu'à force de bonne amitié, il lui fit conter toute sa peine.

« — Mais elle va finir, lui disait-elle ; je l'ai revu ; il m'aime encore , et le docteur lui permettra de revenir bientôt.

» — Il ne reviendra pas avant trois semaines, repartit le vieux monsieur qui avait son idée ; nous l'avons exigé, le docteur et moi : il faut qu'il vous retrouve belle et charmante, et qu'il se jette à vos pieds pour avoir son pardon. »

Il riait un peu en parlant de la sorte, mais je crois bien que son cœur pleurait.

« — N'écrira-t-il pas ? lui dit madame qui ne pensait qu'à M. Léonce.

» — Ecrire ! Est-ce qu'une lettre le justifierait ? C'est lui-même, c'est en pleurant qu'il vous parlera quand vous serez guérie. »

Elle s'affola de cette espérance et se soumit à tout pour revenir en santé. On lui faisait boire quelque

chose qui la faisait dormir la nuit, et chaque jour le vieux monsieur venait la chercher en voiture pour la promener une heure dans la campagne, autour de la ville. Il me semblait que peu à peu la vie lui reviendrait ; je le dis au docteur, qui me répondit :

« — Le mal est encore très-grand, et je n'espère qu'à peine. »

Elle était pourtant toujours bien jolie, et quand je lui avais peigné ses beaux cheveux, passé une robe de soie et mis de la dentelle autour de son cou, elle aurait fait envie aux plus fraîches et aux plus vivantes.

Le vieux monsieur arriva un jour, comme je venais de l'habiller avec de plus beaux habits que de coutume.

« — Comme vous voilà bien ! lui dit-il tout heureux. Savez-vous qu'un acteur de Paris joue ce soir au théâtre et que vous devriez venir l'entendre ?

« — Quelle folie ! lui répliqua-t-elle ; je ne pourrais supporter tout ce monde et toutes ces lumières.

« — Essayez, madame ; vous voulez guérir vite, mais, pour cela, il faut vous égayer. Le docteur viendra avec nous, et, pour vous mieux soigner, nous conduirons aussi Madeleine, » dit le bon monsieur qui arrangeait tout.



Justement le docteur arriva en ce moment; il fut du même avis, et madame finit par leur obéir.

« — Va mettre ta belle robe et ton bonnet à rubans, me dit-elle; tu n'as jamais vu la comédie, ton plaisir nous la donnera. »

J'étais toute honteuse de me montrer au monde à côté d'elle; mais ce que m'avait dit le médecin m'en faisait un devoir; à chaque moment elle pouvait avoir besoin de moi. Pierre me dit :

« — Tu es bien heureuse ! si le spectacle n'était pas si cher, j'irais bien aussi. »

Je ne sais pas trop comment nous entrâmes; j'étais éblouie, et je passais sans y voir. Nous nous trouvâmes dans un beau petit salon avec un canapé où madame se reposa; il était suivi d'un autre plus mignon où se trouvait quatre fauteuils rouges. Il y avait là une ouverture comme une fenêtre, par laquelle on voyait beaucoup de monde assis ou sur pieds. Madame et le docteur se placèrent en face, le bon monsieur un peu derrière, du côté de madame, et moi vers la porte du premier salon, d'où je pouvais tout voir sans être vue.

Je ne voyais que les têtes et les bras des belles

dames et des beaux messieurs, qui remuaient comme une mer.

Madame avait à la main un éventail tout reluisant qui lui cachait le visage ; elle ne regardait que de côté, vers un grand rideau qui ne bougeait pas. Il se fit un peu de musique, un air triste qui faisait songer aux orgues d'église. Quand la musique finit, une main que nous ne pouvions voir tira tout à coup le grand rideau, et la comédie commença. Que c'était beau !

Madame paraissait y prendre plaisir ; et quand un morceau fut achevé et qu'on mit encore ce rideau tout droit, elle dit à ses amis :

« — Cela me fait du bien ! »

Ils allèrent ensemble dans le premier salon, et je restai seule au milieu des quatre fauteuils. Alors je me sentis un peu plus hardie et je regardai de tous côtés, en haut et en bas.

En face de moi, tenant leurs bras nus sur une fenêtre ouverte à rebords rouges, je vis deux femmes que beaucoup d'hommes regardaient ; elles paraissaient à moitié déshabillées, tant leur corsage les couvrait peu. L'une était brune à figure plate, l'autre toute rousse au nez retroussé. Elles avaient de la vigne

dans les cheveux et des raisins qui folâtraient sur leurs épaules ; elles montraient toutes leurs dents en riant à grand bruit, et mangeaient des bonbons dans de gros cornets. Des hommes étaient derrière elles, se courbant sur leur tête et semblant s'y appuyer ; il y en avait un qui leur donnait des oranges, un autre qui leur présentait à boire, et encore un autre qui tenait un gros bouquet rond ; celui-ci parlait avec la femme rousse, et, tout en badinant, lui touchait le bras. Comme il était alors sur le devant et qu'il passait les autres de toute la tête, je l'envisageai sans savoir pourquoi. O mon Dieu ! savez-vous ce que je vis ? Je vis M. Léonce avec ces femmes-là !... C'était bien lui, je n'en pus douter, quoiqu'il fût changé : sa face rouge était bouffie comme s'il avait trop bu, et son corps rebondissait dans son gilet blanc ; il n'avait plus ses beaux yeux brillants, mais des yeux épais et sans clarté.

« — Il ne faut pas que madame le voie, il faut qu'elle sorte tout de suite ! » ce fut ma pensée, mais il était trop tard.

Comme il riait avec la femme rousse et qu'il mettait le bouquet sur son corsage, madame revenait avec ses amis ; elle allait s'asseoir, je la vois encore !

elle chancela et poussa un petit cri. Ces messieurs n'y comprenaient rien ; moi seule, je vis bien que c'était la mort.

Je leur racontai ce que j'avais vu et ce qu'elle avait vu aussi, la pauvre âme ! Le vieux monsieur se désespérait.

« — C'est ma faute, disait-il ; elle aura cru que je lui tendais un piège, et elle mourra en me haïssant. »

Elle ne retrouvait pas la parole, mais ses yeux remuaient par moments. Pendant que la musique jouait, nous l'emportâmes dans la voiture ; le docteur la saigna en arrivant, mais le sang ne coula pas. Nous étions à genoux auprès d'elle devant le grand feu de la cheminée de sa chambre, essayant de la réchauffer : rien n'y fit ; elle restait froide, et ses grands yeux ne nous voyaient plus.

Le médecin emmena de force le vieux monsieur, lui disant qu'en restant il ferait mal parler d'elle. C'est Pierre et moi qui veillâmes la pauvre morte, et qui la mîmes dans son suaire.

Le moment d'emporter le corps arriva ; ce fut une désolation dans la ville. On lui fit un enterrement de reine ; Pierre et moi nous marchions derrière ; on mit la bière dans la terre, et quand tout le monde fut

parti, nous restâmes tous deux sur la fosse, pleurant et disant nos oraisons. Tout à coup Pierre eut une figure qui me fit peur, un air mauvais que je ne lui avais jamais vu.

« — Il me prend envie d'aller tuer cet homme, me dit-il, en mettant la main sur le sabre qu'il avait au côté.

» — Tais-toi, Pierre, et songe à la chère dame qui l'aimait tant ! elle l'aime encore dans le paradis !

» — Pourquoi punit-on les assassins, me répondit-il, si je ne puis punir celui-ci ?

« — Laissons faire à Dieu, mon bon Pierre ; c'est lui qui châtie et fait pleurer un jour les plus endurcis ! »

Il fallut quitter la maison de la morte, où les héritiers arrivèrent bientôt. Je louai dans le faubourg une petite chambre, et j'y rentrais chaque soir après avoir fait ma journée chez une ouvrière en robes. Oh ! comme elle était triste, cette chambre ! ce n'était plus les grands feux et les grandes lumières que j'avais chez la pauvre dame ! Je le dis à Pierre dès le premier soir ; il répliqua :

« — Madeleine, regardons-nous bien un moment tous deux ! Voilà bientôt cinq ans que nous nous



aimons, cinq ans que nous sommes ensemble, partageant tout, misères et plaisirs ; jamais je ne t'ai mise en méfiance, et jamais je n'ai douté de toi. Si quelqu'un disait du mal de ma Madeleine, je le tuerais comme un vieux chien ; et si l'on voulait insulter ton Pierre, je te vois d'ici montrer les dents. Qu'un riche te demande en mariage, tu répondras : Non ! j'en suis bien sûr. Qu'une princesse pense à me faire prince, je lui dirais : Je n'ai plus mon cœur ! Encore deux ans et nous serons libres comme les oiseaux voletant dans les blés ; nous aurons une belle ferme ; tu feras le ménage et moi le labour ; tu chanteras le soir à la veillée de beaux noëls à nos petits enfants ; nous vivrons tout ragailardis dans la campagne si gaie en été, si tranquille en hiver ; rien que d'y songer, j'en ris d'avance ! La chambre n'y fait rien, ma petite femme ; le contentement, c'est nous qui l'avons ! Pense ! pense à la pauvre morte, si riche, si belle et si bien habillée ! Pour être heureuse comme nous le sommes, elle aurait changé ses habits contre les tiens ! »

J'avais les yeux perdus dans les yeux de Pierre pendant qu'il parlait de la sorte tout bénévolement, et j'y pompais comme une clarté qui me faisait voir mon sort bien heureux. Je l'embrassai longtemps,

mais sans pouvoir rire, car il est triste de sentir son bonheur par le malheur des autres.

Quelques mois après, le régiment de Pierre quitta la ville; ça me fit plaisir de m'en éloigner : il me semblait que j'y respirais un mauvais air. J'aime mieux la campagne et les petits pays que ces grands endroits où tant de monde remue. Nous arrivâmes ici sans passer par Paris, et voilà comment je ne l'ai jamais vu. Je sais que c'est proche, et qu'une place dans les Gondoles ne me coûterait rien ; mais à quoi sert de quitter son travail et de chercher du plaisir ? Encore dix-huit mois, et le jour viendra où nous irons revoir notre Saint-Julien. Mon oncle nous écrit qu'il se sent toujours jeune, et mon frère nous attend pour se marier. Nous avons là-bas de bonnes épargnes et un petit bien qui grandit toujours.

Voilà mon histoire, messieurs, elle est finie ; je vous l'ai dite tout au long sans y rien changer. Maintenant si vous voulez connaître mon amoureux, regardez un peu par la fenêtre. — Et de sa main tendue qui tenait son aiguille à tricoter, elle nous montra un garçon en manche de chemise, rangeant la litière dans une étable ouverte. Il avait une figure franche et mâle, mais sans beauté.

« — Il aide à l'auberge, nous dit-elle, les jours où son service ne le retient pas. »

Nous restions muets, nous l'écoutions encore, mais elle ne parlait plus et allait se retirer. Mon ami lui dit :

« — Madeleine, je verrai votre noce à Saint-Julien.

« — Vous êtes bien honnête, monsieur, et je vous y invite d'ici à dix-huit mois.

« — Avant, ma bonne fille, et dans huit jours peut-être je vous dirai de faire publier les bans.

« — Il ne faut pas m'enflammer de la sorte, répliqua-t-elle toute rouge ; j'ai attendu plus de quatre ans, je saurai bien, Dieu aidant, attendre encore ! »

Elle sortit en nous saluant avec cette dignité naturelle qui était dans toute sa personne.

Huit jours après, nous revinmes à l'auberge des Gondolès, apporter à l'amoureux de Madeleine sa libération de dix-huit mois de service ; on se trouvait alors en pleine paix, et le ministre de la guerre, qui était de nos amis, nous accorda facilement cette faveur.

Leur mariage se fit vite ; ils ont des enfants, travaillent, s'aiment toujours, et vieillissent contents. Si jamais vous passez dans le Jura, mesdames, allez

voir Madeleine, et l'honnête femme vous dira naïvement la morale de son histoire. Il vous faut, à vous, la surface, l'apparence, le plaisir des yeux, une nature d'homme artificielle et brillante. Madeleine a procédé plus simplement : elle a cherché le cœur, la force, la droiture.

Notre ami le savant cessa de parler ; nous restâmes tous pensifs quelques instants. Je pris la parole la première :

« — M'abandonnez-vous votre histoire ? lui dis-je.

« — Oh ! je devine : pour la publier ?

« — Mais sans doute, et je me la réserve, dis-je en souriant au poète et au romancier.

« — C'est entendu ! » répétèrent-ils l'un après l'autre.

Quand à madame de Lerme, elle ne parlait pas, et elle paraissait tellement triste, que le savant ordonna aux jeunes filles de danser une ronde pour égayer la maîtresse de la maison.

## MADAME DU CHATELET.

Nous sommes au temps où il faut qu'un poète soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment. Dans le commencement du siècle dernier, les Français apprirent à arranger des mots : le siècle des choses est arrivé.

*(Voltaire, épître dédicatoire d'Alzire à madame du Châtelet.)*

Que gagnerai-je à connaître le chemin de la lumière et la gravitation de Saturne? Ce sont des vérités stériles; un sentiment est mille fois au-dessus. Mais il faut donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que l'ieu nous a confié : nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de notre âme à toutes les sciences et à tous les sentiments.

*(Lettre de Voltaire à M. de Cideville.)*





On s'est beaucoup occupé de Voltaire dans ces derniers temps, et après tant d'attaques violentes et de jugements passionnés, c'était justice de revenir à ce grand homme avec impartialité ou plutôt avec reconnaissance. Voltaire a été le hardi fondateur de cet esprit de tolérance politique et religieuse, que malgré quelques essais infructueux en sens contraire, la génération actuelle tient à honneur de maintenir. Voltaire fut le représentant de tout un siècle, M. de Châteaubriand l'a dit : Voltaire est à lui seul toute l'histoire de France de son temps (1). Nous n'avons point

(1) *Vie de Rancé.*

à rappeler ici ce qu'a fait pour la France et pour le monde ce bienfaisant génie à qui Paris doit encore une statue auprès de celle de Molière. Nous entreprenons une tâche plus humble. Il y a presque toujours dans la vie des grands hommes une attrayante figure de femme dont les biographes attachés à la principale figure dédaignent de s'occuper, ou qu'ils ne nous rendent qu'imparfaitement. N'est-ce pas aux femmes qui tiennent une plume à revendiquer ces touchantes et nobles mémoires, trop souvent méconnues par la postérité? Les femmes sont un peu traitées par les historiens et par les moralistes comme on traite les nations vaincues; c'est-à-dire que leur personnalité s'efface, disparaît, ou tout au moins se confond dans celle de l'homme qui les a dominées. Ce qu'elles eurent d'originalité, de grandeur et quelquefois de génie, ne leur est reconnu que comme un reflet de l'esprit de l'homme célèbre qu'elles ont aimé.

C'eût été pourtant, même sans le prestige de la renommée de Voltaire, une femme vraiment supérieure par le cœur et par l'esprit qu'Amélie-Gabrielle, marquise du Châtelet. Née à Paris, en 1706, elle était fille du baron de Breteuil, introducteur des

ambassadeurs. Douée d'une vive intelligence, elle apprit dès son enfance et comme en se jouant l'italien et le latin. Elle avait commencé à quinze ans une traduction de Virgile, et les fragments qui restent de cette étude prouvent combien elle avait dès lors le sentiment des beautés de l'original. Ce jeune esprit s'exerçait aussi à faire des observations grammaticales et littéraires sur les grands écrivains du siècle de Louis XIV, et c'est ainsi que se forma son goût d'une exquise délicatesse, et qui fut plus tard si salutaire au génie de Voltaire. A ces fortes études, l'éducation du temps, comme celle de nos jours, en joignait de plus frivoles. La jeune Amélie avait une voix charmante ; elle apprit la musique, la déclamation ; elle apprit aussi la danse, l'équitation ; elle apprit même le jeu, car c'était alors un des plus vifs amusements du monde, et les jeunes femmes se le permettaient aussitôt après leur mariage. Voltaire aperçut quelquefois l'aimable et studieuse enfant chez son père, puis il la perdit de vue, et ne la retrouva qu'en 1733. Elle fut mariée à dix-neuf ans au marquis de Châtelet-Lomon, lieutenant-général des armées du roi, et d'une des plus anciennes maisons de la Lor-

raïne; le contrat fut passé à Versailles, le 4 juin 1725, devant Louis XV et la famille royale.

La jeune femme fit son entrée dans le monde à une époque où débordait la licence, et, sans s'abandonner au torrent comme tant d'autres, elle ne sut pas s'y dérober entièrement. Ce fut dans ces années d'entraînement et d'inexpérience qu'elle rencontra ce brillant maréchal de Richelieu, « cet homme extraordinaire qui, à vingt ans, avait été deux fois à la Bastille pour la témérité de ses galanteries; qui, par l'éclat et le nombre de ses aventures, avait fait naître parmi les femmes une espèce de mode, et presque regarder comme un honneur d'être déshonorées par lui (1); qui avait établi parmi ses imitateurs une sorte

(1) Pour comprendre la dissolution des mœurs de la noblesse à cette époque, il faut avoir parcouru les lettres adressées au maréchal de Richelieu par les femmes de la cour et les princesses du sang qui, selon l'expression malheureusement si juste de Condorcet, *tenaient à honneur d'être déshonorées par lui*. Jamais la licence du langage n'a exprimé plus audacieusement l'impudeur. Dans la langue comme dans les mœurs, la corruption était venue des hautes classes. De la grande et sanglante révolution faite par le peuple, la langue et les mœurs sortirent épurées. Parmi ces lettres écrites à Richelieu par les femmes qui l'ont aimé, celles de madame du Châtelet (et celles aussi de madame de La Poplinière) expriment



de galanterie où l'amour n'était plus même le goût du plaisir, mais la vanité de séduire; ce même homme qu'on vit ensuite contribuer à la gloire de Fontenoy, affermir la révolution de Gênes, prendre Mahon, forcer une armée anglaise à lui rendre les armes, et lors qu'elle eut rompu ce traité, lorsqu'elle

seules une émotion vraie et des sentiments délicats, dans un langage décent. Cette *Correspondance générale* d'amour, conservée avec soin par la vanité du don Juan de l'époque, fait aujourd'hui partie de l'immense et précieuse collection d'autographes de M. Feuillet de Conches, source inépuisable des plus intéressants documents pour l'histoire et le roman. Cette collection embrasse tous les temps, tous les pays, toutes les célébrités. Chaque personnage marquant, à quelque ordre qu'il appartienne, est là présent, revivant pour ainsi dire dans quelque page intime tracée par lui-même. On ne peut se défendre d'une douloureuse émotion en touchant à ces feuilles écrites par des êtres dont la poussière est anéantie, et dont la pensée a traversé les siècles; confidences dérobées à la tombe, passions grandes ou misérables dont le secret nous est révélé par eux mêmes qui les ont éprouvées. — Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre profonde reconnaissance à M. Feuillet de Conches pour la rare bonté qu'il a eue de nous communiquer des documents relatifs à cet ouvrage et surtout pour la précieuse autorisation qu'il a bien voulu nous donner d'y insérer quelques lettres inédites de madame du Châtelet.

menaçait ses quartiers dispersés et affaiblis, l'arrêter par son activité et son audace » (1).

Madame du Châtelet eut la faiblesse d'aimer le maréchal de Richelieu, alors jeune, charmant, dans la fleur de la galanterie; elle mit tout son cœur dans cette liaison passagère, comme elle le mettait dans chaque sentiment qu'elle éprouvait; elle souffrit beaucoup de la légèreté du brillant séducteur, et lui retira dignement son amour en le forçant à garder pour elle une amitié et une estime qu'il accordait rarement aux femmes dont il avait été aimé. Elle continua d'entretenir avec le maréchal un commerce de lettres dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous. Il est curieux d'y voir la transformation d'une orageuse tendresse en une sereine amitié. Quand le duc de Richelieu se maria à la princesse de Guise, madame du Châtelet devint l'amie de la jeune femme; elle lui inspira le goût des sciences (2); souvent, durant ses

(1) Condorcet, *Vie de Voltaire*.

(2) Madame de Richelieu, écrivait Voltaire à Thieriot, a très-bien profité des excellentes leçons de physique qu'un artiste nommé Varinge fait à Lunéville. Un célèbre prédicateur jésuite, qu'on appelle père Dallemant, s'est avisé de venir à ses leçons et de disputer contre elle sur le système de Newton, qu'elle commence à entendre et qu'il

voyages à Paris, elle logeait à l'hôtel de Richelieu; Voltaire était lié avec le maréchal, il avait même contribué à son mariage, et grâce à un philosophique oubli du passé, il se forma entre ces quatre personnes une amitié sincère et pleine d'agrémens.

« Qui l'aurait jamais cru, écrivait (1) madame du Châtelet au maréchal après une maladie, qu'entre madame de Richelieu, Voltaire et vous, l'amitié eût pu me faire regretter, à peine l'espérais-je, de l'amour? On n'est heureux que par ces deux sentimens: j'avoue qu'ils font le bonheur de ma vie, et que je ne demanderais aux dieux (s'il y en a!) que de passer ma vie dans cette partie carrée, où il serait également doux d'être le tiers et le quart...

« Je crois que je vauz réellement quelque chose depuis que je commence à croire que vous avez pour moi une amitié solide... Vous connaissez mon cœur, et vous savez combien il est vraiment occupé (de

n'entend point du tout. Le pauvre prêtre a été confondu et hué en présence de quelques Anglais, qui ont conçu de cette affaire beaucoup d'estime pour nos dames et un peu de mépris pour la science de nos moines. »

(1) Fragments d'une lettre inédite de madame du Châtelet au maréchal de Richelieu, faisant partie de la collection de M. Feuillet de Conches.

Voltaire); je m'applaudis d'aimer en vous l'ami de mon amant.

« Ce sentiment ajouterait encore à la douceur que je trouve dans votre amitié, si je ne l'avais pas empoisonné; je ne me pardonne point d'avoir eu pour vous des sentiments passagers, quelque légers qu'ils aient été; assurément le caractère de mon amitié doit réparer cette faute, et si c'est à elle que je dois la vôtre, je dirai, malgré tous mes remords : *ô felix culpa!* »

On le voit, dans cette lettre, une singulière légèreté de ton (inspiré sans doute par le souvenir de l'homme) se mêle à des réflexions sérieuses. Une autre fois, elle lui écrivait d'un accent plus ému (1) :

« Je n'aurais jamais dû vous dire ce que je vous ai avoué; mais je n'ai pu me refuser la douceur de vous faire voir que je vous ai toujours rendu justice, et que j'ai toujours senti tout ce que vous valez. L'amitié d'un cœur comme le vôtre me paraît le plus beau présent du ciel, et je ne me consolerais jamais

(1) Ce fragment et le suivant sont extraits d'une brochure extrêmement rare, imprimée à Genève en 17.., ayant pour titre : *Lettres de Voltaire et de sa célèbre amie*. Cette brochure ne se trouve pas à la Bibliothèque du roi; nous en devons la bienveillante communication à M. de Taylor.

si je n'étais sûre que vous ne pouvez, malgré toutes vos résolutions, vous empêcher d'en avoir pour moi. Au milieu du sentiment vif qui emporte mon âme (son amour pour Voltaire) et qui fait disparaître le reste à mes yeux, je sens que vous êtes une exception à cet abandonnement de moi-même et de tout autre attachement. J'ai tout quitté pour vivre avec la seule personne qui ait jamais pu remplir mon cœur et mon esprit; mais je quitterais tout dans l'univers, *hors elle*, pour jouir avec vous des douceurs de l'amitié. Ces deux sentiments ne sont point incompatibles, puisque mon cœur les rassemble sans avoir de reproches à se faire. Je n'ai jamais eu de véritable passion (1) que pour ce qui fait à présent le charme et le tourment de ma vie, mon bien et mon mal; mais je n'ai jamais eu de véritable amitié que pour madame de Richelieu et pour vous. J'ai conservé ce sentiment si cher à mon cœur au milieu de la plus grande ivresse, et je le conserverai toute ma vie. »

Puis encore ce charmant billet : » Je ne puis me » guérir de vous aimer et de saisir avec empresse-

(1) Cette phrase devait peu flatter la vanité du maréchal.



» ment les occasions de vous le dire. Je vous envoie  
» la bataille de Fontenoy de ma part et de celle de  
» l'auteur. Je désire que vous soyez heureux et je  
» le serai parfaitement si je puis quelque jour jouir  
» de votre amitié. La vie vous aime trop pour que  
» vous ne m'aimiez pas toute la vie. »

Enfin, dans un moment où Voltaire est poursuivi, elle écrit au maréchal :

« On passe sa vie avec des vipères envieuses ; c'est bien la peine de vivre et d'être jeune. Je voudrais avoir cinquante ans et être dans une campagne avec mon malheureux ami, madame de Richelieu et vous. Hélas ! on passe sa vie à faire le projet d'être heureux, et on ne l'exécute jamais. »

Nous avons cru devoir réunir ici, sans suivre l'ordre des dates, tout ce qui touche au sentiment, d'abord très-vif, puis calme et digne que madame du Châtelet éprouva pour le maréchal de Richelieu.

Nous reprendrons maintenant le cours de notre récit :

Madame du Châtelet était grande, svelte et brune. Nous avons vu un fort beau pastel qui la représente à vingt ans, dans ce moment de première jeunesse dissipée. Le jour où l'artiste a tracé pour la posté-

rité cette vivante image, la marquise portait une agaçante robe bleue pomponnée de blanc ; ses cheveux, légèrement poudrés, faisaient paraître plus éclatant encore son grand œil noir qui rayonnait sous un épais sourcil. Sa bouche expressive souriait ; sa taille souple et fine s'épanouissait dans un corsage de soie. Telle elle était alors, telle elle fut jusqu'à la fin de sa vie si courte, car sa beauté consistait surtout dans une vive physionomie, mélange de force et de grâce, qui, à quarante ans comme à vingt, était encore jeune et séduisante.

Les fêtes de la cour, où sa naissance l'appelait et où elle brillait par la distinction de son esprit, les plaisirs variés de cette brillante société du xviii<sup>e</sup> siècle, ne suffisaient pas cependant à remplir la vie de la jeune femme ; quelquefois elle se dérobaît au monde pour revenir à l'étude. Elle avait eu trois enfants dans les premières années de son mariage : une fille(1) et deux fils ; elle eut le malheur de perdre un de ses fils, et dans son affliction elle songea à

(1) Héloïse du Châtelet, mariée en 1743 au duc de Montenero. « Ce Napolitain au grand nez, au visage maigre, à la poitrine enfoncée, dit Voltaire, va nous enlever une Française aux joues rebondies. »

former l'intelligence de celui qui lui restait (1), au contact de la sienne. Nous la verrons plus tard adresser à ce fils un livre, fruit de ses veilles laborieuses qui formaient un piquant contraste avec d'autres veilles consacrées au plaisir. Du reste, tous les êtres d'élite de cette époque furent ainsi; ils recherchèrent ardemment le plaisir, mais le plaisir ne les satisfaisant pas, ils se rejetaient sur l'étude; ils étaient avides de tout ce que peut connaître et sentir l'âme humaine. Ils avaient la passion de l'esprit de recherche et d'examen, et ils se purifiaient pour ainsi dire en éclairant leur raison.

C'est au moment de ce retour à des goûts sérieux que Voltaire retrouva madame du Châtelet; ils devaient être naturellement charmés l'un de l'autre. Tous deux réunissaient dans un mélange parfait le frivole et le sérieux, l'esprit et la raison de leur siècle, et par exception le sentiment. Si, au lieu de Voltaire, madame du Châtelet eût rencontré Rousseau, son cœur n'aurait pas été touché. Bien des aspérités

(1) Ce fils, créé duc du Châtelet, fut ambassadeur d'Angleterre et colonel du régiment du roi. Pendant la révolution, il s'empoisonna en prison pour échapper aux massacres de septembre.

l'auraient choquée dans le caractère du philosophe genevois. Par les grâces et la souplesse de son esprit, Voltaire était du monde de la marquise; et, par l'étendue de son génie, il répondait aux instincts jusqu'alors comprimés de cette vive intelligence. Il parvint facilement à se faire aimer, et durant quatorze ans il fut tout pour elle. Les premières traces de leurs relations naissantes se trouvent dans la correspondance de Voltaire, à la date du 3 juin 1733; madame du Châtelet avait alors vingt-sept ans. Voltaire écrit de Paris à son ami de Cideville : « Hier, étant à la campagne, n'ayant ni tragédie, ni opéra dans la tête, pendant que la bonne compagnie jouait aux cartes, je commençai une épître en vers dédiée à une femme très-aimable et très-calomniée. » Tout le monde connaît les premiers vers de cette épître :

Vous êtes belle, ainsi donc la moitié  
Du genre humain sera votre ennemie ;  
Vous possédez un sublime génie,  
On vous craindra ; votre tendre amitié  
Est confiante et vous serez trahie.  
Votre vertu, dans sa démarche unie,  
Simple et sans fard n'a point sacrifié  
A nos dévots ; craignez la calomnie.

. . . . .

Quiconque, en France, avec éclat attire  
L'œil du public, et sûr de la satire

. . . . .  
. . . . .

Que le mensonge un instant vous outrage,  
Tout est en feu, soudain, pour l'appuyer,  
La vérité perce enfin le nuage,  
Tout est de glace à vous justifier.

L'épître sur la calomnie fut adressée à madame du Châtelet avant le départ de Voltaire pour Londres. Ce n'est qu'après ce voyage qu'ils se lièrent intimement. A son retour, Voltaire esquisse encore à M. de Cideville quelques traits de l'image aimée :

Elle a l'imagination  
Toujours vive et toujours fleurie ;  
Elle a, je vous jure, un génie  
Digne d'Horace et de Newton,  
Et n'en passe pas moins sa vie  
Avec le monde qui l'ennuie  
Et des banquiers de Pharaon.

Il écrit vers ce même temps à l'abbé de Sade (1) :  
« Vous aviez bien raison de dire que vous auriez

(1) Descendant de Laure de Vaucluse et auteur d'une longue vie de Pétrarque.



voulu passer votre vie auprès d'Émilie; il est vrai qu'elle aime un peu le monde :

Cette belle âme est une étoffe  
Qu'elle brode en mille façons ;  
Son esprit est très-philosophe,  
Et son cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde sont de son âge, et son mérite est au-dessus de son âge, de son sexe, et du nôtre. »

Et un mois plus tard au même :

« Madame du Châtelet a appris l'anglais dans quinze jours, elle n'a que cinq leçons d'un maître irlandais, en vérité madame du Châtelet est un prodige. »

Dans l'épître à Uranie, la muse de Voltaire rencontre quelques accents de véritable passion :

Je vous adore, ô ma chère Uranie!  
Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé ?  
Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie ?  
Ils sont perdus ; je n'avais pas aimé.  
J'avais cherché dans l'erreur du bel âge  
Ce Dieu d'amour, ce Dieu de mes désirs ;  
Je n'en trouvai qu'une trompeuse image,  
Je n'embrassai que l'ombre des plaisirs.

Madame du Châtelet avait pour amie la duchesse

de Saint-Pierre, et parfois elles allaient ensemble surprendre le poète dans le modeste appartement qu'il occupait alors vis-à-vis Saint-Gervais. Le duc de Forcalquier, amant de la duchesse de Saint-Pierre, accompagnait les deux jeunes femmes. On enlevait Voltaire à son travail, et on lui demandait à souper.

Voltaire rappelle ainsi une de ces visites dans une lettre à la duchesse de Saint-Pierre :

Moi qui dans mes amusements  
Cherchant quelque sage lecture,  
Lis très-peu les nouveaux romans,  
Et beaucoup la Sainte Écriture,  
Hier je lisais l'aventure  
De ce bon père des croyants,  
Qui de Dieu chantant les louanges,  
Vit arriver dans son réduit,  
Vers les approches de la nuit,  
Une visite de trois anges.

« J'ai reçu, madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-Pont; et, de ce jour là, j'ai cru aux divinités, comme Abraham; mais la différence fut que le trio céleste soupa chez ce bonhomme, et que vous n'avez pas daigné souper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre espèce

divine, vous auriez fait une cène dans mon ermitage ;  
mais votre apparition ne fut point une apparition an-  
gélique ;

Et pour revenir à la fable  
Pour moi beaucoup plus vraisemblable,  
Et dont vous aimez mieux le tour,  
Je reçus chez moi, l'autre jour,  
De déesses un couple aimable,  
Conduites par le Dieu d'amour ;  
De paradis l'heureux séjour  
N'a jamais rien eu de semblable.

Le Dieu d'amour n'avait point une perruque blonde, ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le faisait craindre (1), et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse, vice-reine de Catalogne, l'autre déesse et cet autre Dieu, de daigner venir boire du vin de champagne au lieu de nectar, de quitter leur palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

(1) Le duc de Forcalquier, amant de madame de Saint-Pierre, avait eu les cheveux coupés par un boulet au siège de Kehl.

Ciel ! que j'entendrais s'écrier  
Marianne, ma cuisinière,  
Si la duchesse de Saint-Pierre,  
Du Châtelet et Forcalquier  
Venaient souper dans ma tanière !

Mais après la fricassée de poulet , et les chandelles de Charonne (1), que ne doit-on pas attendre de votre indulgence ?

Les dieux sont bons, ils daignent tout permettre  
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux ;  
Le cœur suffit, le cœur est tout pour eux,  
Et c'est le mien qui dicta cette lettre. »

Cette lettre est une peinture fidèle de ce qu'était l'amour du temps, intrigue à demi-cachée, galanterie frivole, mêlée de petits vers et de bonne chère.

Mais dans madame du Châtelet et dans Voltaire, l'amour devait avoir un côté plus sérieux ; le goût réciproque de l'étude fortifiait en eux le sentiment. La vie de Paris les fatigua bientôt ; dès le commencement de 1734, ils se retirèrent ensemble à Monjoi, près Autun ; c'est là que madame du Châtelet com-

(1) Allusion à un précédent souper improvisé entre les mêmes personnes.

mence à lire Loke et à traduire Newton. Elle prend des leçons de Maupertuis, à qui elle écrit (1) : « Ce n'est pas pour moi que je veux devenir géomètre, c'est par amour-propre pour vous. Je sens qu'il n'est pas permis à quelqu'un qui vous a pour maître de faire des progrès si médiocres, et je ne puis vous dire à quel point j'en suis honteuse. » Plus loin : « Je sens combien je perdrais si je ne profitais pas de la bonté que vous avez de vouloir bien condescendre à ma faiblesse et m'apprendre des vérités si sublimes presque en badinant. J'aurai toujours par-dessus vous l'avantage d'avoir étudié avec le plus profond, et en même temps le plus aimable mathématicien du monde. »

Ainsi elle mêlait l'étude au sentiment et au plaisir, et Voltaire, sous le charme de l'amour qu'elle lui inspirait, lui adressait alors ces vers :

(2) Les originaux des lettres de madame du Châtelet à Maupertuis sont au dépôt des manuscrits de la Bibliothèque du roi. Une édition de ces lettres avait été faite ; mais elle est devenue si rare, que nous n'avons pu en découvrir qu'un seul exemplaire. Il appartient à Beuchot, qui a bien voulu nous communiquer ce précieux volume.



CONTRE LES PHILOSOPHES SUR LE SOUVERAIN BIEN.

L'esprit sublime et la délicatesse,  
L'oubli charmant de sa propre beauté,  
L'amitié tendre et l'amour emporté,  
Sont les attraits de ma belle maîtresse.  
— Vieux rêveur, vous qui ne sentez rien,  
Vous qui cherchez dans la philosophie  
L'Être suprême et le souverain bien,  
Ne cherchez plus, ils sont dans Uranie !

C'est au milieu de ces enchantements de l'amour que la publication de ses *Lettres philosophiques* obligea Voltaire à s'éloigner de Paris pour échapper à la persécution. Il partit pour la Champagne et se retira au château de Cirey, propriété de la marquise du Châtelet, depuis longtemps inhabitée. Durant cette première et courte séparation, la correspondance des deux amants fut fort active (1). Au moment de la condamnation de ses lettres philosophiques par la

(1) Rien n'est resté de ces lettres intimes. « Madame du Châtelet, dit l'abbé de Voisenon dans ses *Anecdotes littéraires*, avait huit volumes in-4° et bien reliés des lettres que Voltaire lui avait écrites. On ne s'imaginerait pas que dans des lettres d'amour on s'occupât d'une autre divinité que de celle dont on a le cœur plein, et qu'on fit plus d'épigrammes contre la religion *que de madrigaux pour sa maîtresse*. Voilà pourtant ce qui arrivait à Voltaire. »

grand'chambre, Voltaire écrit de Cirey à M. de la Condamine :

« Vous verrez bientôt madame du Châtelet. L'amitié dont elle m'honore ne s'est point démentie dans cette occasion; son esprit est digne de vous et de M. de Maupertuis, et son cœur est digne de son esprit. Elle rend de bons offices à ses amis avec la même vivacité qu'elle a appris les langues et la géométrie; et quand elle a rendu tous les services imaginables, elle croit n'avoir rien fait, comme avec son esprit et ses lumières, elle croit ne savoir rien et ignore si elle a de l'esprit. »

Après quelques arrangements d'affaires de famille et de société, madame du Châtelet alla rejoindre Voltaire à Cirey. Ne la voyons-nous pas revivre active, jeune, heureuse, dans ce petit billet que Voltaire écrit le jour même de son arrivée à madame de Champbonin (1) :

« — Madame du Châtelet est ici, de retour de Paris d'hier au soir; elle est venue dans le moment que je recevais une lettre d'elle, par laquelle elle me man-

(1) Madame de Champbonin, parente de Voltaire, demeurait dans les environs de Cirey.

dait qu'elle ne viendrait pas sitôt. Elle est entourée de deux cents ballots qui ont débarqué ici le même jour qu'elle. On a des lits sans rideaux, des chambres sans fenêtres, des cabinets de Chine et point de fauteuils, des phaétons charmants et point de chevaux qui puissent les mener.

« Madame du Châtelet, au milieu de ce désordre, rit et est charmante ; elle est arrivée dans une espèce de tombereau à deux, secouée et meurtrie, sans avoir dormi, mais se portant fort bien ; elle me charge de vous faire mille compliments de sa part. Nous faisons rapiéceter de vieilles tapisseries, nous cherchons des rideaux, nous faisons faire des portes, le tout pour vous recevoir. Je vous jure, raillerie à part, que vous y serez très-commodément. »

Entre deux coteaux, dans le département de la Haute-Marne, se cache le riant village de Cirey, bâti sur la lisière d'un bois ; la Blaise, petite rivière, l'arrose en courant et baigne de nombreuses prairies. Les Templiers possédaient à Cirey une commanderie dont il reste encore quelques vestiges. Après la condamnation des Templiers par Philippe-le-Bel, le duc de Lorraine, pour obéir au pape, licencia les religieux, réunit leurs biens de Cirey au domaine de

Ferry-d'Enfer ou du Diable, son frère et son vassal, et laissa seulement ceux qu'il avait dépossédés vivre et mourir sur leurs anciennes terres. Pour protéger son domaine ainsi augmenté, Ferry fit construire en 1220, à Cirey même, un petit château-fort ou *chastelet* parfaitement gardé et armé; puis il ajouta à ses autres titres celui de seigneur du Chastelet. Telle est l'origine de la famille du Châtelet. Depuis ce moment elle ne cessa de s'allier aux premières maisons de l'Europe (1).

(1) Le savant et célèbre dom Calmet, abbé de Senones, qui fut l'ami de Voltaire et de madame du Châtelet, rédigea l'histoire généalogique de la maison du Châtelet. C'est un grand in-folio avec gravures, publié à Nancy en 1744. Madame du Châtelet écrivait à ce sujet à dom Calmet : « Je  
« trouve la maison où j'ai eu l'honneur d'entrer bien-  
« heureuse d'avoir un nom comme le vôtre à la tête de son  
« histoire, et une plume comme la vôtre pour l'écrire.  
« M. de Voltaire, qui est ici et qui est plein de l'estime  
« que tout homme qui pense doit à votre mérite, me prie  
« de vous en assurer. » Puis encore : « Vous verrez, mon-  
« sieur, par le papier que j'ai l'honneur de vous envoyer,  
« comment le bel ouvrage dont vous avez honoré notre  
« maison a réussi, et le jugement qu'en ont porté les ju-  
« dicieux auteurs du *Journal des Savants*. »

Et dans une autre lettre :

« Je croirais manquer au devoir le plus sacré, mon ré-  
« vérend père, si je manquais à vous marquer ma recon-

Les bâtiments du château de Cirey sont gracieusement groupés sur le penchant d'une des collines boisées au pied desquelles serpente la jolie rivière où se baignaient de beaux cygnes. Ces bâtiments se divisent en deux parts, les constructions féodales et gothiques désignées sous le nom de vieux château et servant de communs ou château neuf élevé sous la régence, belle et simple maison à l'anglaise, meublée et embellie avec amour par Voltaire et madame du Châtelet. Le site de Cirey est ravissant ; au-dessus du château, de grands bois s'échelonnent jusqu'au sommet le plus élevé de la colline, couronnée par une chapelle qui sort d'un bouquet de pins. C'est là que Voltaire allait parfois à la messe,

» naissance du bel ouvrage qui paraît enfin sous un nom  
» si respectable qu'il vaut seul une apologie... Je n'étais  
» pas en peine d'un ouvrage composé par vous et annoncé  
» sous votre nom ; je ne suis en peine que de savoir com-  
» ment la maison fera pour vous en marquer sa recon-  
» naissance. La mienne ne s'effacera jamais de mon cœur  
» et n'abandonnera jamais l'estime et la vénération que  
» j'ai depuis longtemps pour vous. » — Dom Calmet avait  
la plus haute opinion du caractère de madame du Châtelet ; il dit d'elle dans les pages qu'il lui consacre, « qu'elle était encore plus distinguée par ses sentiments, par ses connaissances et l'élévation de son esprit, que par sa naissance. »



pratiquant à l'avance ce que Béranger a dit plus tard :

On peut aller même à la messe.

La vallée de Cirey est une des plus pittoresques et des plus riches de la Champagne; la Blaise y arrose dans son cours des vergers, de grands prés, de nombreuses fabriques; puis, à l'horizon qui borne la vallée, d'autres villages se groupent sur les coteaux, et de grands bois projettent leur sombre verdure sur le fond du ciel. C'est dans ces bois qu'on courait les chevreuils que madame du Châtelet envoyait aux *deux anges* (1). C'est dans ces bois que Voltaire chassait : « J'ai besoin de faire de grands exercices, écrivait-il à l'abbé Moussinot; je vous prie de me faire acheter un bon fusil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-bourre, etc. » Et tandis qu'il passait à travers les forêts dans cet équipement, madame de Châtelet le suivait svelte et gracieuse, montée sur sa jument l'*Hirondelle*.

L'intérieur du château de Cirey était d'une grande

(1) C'est ainsi que Voltaire et madame du Châtelet appellent toujours dans leurs lettres le comte et la comtesse d'Argental, leurs confidents et leurs amis.

magnificence ; c'était ce luxe intelligent et exquis que les artistes et les poètes seuls savent se donner quand ils ont la fortune. Le président Hainault s'arrête un jour à Cirey en allant à Plombières, et il écrit au comte d'Argenson : « J'ai passé par Cirey ; c'est une chose rare. Ils sont là tous deux seuls, comblés de plaisirs ; l'un fait des vers de son côté, et l'autre des triangles. La maison est d'une architecture romanesque et d'une magnificence qui surprend. Voltaire a un appartement terminé par une galerie qui ressemble à ce tableau que vous avez vu de l'école d'Athènes, où sont rassemblés des instruments de tous les genres, mathématiques, chimiques, physiques, astronomiques, etc., et tout cela est accompagné d'anciens laques, de tableaux, de porcelaines de Saxe, etc. ; enfin je vous dis que l'on croit rêver. »

Voltaire avait fait graver au-dessus de la porte de la galerie dont parle le président :

Asile des beaux arts, solitude où mon cœur  
Est toujours occupé dans une paix profonde,  
C'est vous qui donnez le bonheur  
Que promettait en vain le monde.

Et sur la porte du belvédère où travaillait madame du Châtelet, on lisait :

Du repos, une douce étude,  
Peu de livres, point d'ennuyeux,  
Un ami dans la solitude,  
Voilà mon sort, il est heureux.

L'amour avait sa statue dans cette riante demeure, et c'est aux pieds de cette statue qu'étaient gravés ces deux vers célèbres :

Qui que tu sois, voici ton maître,  
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Madame de Graffigny a décrit, dans une lettre écrite de Cirey, l'appartement de Voltaire et celui de madame du Châtelet :

« La petite aile du château qu'occupe Voltaire, dit-elle, tient si fort à la maison que la porte est au bas du grand escalier. Il y a une petite antichambre grande comme la main; ensuite vient sa chambre, qui est petite, basse et tapissée de velours cramoisi; une niche (alcôve) de même, avec des franges d'or; c'est le meuble d'hiver. Il y a peu de tapisserie, mais beaucoup de lambris dans lesquels sont encadrés des tableaux charmants, des glaces, des encoignures de laque admirables, des porcelaines, des

marabouts, une pendule soutenue par des marabouts d'une forme singulière, des choses infinies dans ce goût-là, chères, recherchées, et surtout d'une propreté à baiser le parquet; une cassette ouverte où il y a une vaisselle d'argent, tout ce que le superflu, *chose si nécessaire*, a pu inventer; et quel argent! quel travail; il y a jusqu'à un baguier où il y a douze bagues à pierres gravées, outre deux de diamants. De là, on passe dans la petite galerie, qui n'a guère que trente ou quarante pieds de long. Entre les fenêtres sont deux petites statues fort belles, sur des piédestaux de vernis des Indes : l'une est celle de *Vénus Farnèse*, l'autre *Hercule*. L'autre côté des fenêtres est partagé en deux armoires, l'une de livres, l'autre de machines de physique; entre les deux, un fourneau dans le mur qui rend l'air comme celui du printemps; devant se trouve un grand piédestal sur lequel est un Amour qui lance une flèche. Cela n'est pas achevé; on fait une niche sculptée à cet amour, qui cachera l'apparence du fourneau. La galerie est boisée et vernie en petit-jaune; des pendules, des tables, des bureaux, rien n'y manque. Au-delà est la chambre obscure qui n'est pas encore finie, non plus que celle où il mettra ses machines : c'est pour

cela qu'elles sont encore toutes dans la galerie. Il n'y a qu'un seul sofa et point de fauteuils commodes. L'aisance du corps n'est pas sa volupté apparemment. Les panneaux des lambris sont des papiers des Indes fort beaux ; les paravents sont de même. Il y a des tables à écrans, des porcelaines, enfin tout est d'un goût extrêmement recherché. Il y a une porte au milieu qui donne dans le jardin ; le dehors de la porte est une grotte fort jolie. »

Puis madame de Graffigny passe à la description de l'appartement de madame du Châtelet :

« Celui de Voltaire n'est rien en comparaison de celui-ci : sa chambre est boisée et peinte en vernis petit-jaune avec des cordons bleu pâle ; une niche de même, encadrée de papier des Indes charmants. Le lit est en moiré bleu, et tout est tellement assorti, que, jusqu'au panier du chien, tout est jaune et bleu. Bois de fauteuils, bureau, encoignures, secrétaires, les glaces et cadres d'argent, tout est d'un brillant admirable. Une grande porte vitrée, mais de glace-miroir, conduit à la bibliothèque, qui n'est pas encore achevée. C'est une sculpture comme une tabatière, rien n'est joli comme tout cela ; il y aura des glaces, des tableaux de *Paul Véronèse*, etc. D'un côté de la



niche est un petit boudoir; on est prêt à se mettre à genoux en y entrant. Le lambris est en bleu, et le plafond est peint et verni par un élève de *Martin*. qu'ils ont ici depuis trois ans. Tous les petits panneaux sont remplis par des tableaux de *Vatteau*; ce sont *les Cinq Sens*, puis les deux contes de *La Fontaine*, *le Baiser pris et rendu* et *les Oies du frère Philippe*. Les cadres sont dorés et en filigrane; sur les lambris, on y voit trois *Grâces*, belles et aussi jolies que la mère des tendres *Amours*.

» Il y a une cheminée en encoignures, des encoignures de *Martin* avec de jolies choses dessus, entre autres une écritoire d'ambre que le prince de *Prusse* lui a envoyée avec d.s vers. Pour tout meuble, un grand fauteuil couvert de taffetas blanc et deux tabourets de même; car, grâce à Dieu, je n'ai pas vu une bergère dans toute la maison. Ce divin boudoir a une sortie par sa seule fenêtre, sur une terrasse charmante et dont la vue est admirable. De l'autre côté de la niche est une garde-robe divine pavée de marbre, lambrisée en gris de lin avec les plus jolies estampes; enfin, jusqu'aux rideaux qui sont aux fenêtres sont brodés avec un goût exquis.

» La salle de bain est entièrement de carreaux de

faïence, hors le pavé, qui est de marbre. Il y a un cabinet de toilette de même grandeur, dont le lambris est vernissé d'un vert céladon clair, gai, divin; des meubles à proportion, un petit sofa, de petits fauteuils charmants, dont les bois sont de même façon, toujours sculptés et dorés; des encoignures, des porcelaines, des estampes, des tableaux et une toilette; enfin, le plafond est peint, la chambre est riche et pareille en tout au cabinet. On y voit des glaces et des livres amusants sur des tablettes de laque : tout cela semble avoir été fait pour des gens de Lilliput. Non, il n'y a rien de si joli, tant ce séjour est délicieux et enchanté! Si j'avais un appartement comme celui-là, je me serais fait réveiller la nuit pour le voir. La cheminée n'est pas plus grande qu'un fauteuil ordinaire, mais c'est un bijou à mettre en poche. »

On le voit, rien ne manquait au bonheur des deux amants. Le cadre était digne de l'intéressant tableau qu'offrait l'intimité de ces deux natures d'élite; ils avaient tout le luxe et toutes les facilités que donne la fortune. Madame du Châtelet était venue rejoindre Voltaire à Cirey; son mari s'était prêté à cet arrangement, et avait même présidé à l'installation du

poète. C'était dans le goût du temps ; chaque grand seigneur patronnait un homme de lettres. Avoir chez soi le premier d'entre tous fut une satisfaction de maître de maison, à laquelle la vanité du marquis du Châtelet ne résista pas. Tantôt à la cour, tantôt à son régiment, rarement chez lui, c'était là un seigneur et maître peu gênant, et pour lequel on avait d'ailleurs de grands égards. Le plus parfait décorum présidait à cette liaison de Voltaire avec la marquise : dans le monde, Emilie n'était pour le poète que la *divine Emilie*, une muse, une déesse, un prodige de savoir et d'esprit ; on substituait l'admiration à l'amour, on désavouait en public les vers à Uranie, un peu trop tendres et significatifs. Les d'Argental seuls étaient dans la confidence ; Voltaire se défendait auprès du grand Frédéric, alors prince royal, d'avoir pour madame du Châtelet un autre sentiment que l'enthousiasme.

« Vous vous formalisez de ce que je vous crois de la passion pour madame du Châtelet, lui répondait Frédéric ; je croyais mériter des remerciements de votre part de ce que je présumais si bien de vous. La marquise est belle, aimable ; vous êtes sensible, elle a un cœur ; vous avez des sentiments, elle n'est pas

de marbre; vous habitez ensemble depuis bien des années. Voudriez-vous me faire croire que, pendant tout ce temps-là, vous n'avez parlé que de philosophie à la plus aimable femme de France? Ne vous en déplaît, mon cher ami, vous auriez joué un bien pauvre personnage. Je n'imaginai pas que les plaisirs fussent exilés du temple de la vertu que vous habitez. ■

Mais tandis que ce beau château se décorait comme par enchantement pour abriter cette double vie studieuse et tendre, Voltaire, menacé d'être arrêté par suite de la publication de ses *Lettres philosophiques*, fut obligé de quitter tout-à-coup Cirey. Il s'enfuit en Hollande en plein hiver. Écoutons madame du Châtelet confier sa douleur et son inquiétude à son ami le comte d'Argental; ici l'amour se montrera tel qu'il est d'ordinaire dans le cœur de la femme, sans autre préoccupation que celle de l'objet aimé. Dans cette correspondance, qui se continue jusqu'en 1748, et que nous prendrons souvent plaisir à citer, l'âme de madame du Châtelet se fait voir tout entière, ardente, dévouée, délicate, s'oubliant elle-même pour s'occuper constamment de Voltaire, de sa gloire, de ses intérêts, lui sacrifiant avec joie son temps, son esprit

et sa fortune, jusqu'à ce que, le cœur froissé par ce brillant égoïsme, elle essaie de retrouver l'amour qu'il ne peut plus lui inspirer dans un autre cœur plus jeune; tentative orageuse et vaine dont elle mourut.

Madame du Châtelet, inconsolable du départ de Voltaire, qu'elle aime alors avec toute la vivacité des premiers temps de l'amour, écrit au comte d'Argental, en décembre 1734 :

« Ange tutélaire de deux malheureux, j'ai enfin reçu de la frontière des nouvelles de votre ami; il y est arrivé sans accident et en bonne santé. Sa malheureuse santé soutient toujours mieux les voyages qu'on n'oserait l'espérer, parce qu'en voyage il travaille moins. Cependant, quand je regarde la terre couverte de neige, ce temps sombre et épais, quand je songe dans quel climat il va et l'excessive délicatesse dont il est sur le froid, je suis prête à mourir de douleur. Je supporterais son absence, si je pouvais me rassurer sur sa santé...

» Je vois, par la douleur excessive dont ses lettres sont remplies, qu'il n'y a rien qu'il ne fit, même les choses les plus opposées à son caractère, pour passer sa vie avec moi. Je lui ai fait sentir la nécessité



d'être sage et ignoré; ainsi il sera sûrement l'un et l'autre.

» Je ne veux point absolument qu'il aille en Prusse, et je vous le demande à genoux il serait perdu dans ce pays-là. Il se passerait des mois entiers avant que je pusse avoir de ses nouvelles; je serais morte d'inquiétude avant qu'il revînt : le climat est horriblement froid... Le prince royal n'est pas roi; quand il le sera, nous irons le voir tous deux; mais, jusqu'à ce qu'il le soit, il n'y a nulle sûreté : son père ne connaît d'autre mérite que d'avoir six pieds de haut. Il est soupçonneux et cruel, il persécute son fils, il le tient sous un joug de fer; il croirait que M. de Voltaire lui donnerait des conseils dangereux; il est capable de le faire arrêter dans sa cour ou de le livrer au garde des sceaux. En un mot, point de Prusse; je vous en supplie, ne lui en parlez plus. »

Le 30 décembre de la même année, elle exprime au comte d'Argental de nouvelles et plus vives inquiétudes, elle craint qu'on ne la sépare à jamais de Voltaire. Un de ses parents, qui lui est hostile, menace d'écrire une lettre au marquis du Châtelet pour lui dessiller les yeux; après avoir parlé de cette crainte :

« Je désire, dit-elle, de me tromper ; mais si je ne me trompe pas, comme je le crains, il est de la dernière importance que je le sache. Cela changerait toute ma vie ; il faudrait abandonner Cirey, du moins pour un temps, et venir demeurer à Paris. Là on n'aura point de prétexte de prier M. du Châtelet de ne lui point donner asile, et nous pourrions du moins nous voir. Il faudrait que j'eusse le temps de prévenir M. du Châtelet de loin, car nos affaires sont arrangées pour demeurer ici au moins encore deux ans. Nous y avons fait bien de la dépense ; mais cela ne fait rien, j'en viendrai à bout, pourvu que je le sache. Il est bien affreux de quitter Cirey, mais tout vaut mieux que la lettre à M. du Châtelet... Je vous demande donc d'éclaircir ce mystère d'iniquité... Ma vie, mon état, ma réputation, mon bonheur, tout est entre vos mains. »

Et le 31 décembre :

« La tête me tourne d'inquiétude et de douleur : vous vous en apercevez bien à mes lettres. Je n'ai pas eu de nouvelles de votre ami depuis le 20 ; cependant je suis bien sûre qu'il m'a écrit. Il peut arriver tant d'accidents en chemin, sa santé est si mauvaise, que les choses les plus sinistres me passent par la tête et

que je suis prête à céder à mon désespoir. Il se peut encore qu'on ait reconnu son écriture et qu'on ait arrêté ses lettres...

» Il y a quinze jours que je ne passais point sans peine deux heures loin de lui. Je lui écrivais alors de ma chambre à la sienne, et il y a quinze jours que j'ignore où il est et ce qu'il fait; je ne puis pas même jouir de la triste consolation de partager ses malheurs. Pardonnez-moi de vous étourdir de mes plaintes, mais je suis trop malheureuse. »

Janvier, 1735.

« Vos lettres portent la paix et la consolation dans mon âme, et je vous jure que j'en ai bien besoin... Ne craignez que la longueur de son voyage : la liberté a de grands charmes, et les libraires ne finissent point. Quoi qu'il arrive, et quelque favorablement que tournent les choses, il passera sûrement l'hiver où il est. Je l'aime trop véritablement pour souffrir qu'il se remette en chemin par le mauvais temps; ainsi j'espère que ce terme suffira. Une de mes espérances, c'est que l'édition de ses ouvrages l'occupera et le consolera : je sais l'effet que le chagrin fait sur lui, et je vous jure que l'inquiétude de sa santé fait mon

plus grand malheur.. Surtout qu'il ne sache rien du dessein qu'on avait d'écrire à M. du Châtelet...

» Je vous ai mandé mes raisons aussi bien qu'à mes instances pour qu'il fût d'une sagesse extrême dans cette nouvelle édition de ses œuvres .. Il faut à tout moment le sauver de lui-même, et j'emploie plus de politique pour le conduire que tout le Vatican n'eu emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers. »

Elle continue :

« On m'envoie (Voltaire) la copie d'une lettre au prince royal (de Prusse) .. Voici ce que j'y trouve : *J'aurai la hardiesse d'envoyer à Votre Altesse Royale un manuscrit que je n'oserais jamais montrer qu'à un esprit aussi dégagé de préjugés que le vôtre, et à un prince qui, parmi tant d'hommages, mérite celui d'une confiance sans bornes. Je connais ce manuscrit; c'est une métaphysique d'autant plus raisonnable qu'elle ferait brûler son homme... Jugez si j'ai frémi; je n'en suis pas encore revenue d'étonnement, et, je vous avoue aussi, de colère. J'ai écrit une lettre fulminante; mais elle sera si longtemps en route que le manuscrit pourra bien être parti avant qu'elle arrive, ou du moins on me le fera croire, car nous sommes quelquefois entêtés, et ce*

démon d'une réputation (que je trouve malentendue) ne nous quitte point. Je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de gémir sur mon sort quand j'ai vu combien il fallait peu compter sur la tranquillité de ma vie ; je la passerai à combattre contre lui même sans le sauver, à trembler pour lui, à gémir de ses fautes ou de son absence. Mais enfin telle est ma destinée, et elle m'est encore plus chère que les plus heureuses... Confier à un prince de vingt-quatre ans, dont le cœur ni l'esprit ne sont encore formés, qu'une maladie peut rendre dévot, qu'il ne connaît point, le secret de sa vie, sa tranquillité et celle des gens qui ont attaché leur vie à la sienne : en vérité : il devrait ne le point faire ! Si un ami de vingt ans lui demandait ce manuscrit, il devrait lui refuser ; et il l'envoie à un inconnu et *prince !* »

Et plus loin :

« Ce serait bien ici le temps de faire imprimer cette dissertation sur les trois épîtres ; cela lui ferait plus de plaisir que cela ne vaut. Il faut lui pardonner ses faiblesses. »

En février de la même année elle écrit encore :

« Je l'aime mieux libre et heureux en Hollande que menant pour moi la vie d'un criminel dans son



pays; j'aime mieux mourir de douleur que de lui coûter une fausse démarche...

» On jouait *Alzire* à Bruxelles, à Anvers et dans toutes les villes où il a passé. Quels chaos de gloire, d'ignominie, de bonheur, de malheur! Heureuse! heureuse l'obscurité!...

» Vous penserez que je deviens folle; on le serait à moins. Je suis un avare à qui on a arraché tout son bien et qui craint à tout moment qu'on ne le jette à la mer.

» ..... Plus de cour de Lorraine; si je puis revoir votre ami, je ne veux jamais sortir de Cirey. J'en reçois dans cette minute une lettre qui me fait bien craindre qu'il ne revienne point; je suis très-mécontente de lui; il faut enfin que je vous l'avoue, et je crains fort qu'il ne soit bien plus coupable envers moi qu'envers le ministère. Enfin nous verrons s'il reviendra; mais, je vous le répète, je n'en crois rien, et je vous jure bien que je ne me sens pas la force de résister au chagrin que j'en ressentirais: nous le perdons sans retour, n'en doutez point; mais qui pourrait le conserver malgré lui-même? Je n'ai rien à me reprocher, c'est une triste consolation: je ne suis pas née pour être heureuse. Je n'ose plus rien

exiger de vous ; mais, si je l'osais, je vous prierais de faire encore un dernier effort sur son cœur. Mandez-lui que je suis bien malade, car je le lui mande, et qu'il me doit au moins de venir m'empêcher de mourir ; je vous assure que je ne mens pas trop, car j'ai la fièvre depuis deux jours ; la violence de mon imagination est capable de me faire mourir en quatre jours.

» Je suis bien plus à plaindre que je ne l'ai jamais été. Il est affreux d'avoir à me plaindre de lui ; c'est un supplice que j'ignorais. S'il vous reste encore quelque pitié pour moi, écrivez-lui ; il ne voudra point rougir à vos yeux ; je vous le demande à genoux.

» ..... Si vous aviez vu sa dernière lettre : elle est signée et il m'appelle *madame* ! C'est une disparate si singulière, que la tête m'en a tourné de douleur.

» M. du Châtelet me persécute pour aller en Lorraine au mariage de madame la princesse, mais je n'en veux rien faire : une noce et une cour me désoleraient. L'endroit où j'ai vu votre ami est le seul que je puisse habiter... » Et en finissant : « Ses lauriers le suivent partout, mais à quoi lui sert tant de gloire ? un bonheur obscur vaudrait bien mieux. *O vanas*

*hominum mentes ! ô pectora cæca ! Vale, et me ama et ignosce. »*

Ici s'interrompt cette correspondance avec M. d'Argental ; nous la retrouverons trois ans plus tard. Ces fragments ont suffi pour initier le lecteur à ce qu'était l'amour de madame du Châtelet pour Voltaire ; quel devouement ! quel oubli d'elle-même ! quelle préoccupation incessante de l'être aimé ! Elle tremble pour sa santé, pour son repos, pour sa réputation ; elle songe même à satisfaire ces faiblesses littéraires ! c'est bien là un cœur de femme, c'est un de ces cœurs que l'égoïsme de madame du Deffant était incapable de comprendre (1). Les fragments de ces lettres font revivre madame du Châtelet telle qu'elle fut. Dans une correspondance intime, on se découvre bien mieux que dans des mémoires où l'on pose presque toujours pour la postérité.

(1) Émilie, dit madame du Deffant dans un portrait satirique qu'elle a tracé de madame du Châtelet, travaille avec tant de soins à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet. Elle est née avec assez d'esprit ; le désir de paraître en avoir davantage lui a fait préférer l'étude des sciences abstraites aux connaissances agréables. Elle croit par cette singularité parvenir à une plus grande réputation et à une supériorité décidée sur toutes les femmes, etc. »

Après quelques mois de séjour en Hollande, Voltaire revient à Cirey, et tous les tourments de madame du Châtelet font placé au bonheur. Les trois plus belles années de cette liaison, qui dura près de quinze ans, s'écoulèrent de 1735 à 1758. Durant ces trois ans, leur amour fut sincère et parfait ; non-seulement les vers plus émus de Voltaire en font foi, mais, dans sa correspondance à la date de ces années, on découvre à chaque instant la vérité et la force du sentiment qu'il éprouvait pour madame du Châtelet. C'est de ce temps que sont ces vers que Voltaire lui adresse :

    Tout est égal, et la nature sage  
    Veut au niveau ranger tous les humains.  
    Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,  
    Fleur de santé, doux loisirs, jours sereins,  
    Vous avez tout, c'est là votre partage ;  
    Moi je parais un être infortuné,  
    De la nature enfant abandonné,  
    Et n'avoir rien semble mon apanage :  
    Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné !

Puis ce quatrain :

    Mon cœur est pénétré de tout ce qui vous touche.  
    De la félicité je vous fais des leçons ;  
    Mais j'y suis peu savant, un mot de votre bouche  
    Vaut mieux que tous mes sermons.

Il lui dit en lui offrant une bague où son portrait était gravé :

Barrier grava ces traits destinés pour vos yeux,  
Avec quelque plaisir daignez les reconnaître ;  
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux,  
Mais ce fut par un plus grand maître.

Se promenant avec elle dans les jardins de Cirey, il laisse échapper cet impromptu dont l'expression a vieilli, mais dont le sentiment est toujours jeune et vrai :

Astre brillant favorable aux amants,  
Porte ici tous les traits de ta douce lumière ;  
Tu ne peux éclairer dans ta vaste carrière  
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus constants.

Madame du Châtelet ne faisait pas de vers ; elle en fit un seul pour Voltaire, et c'est un vers latin :

Post genitis hic carus erit, nunc carus amicis (1).

Ce vers, qui fut gravé au bas du portrait de Voltaire, devait l'être plus tard sur son tombeau (2).

Parfois madame du Châtelet, dans ces heureux

(1) « Un jour, il sera cher à tous les hommes autant qu'il l'est aujourd'hui à ses amis. »

(2) Dans le cloître de l'abbaye de Scellières, où Voltaire fut d'abord inhumé.



jours, empruntait la lyre de son poète; c'est ainsi qu'elle répondait à des vers de M. de Formont par ceux-ci tournés par Voltaire :

Chacun cherche le paradis,  
Je l'ai trouvé, j'en suis certaine.  
Les vrais plaisirs, la raison saine,  
La liberté, tous gens maudits  
Par la sainte église romaine,  
Habitent dans ce beau pays;  
Les préjugés en sont bannis;  
Le bonheur est notre domaine.  
Vous, heureux proscrits du jardin  
Qu'a chanté la Bible chrétienne,  
Venez au véritable Eden,  
Si vous m'en croyez souveraine;  
Venez; de cet aimable lieu,  
Les plaisirs purs ouvrent l'entrée;  
Vous savez qu'il est plus d'un dieu  
Et plus d'un rang dans l'empirée.



Mais ces jeux d'esprit de leur tendresse n'étaient qu'un délassement pour ces deux grandes intelligences; des études plus sérieuses les captivaient. Voltaire composait à Cirey ses plus belles tragédies et ébauchait son *Siècle de Louis XIV*. Madame du Châtelet, éprise de la philosophie de Leibnitz, la défendait contre Voltaire et Maupertuis (1), et écrivait

(1) « On ne peut imaginer un plus grand contraste dans les sentiments philosophiques, écrivait madame du Châte-

pour son fils les *Institutions de Physique*. Les spirituelles railleries de l'auteur de *Candide* ne pouvaient la détacher de sa tendance à l'optimisme où se révélait son amour des conceptions nobles et hardies. Citons la dédicace à son fils (1) :

let au comte d'Argental (en parlant d'elle et de Voltaire), ni une plus grande conformité dans tous les autres. » Et à Maupertuis : « J'imagine que vous avez enfin les *Institutions de physique*, et j'ai une envie de savoir ce que vous en pensez que j'ai bien de la peine à modérer, quoique je sente bien que vous n'aurez de longtemps le loisir de les lire. Cependant il serait bien essentiel de savoir bientôt comment vous les trouvez. J'ai fait bien des corrections, et je ferai toutes celles que vous jugerez à propos. J'espère que vous serez content du morceau sur la figure de la terre et du chapitre des forces vives ; je désire que vous le soyez de l'exposition du système de M. de Leibnitz ; et pour l'attraction, vous m'avez paru à Cirey si modéré dans vos sentiments sur cela, que je ne crains point que vous me sachiez mauvais gré d'avoir quelque répugnance à l'admettre comme cause de phénomènes et à en faire une propriété de la matière. » — Dans une autre lettre à Maupertuis, elle écrit : « Je ne me suis pas attendue que vous devinssiez Leibnitzien, ni que les monades fissent votre conquête ; je ne sais cependant si ces idées métaphysiques qui sont au commencement du livre ne méritent pas d'être connues. »

(1) Les ouvrages de madame du Châtelet sont devenus si rares, que nous croyons offrir une nouveauté à la plupart des lecteurs.

I

« J'ai toujours pensé que le devoir le plus sacré des hommes était de donner à leurs enfants une éducation qui les empêchât dans un âge plus avancé de regretter leur jeunesse, qui est le seul temps où l'on puisse véritablement s'instruire; vous êtes, mon cher fils, dans cet âge heureux où l'esprit commence à penser, et dans lequel le cœur n'a pas encore des passions assez vives pour le troubler.

» C'est peut-être à présent le seul temps de votre vie que vous pourrez donner à l'étude de la nature; bientôt les passions et les plaisirs de votre âge emporteront tous vos moments; et lorsque cette fougue de la jeunesse sera passée, et que vous aurez payé à l'ivresse du monde le tribut de votre âge et de votre état, l'ambition s'emparera de votre âme; et quand même dans cet âge plus avancé, et qui souvent n'en est pas plus mûr, vous voudriez vous appliquer à l'étude des véritables sciences, votre esprit n'ayant plus alors cette flexibilité qui est le partage des beaux ans, il vous faudrait acheter par une étude pénible ce que vous pouvez apprendre aujourd'hui avec une

extrême facilité. Je veux donc vous faire mettre à profit l'aurore de votre raison, et tâcher de vous garantir de l'ignorance qui n'est encore que trop commune parmi les gens de votre rang, qui est toujours un défaut de plus et un mérite de moins.

« Il faut accoutumer de bonne heure votre esprit à penser et à pouvoir se suffire à lui-même ; vous sentirez dans tous les temps de votre vie quelles ressources et quelles consolations on trouve dans l'étude, et vous verrez qu'elle peut même fournir des agréments et des plaisirs.

## II

« L'étude de la physique paraît faite pour l'homme ; elle roule sur les choses qui nous environnent sans cesse, et desquelles nos plaisirs et nos besoins dépendent : Je tâcherai, dans cet ouvrage, de mettre cette science à votre portée, et de la dégager de cet art admirable qu'on nomme algèbre, lequel sépare les choses des images, se dérobe aux sens et ne parle qu'à l'entendement : vous n'êtes pas encore à portée

d'entendre cette langue, qui paraît plutôt celle des intelligences que des hommes ; elle est réservée pour faire l'étude des années de votre vie qui suivront celle où vous êtes ; mais la vérité peut emprunter différentes formes, et je tâcherai de lui donner ici celle qui peut convenir à votre âge, et de ne vous parler que des choses qui peuvent se comprendre avec le seul secours de la géométrie commune que vous avez étudiée.

» Ne cessez jamais, mon fils, de cultiver cette science que vous avez apprise dès votre plus tendre jeunesse ; on se flatterait en vain sans son secours de faire de grands progrès dans l'étude de la nature, elle est la clef de toutes les découvertes ; et s'il y a encore plusieurs choses inexplicables en physique, c'est qu'on ne s'est point assez appliqué à les rechercher par la géométrie, et qu'on n'a peut-être pas encore été assez loin dans cette science.

### III

« Je me suis souvent étonnée que tant d'habiles gens que la France possède ne m'aient pas prévenue



dans le travail que j'entreprends aujourd'hui pour vous ; car il faut avouer que, quoique nous ayons plusieurs excellents livres de physique en français, cependant nous n'avons point de physique complète, si on en excepte le petit traité de Rohaut, fait il y a quatre-vingts ans ; mais ce traité, quoique très-bon pour le temps où il a été composé, est devenu très-insuffisant par la quantité de découvertes qui ont été faites depuis ; et un homme qui n'aurait étudié la physique que dans ce livre, aurait encore bien des choses à apprendre.

» Pour moi qui, en déplorant cette indigence, suis bien loin de me croire capable d'y suppléer, je ne me propose dans cet ouvrage que de rassembler sous vos yeux les découvertes éparses dans tant de bons livres latins, italiens et anglais ; la plupart des vérités qu'ils contiennent sont connues en France de peu de lecteurs, et je veux vous éviter la peine de les puiser dans des sources dont la profondeur vous effrayerait et pourrait vous rebuter.

#### IV

« Quoique l'ouvrage que j'entreprends demande bien du temps et du travail, je ne regretterai point la peine qu'il pourra me coûter, et je la croirai bien employée s'il peut vous inspirer l'amour des sciences et le désir de cultiver votre raison. Quelles peines et quels soins ne se donne-t-on pas tous les jours dans l'espérance incertaine de procurer des honneurs et d'augmenter la fortune de ses enfants ! La connaissance de la vérité et l'habitude de la rechercher et de la suivre est-elle un objet moins digne de nos soins, surtout dans un siècle où le goût de la physique entre dans tous les rangs et commence à faire une partie de la science du monde ?

#### V

« Je ne vous ferai point ici l'histoire des révolutions que la physique a éprouvées ; il faudrait, pour

les rapporter toutes, faire un gros livre ; je me propose de vous faire connaître *moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir*.

« Jusqu'au dernier siècle, les sciences ont été un secret impénétrable, auquel les prétendus savants étaient seuls initiés ; c'était une espèce de cabale dont le chiffre consistait en des mots barbares qui semblaient inventés pour obscurcir l'esprit et pour le rebuter.

« Descartes parut dans cette nuit profonde comme un astre qui venait éclairer l'univers ; la révolution que ce grand homme a causée dans les sciences est sûrement plus utile et peut-être même plus mémorable que celle des plus grands empires, et l'on peut dire que c'est à Descartes que la raison humaine doit le plus ; car il est bien plus aisé de trouver la vérité quand on est une fois sur ses traces, que de quitter celles de l'erreur. La géométrie de ce grand homme, sa Dioptrique, sa Méthode, sont des chefs-d'œuvre de sagacité qui rendront son nom immortel ; et s'il s'est trompé sur quelques points de physique, c'est qu'il était homme, et qu'il n'est pas donné à un seul homme ni à un seul siècle de tout connaître.

« Nous nous levons à la connaissance de la vé-

rité comme ces géants qui escaladaient les cieux en montant sur les épaules les uns des autres. Ce sont Descartes et Galilée qui ont formé les Huyghens et les Leibnitz, ces grands hommes dont vous ne connaissez encore que les noms, et dont j'espère vous faire connaître bientôt les ouvrages; et c'est en profitant des travaux de Kepler et en faisant usage des théorèmes d'Huyghens, que M. Newton a découvert cette force universelle répandue dans toute la nature qui fait circuler les planètes autour du soleil et qui opère la pesanteur sur la terre.

## VI

« Les systèmes de Descartes et de Newton partagent aujourd'hui le monde pensant; ainsi il est nécessaire que vous connaissiez l'un et l'autre; mais tant de savants hommes ont pris soin d'exposer et de rectifier le système de Descartes, qu'il vous sera aisé de vous en instruire dans leurs ouvrages : une de mes vues dans la première partie de celui-ci est de vous mettre sous les yeux l'autre partie de ce grand

procès, de vous faire connaître le système de M. Newton, de vous faire voir jusqu'où la connexion et la vraisemblance y sont poussées, et comment les phénomènes s'expliquent par l'hypothèse de l'attraction...

« Vous pouvez tirer beaucoup d'instructions sur cette matière, des éléments de la philosophie de Newton, qui ont paru l'année passée; et je supprimerais ce que j'ai à vous dire sur cela, si leur illustre auteur avait embrassé un plus grand terrain; mais il s'est renfermé dans des bornes si étroites, que je n'ai pas cru qu'il pût me dispenser de vous en parler.

## VII

« Gardez-vous, mon fils, quelque parti que vous preniez dans cette dispute des philosophes, de l'entêtement inévitable dans lequel l'esprit de parti entraîne. Cet esprit est dangereux dans toutes les occasions de la vie, mais il est ridicule en physique; la recherche de la vérité est la seule chose dans laquelle



l'amour de votre pays ne doit point prévaloir, et c'est assurément bien mal à propos qu'on a fait une espèce d'affaire nationale des opinions de Newton et de Descartes. Quand il s'agit d'un livre de physique, il faut demander s'il est bon, et non pas si l'auteur est Anglais, Allemand ou Français...

## VIII

« Souvenez-vous, mon fils, dans toutes vos études, que l'expérience est le bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, pour nous conduire dans nos recherches; nous ne laissons pas, avec ce secours, de faire bien du chemin; mais nous ne pouvons manquer de tomber si nous cessons de nous en servir. C'est à l'expérience à nous faire connaître les qualités physiques, et c'est à notre raison à en faire usage et à en tirer de nouvelles connaissances et de nouvelles lumières... »

. . . . .

» Les obscurités dont quelques-unes des parties de la métaphysique sont encore couvertes, servent de

prétexte à la plupart des hommes pour ne la point étudier ; ils se persuadent que parce que l'on ne sait pas tout, on ne peut rien savoir ; cependant il est certain qu'il y a des points de métaphysique susceptibles de démonstrations aussi rigoureuses que les démonstrations géométriques, quoiqu'elles soient d'un autre genre : il nous manque un calcul pour la métaphysique pareil à celui que l'on a trouvé pour la géométrie, par le moyen duquel, avec l'aide de quelques *données*, on parvient à connaître les inconnus. Peut-être quelque génie trouvera-t-il un jour le calcul. M. de Leibnitz y a beaucoup pensé ; il avait eu pour cela des idées qu'il n'a jamais communiquées à personne ; mais quand même on le trouverait, il y a apparence qu'il y a des inconnues dont on ne trouverait jamais l'équation. La métaphysique contient deux espèces de choses : la première, ce que tous les gens qui font un bon usage de leur esprit peuvent savoir ; et la seconde, qui est la plus étendue, ce qu'ils ne sauront jamais.

» Plusieurs vérités de physique, de métaphysique et de géométrie sont évidemment liées entre elles. La métaphysique est le faite de l'édifice ; mais ce faite est si élevé que la vue en devient souvent un peu

« confuse. J'ai cru donc devoir commencer par le rapprocher de votre vue, afin qu'aucun nuage n'obscurcissant votre esprit, vous puissiez voir d'une vue nette et assurée les vérités dont je veux vous instruire. »

C'est encore dans les *Institutions de physique* qu'on trouve les démonstrations suivantes sur l'existence de Dieu :

« L'Être, qui a existé de toute éternité, doit exister nécessairement et ne tenir son existence d'aucune cause ; car, s'il avait reçu son existence d'un autre être, il faudrait que cet autre être existât par lui-même, et alors c'est lui dont je parle, et c'est Dieu ; ou bien il tiendrait encore son existence d'un autre. On voit aisément qu'en remontant ainsi à l'infini, il faut croire à un être nécessaire qui existe par lui-même, ou bien admettre une chaîne infinie d'êtres, lesquels, pris tous ensemble, n'auront aucune cause externe de leur existence (puisque tous les êtres entrent dans cette chaîne infinie), et qui, chacun en particulier, n'en auront aucune cause interne, puisqu'aucun n'existe par lui-même, et qu'ils tiennent tous l'existence les uns des autres dans une gradation à l'infini. Ainsi c'est toujours une chaîne d'êtres qui,

séparément, ont été produits par une cause, et qui, tous ensemble, n'ont été produits par rien ; ce qui est une contradiction dans les termes. Il y a donc un être qui existe nécessairement, puisqu'il implique contradiction qu'un tel être n'existe pas.

. . . . .

» L'être existant par lui-même est un être différent du monde que nous voyons, de la matière qui compose ce monde, des éléments qui composent cette matière et notre âme ; et il contient en lui la raison suffisante de son existence et de celle de tous les êtres qui existent.

. . . . .

» La représentation distincte des choses fait l'entendement. Or, l'être nécessaire qui a dû se représenter tous les mondes possibles avant de créer celui-ci, est donc un être intelligent dont l'entendement est infini, car tous les mondes possibles renferment tous les arrangements possibles de toutes choses possibles. Ainsi cet être que nous nommons Dieu est un être intelligent qui voit non-seulement tout ce qui arrive actuellement, mais encore tout ce qui arriverait dans quelque combinaison des choses possibles que ce puisse être ; car tout ce qui est possible entre

dans les mondes qu'il contemple sans cesse et qui se jouent pour ainsi dire devant lui.

. . . . .

» Nous ne pouvons nous former l'idée distincte de l'entendement divin ; il est comme la création au nombre des choses qu'il nous est impossible de comprendre et de nier. Souvenons-nous toujours, quand nous voudrions comprendre l'entendement de Dieu, de cet enfant que saint Augustin vit au bord de la mer, qui essayait de mettre l'Océan dans une coquille de noix, et nous aurons par là une faible idée de la présomption d'un être dont l'entendement est fini, et qui veut se faire une idée claire de l'entendement du créateur.

. . . . .

» Cet univers n'est point un chaos, une masse désordonnée, sans harmonie et sans liaison, comme quelques déclamateurs voudraient nous le persuader ; mais toutes les parties y sont arrangées avec une sagesse infinie, et aucune ne pourrait être transplantée ni ôtée de sa place sans nuire à la perfection du tout.

» En étudiant la nature, on découvre quelques parties des vues et de l'art du créateur dans la con-



struction de cet univers Ainsi Virgile a eu raison de dire :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

puisque la connaissance des causes nous élève jusqu'au créateur et nous fait entrer dans le mystère de ses desseins, en nous faisant voir l'ordre admirable qui règne dans l'univers et les rapports de ses différentes parties, qui ne sont pas seulement des rapports nécessaires de situation, comme d'être en haut ou en bas, mais des rapports d'un dessein dont tout porte l'empreinte; et plus le monde vieillit, plus les hommes poussent loin leurs découvertes, et plus l'on trouve un dessein marqué dans la fabrique du monde et la moindre de ses parties.

» Quant à Dieu, on ne peut point dire qu'il est dans le temps, car il n'y a point de succession dans lui, puisqu'il ne lui peut point arriver de changement. Ainsi, il est toujours le même, et il ne varie point dans sa nature; et comme il est hors du monde, c'est-à-dire qu'il n'est point lié avec les êtres dont l'union constitue le monde, il ne coexiste point aux êtres successifs comme les créatures. Ainsi, sa durée ne peut point se mesurer par celle des être successifs, car

quoique Dieu continue d'exister pendant le temps, comme le temps n'est que l'ordre de la succession des êtres, et que cette succession est immuable par rapport à Dieu, auquel toutes les choses avec tous leurs changements sont présentes à la fois, Dieu n'existe point dans le temps. Dieu est à la fois tout ce qu'il peut être, au lieu que les créatures ne peuvent subir que successivement les états dont elles sont susceptibles. »

Ces citations donnent une idée de ce qu'était le style de madame du Châtelet, que Voltaire a si bien caractérisé.

« Née avec une éloquence singulière, dit-il, cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle. Ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, les petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des choses ordinaires, n'entraient point dans l'immensité de ses talents. Le mot propre, la précision et la force, étaient le caractère de son éloquence; elle eût plutôt écrit comme Pascal et Nicole que comme madame de Sévigné. Mais cette fermeté sévère et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendaient pas inaccessible aux beautés de sentiments; les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient,

et jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers et ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur Newton, d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif et le plus délicat pour les belles lettres. »

Dans une lettre à Maupertuis, madame du Châtelet nous fait connaître elle-même sa passion pour la science.

« La vie est si courte, lui écrit-elle, si remplie de devoirs et de détails inutiles, qu'ayant une famille et une maison, je ne sors guère de mon petit plan d'étude pour lire les livres nouveaux. Je suis au désespoir de mon ignorance; si j'étais homme, je serais au Mont-Valérien (1) avec vous, et je planterais là toutes les inutilités de la vie; j'aime l'étude avec plus de fureur que je n'ai aimé le monde; mais je m'en suis avisée trop tard. Conservez-moi votre amitié, elle console mon amour-propre. »

C'est sans doute aussi durant ces studieuses années passées à Cirey que madame du Châtelet composa un traité qui ne fut publié qu'après sa mort, ayant pour

(1) Maupertuis et Clairault avaient une retraite scientifique au Mont-Valérien.

titre: *Doutes sur la religion révélée* (1). Ici, avec ce même style ferme et lucide qui, dans les *Institutions de physique*, lui sert à démontrer l'existence de Dieu, elle exprime ses doutes sur *la révélation, les miracles, l'Écriture sainte*. Dans ce rare et curieux écrit, dont nous citerons quelques passages, cette intelligence sérieuse et hardie veut soumettre à la raison toutes les propositions de la foi, et souvent elle

(1) En 1767, on publia, sans nom d'auteur, les *Doutes sur la Religion*; cet ouvrage avait été imprimé à Genève, sous la rubrique de Londres. On l'attribua d'abord à Guirault de Pival, bibliothécaire de Rouen et précepteur du chevalier de Belle-Isle et du comte de Gisors. A la suite de ce traité se trouvait une analyse de Spinoza, par le comte Henri de Boulainvilliers, célèbre par ses systèmes historiques.

Ce même traité (*Doutes sur la Religion*) reparut en 1792 comme inédit et avec quelques changements, sous ce titre: *Doutes sur la Religion révélée, adressé à Voltaire, ouvrage posthume, par madame la marquise du Châtelet*, in-8°. Cette brochure se trouvait dans le recueil des pièces de la Bibliothèque du roi, mais il nous a été impossible de la découvrir ailleurs que dans les catalogues. Les citations que nous en faisons sont extraites de l'édition première, dont nous n'avons retrouvé qu'un seul exemplaire au Louvre, dans la bibliothèque particulière du roi. Les lecteurs pourront comparer le style de ces fragments avec celui des citations précédentes.

appelle à son aide l'esprit et la raillerie de Voltaire.  
Nous citons :

« Dieu, dit-on, a tout fait pour sa gloire : qu'est-ce que cela signifie ? La gloire est respectueuse et n'existe que dans l'opinion des autres ; ainsi la gloire ne peut convenir à Dieu ; donc il est absurde de dire que Dieu récompense dans le ciel pour faire éclater sa bonté, qu'il punit en enfer pour manifester sa justice. Quels sont les spectateurs dont Dieu cherche à mériter l'estime par ces deux actes ? Il s'admire, il s'aime, il s'estime lui-même ; cela lui suffit. Que lui font les respects et les louanges des hommes, leur bonnes ou mauvaises actions ? Tout est bon relativement à lui, parce que tout ce qui l'intéresse est lui-même. »

#### **Sur les preuves de la religion.**

##### **I.**

« La foi suppose l'autorité divine ; donc il ne faut pas croire sans raisonner. Avant de croire il faut



examiner si Dieu a réellement révélé le culte qu'on nous propose. Il est aussi dangereux de croire trop légèrement que de ne point croire du tout. Cet examen ne peut se faire que par la raison. L'opinion des autres ne peut justifier la nôtre ; donc la raison doit précéder la foi. D'ailleurs, la foi et la raison sont également des dons de Dieu : pourquoi l'un l'emporterait-il sur l'autre ? Plusieurs écrivains chrétiens se vantent de démontrer la vérité de la religion. Si cela était, il n'y aurait point de mérite à croire. Fra Paolo refusa de lire le livre d'un de ses amis qui lui avait envoyé un traité de la religion démontrée, de peur, disait-il, de perdre le mérite de la foi.

## I.

« Les vérités de la religion ne sont point des vérités innées, éternelles ou métaphysiques, senties et connues partout. Ce sont des vérités qui dépendent des faits : si elles sont nécessaires à tous les hommes, leurs preuves doivent être claires, faciles et convaincantes ; donc il faut rejeter toute preuve

équivoque, générale et d'une discussion difficile; un Dieu juste ne peut point me damner pour n'avoir point eu l'esprit de discussion.

### III.

« Tout ce qui est transmis par les hommes est sujet à l'erreur; donc Dieu n'a pu faire dépendre la vérité de la tradition des hommes. Le témoignage de raison doit l'emporter sur celui de tous les hommes joints ensemble. Ma raison vient de Dieu, qui ne veut ni ne peut me tromper, au lieu que les hommes peuvent ou veulent me tromper.

« Dieu est immuable, pourquoi son culte a-t-il perpétuellement changé? Moïse a changé le culte d'Adam; Salomon a changé celui de Moïse; Jésus-Christ a détruit l'un et l'autre. Une maison réparée par tant d'architectes ne peut guère passer pour bonne. »

**De l'Écriture sainte.**

**I.**

« L'Écriture est la parole de Dieu, donc elle doit être digne de Dieu ; mais, dit-on, Dieu s'est accommodé à la faiblesse des hommes. Misérable faux-fuyant ! Dieu ne peut-il s'énoncer autrement que les hommes ?

« Les incrédules, dira-t-on, croient sans difficulté les faits contenus dans les histoires profanes ; pourquoi refuseraient-ils d'ajouter foi à la plus ancienne des histoires ? C'est qu'il est aisé de croire des faits vraisemblables, conformes à l'ordre de la nature et indifférents au bonheur, au lieu qu'il est impossible de croire des absurdités d'où l'on fait dépendre le bonheur éternel.

## II.

« L'Écriture est la règle de la foi, donc elle doit être incorruptible. Esdras a changé l'Ancien Testament, saint Jérôme a altéré le Nouveau. Tout le monde est obligé de convenir qu'un grand nombre de passages ont été altérés et corrompus. La vulgate diffère de la traduction des Septante ; faut-il savoir l'hébreu pour être sauvé ? »

## III.

« Moïse et Mahomet ont écrit ; Jésus-Christ n'a rien écrit ; aucun des livres de sa religion n'a été même commencé de son vivant. Il était pourtant important que celui qui venait abroger la loi eût fixé nos incertitudes et n'eût pas soumis ses préceptes aux incorrections des copistes. Cela était plus nécessaire aux hommes que de faire des miracles qui ne pouvaient être utiles qu'à ceux qui les ont vus.... »

#### IV.

» Dieu n'a parlé aux hommes que pour leur apprendre ce qu'ils ne pouvaient savoir par eux-mêmes et ce qui est nécessaire à leur salut. Or, l'Écriture est obscure et inintelligible ; donc elle n'est point la parole de Dieu, donc elle a besoin d'être commentée par les hommes, donc ce sont les hommes qui nous instruisent.

#### V.

« Quelles idées l'Écriture nous donne-t-elle de Dieu ? Il est aveugle, colère, moqueur, ignorant, cruel ; il est toujours en querelle avec le diable qui est incomparablement plus fort que lui, qui lui débauche une partie de sa cour, qui a beaucoup plus d'autels que lui, qui domine les trois quarts et demi de la terre, qui fait échouer l'œuvre de la rédemption. Pourquoi ne point anéantir le diable ? pourquoi s'amuser à des



jeux qui font frémir l'humanité? pourquoi punir ceux qui ont servi à ses amusements?

## VI.

« Mais, dira-t-on, il ne faut point s'arrêter au sens littéral, ce sont là des allégories. Pourquoi donc les chrétiens appuient-ils leur religion sur ce sens littéral?

## VII.

« Qui m'assurera, dit un Indien, que l'Écriture-Sainte est un livre révélé?

L'ÉGLISE.

C'est moi.

L'INDIEN.

Pourquoi faut-il que je vous croie?

L'ÉGLISE.

Je suis infallible.

L'INDIEN.

Prouvez-moi cela?

L'ÉGLISE.

Jésus-Christ me l'a promis en Saint-Mathieu.

L'INDIEN.

Qui m'assurera que Saint-Mathieu dit vrai?

L'ÉGLISE.

C'est moi.

L'INDIEN.

Ainsi vous prouvez Saint-Mathieu, et Saint-Mathieu vous prouve. Je ne me rends point à ce cercle vicieux ; à d'autres ! N'est-ce pas vous qui avez décidé autrefois qu'il n'y avait point d'antipodes.

L'ÉGLISE.

Oui.

L'INDIEN.

Êtes-vous encore de cet avis?

L'ÉGLISE.

Non.

L'INDIEN.

Vous vous trompâtes donc autrefois!

**L'ÉGLISE.**

Oui, parce que c'était un fait, et je suis faillible dans les faits.

**L'INDIEN.**

Ah! vous pouvez vous tromper dans les faits! Mais l'existence, la mission, les miracles, les souffrances, la mort, la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ sont des faits, ainsi que la descente du Saint-Esprit, la prédication des apôtres, l'arrivée de Saint-Pierre à Rome, etc., et tous les fondements de votre foi. »

**Sur les miracles.**

• Si un homme aujourd'hui ressuscitait un mort ou se ressuscitait lui-même, dans Londres ou dans Paris, qui est-ce qui refuserait de croire un pareil thaumaturge? Cependant cela n'est point arrivé à Jérusalem, d'où l'on voit que les gens sensés de ce temps-là avaient quelques doutes sur les miracles de Jésus-Christ; les miens sont les mêmes.

» L'antiquité d'un dogme ne prouve rien contre le

bon sens et la raison, qui sont antérieurs à toutes les religions, et contre lesquels l'erreur ne peut jamais prescrire.

» Si tous les hommes étaient de parfaits chrétiens, ils seraient tous malheureux en cette vie pour être heureux dans l'autre. Or, si tous les hommes en particulier étaient malheureux, toute la société serait malheureuse. Il arrive de là que les chrétiens ne sont pas assez insensés pour observer leur religion à la lettre. De là le petit nombre des élus avoué par les chrétiens mêmes.

» Les chrétiens sont-ils plus honnêtes gens que d'autres? Non. Épictète, Socrate, Marc-Aurèle, etc., étaient des païens beaucoup plus honnêtes gens que saint Jérôme, saint Bernard, saint Grégoire VII ou saint Ignace.

» La religion chrétienne nous donne une fausse idée de Dieu; car la justice humaine est une émanation de la justice divine et doit être de la même nature. Or, suivant la justice humaine, nous devons blâmer Dieu de la conduite qu'il a tenue envers son fils, envers Adam, envers sa postérité, envers les peuples qui n'ont jamais entendu parler de l'Évangile. Dire que le péché d'Adam était nécessaire, dire

que c'est une faute heureuse, *felix culpa*, c'est faire dépendre Dieu d'autre chose que de lui-même. Mais, la liberté? donner la liberté à l'homme d'offenser Dieu, c'est lui donner des armes pour se tuer. Si le péché offense réellement Dieu, et si l'homme peut commettre le péché, qu'est-ce qu'un Dieu qui est assez peu jaloux de lui-même pour permettre qu'on l'offense? »

Dans ces arguments pour combattre la foi chrétienne, l'esprit de Voltaire, il faut en convenir, perce quelquefois à travers le style de madame du Châtelet. C'est encore à Cirey, dans ces beaux jours d'intimité (1), qu'elle commence à traduire le livre des *Principes* de Newton. Tous les esprits étaient émus de cette magnifique découverte qui avait opéré une si profonde révolution dans la science. Une femme jeune et belle se prend de passion pour cette grande étude, et la première, elle fait connaître à la France et rend

(1) C'est vers ce temps qu'elle écrivait à Maupertuis : « On me mande de Paris qu'il y a un père de la doctrine chrétienne qui sape et réduit en poudre le système de M. Newton. Il ne sait pas, cet homme-là, que vous le foudroieriez de dessus le pont du Rhin, si vous le croyiez digne de votre coière, mais je ne crois pas qu'il en vaille la peine. »



accessible au vulgaire l'immortel ouvrage du philosophe anglais.

» Madame du Châtelet a rendu un double service à la postérité, dit Voltaire, en traduisant le livre des *Principes* et en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit est entendue de tous les savants; mais il en coûte toujours quelque fatigue à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques et physiques qui manquaient aux anciens. »

C'est sur la marge des premiers manuscrits de madame du Châtelet sur Newton que Voltaire écrivit un jour les vers suivants :

Penser avec solidité  
Et d'un esprit brillant et sage,  
Oser écrire avec courage,  
Ce que le génie a dicté ;  
Être femme, avoir en partage  
Et la grandeur et la beauté  
Sans être vaine ni volage ;  
Sur les hommes, en vérité,  
C'est avoir par trop d'avantage !

Voltaire écrivait encore à son ami Thiériot :

« Nous étudions le divin Newton à force. Vous

autres serviteurs des plaisirs, vous n'aimez que les opéras. Eh ! pour Dieu, mon cher petit Mersenne (1), aimez les opéras et Newton, c'est ainsi qu'en use Émilie :

Que ces objets sont beaux ! que notre âme épurée  
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !  
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,  
L'esprit semble écouter la voix de l'éternel.  
Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,  
Comment avez-vous pu dans un âge encor tendre,  
Malgré les vains plaisirs, cet écueil des beaux jours,  
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,  
Marcher avec Newton dans cette route obscure  
Du labyrinthe immense où se perd la nature.

Voilà ce que je dis à Émilie dans des entresols vernis, dorés, tapissés de porcelaines, où il est bien doux de philosopher. Voilà de quoi on devrait être envieux plutôt que de *la Henriade*. Mais on ne fera tort ni à *la Henriade* ni à ma félicité. »

C'était durant la nuit, de minuit à cinq heures du matin, que madame du Châtelet travaillait. Trois heures de sommeil lui suffisaient. En se levant, elle faisait souvent, dans la belle saison, une promenade

(1) Allusion au père Mersenne, ami et correspondant de Descartes.

à cheval. Sa toilette de campagne était fort simple ; elle portait une robe d'indienne, un tablier de taffetas noir ; ses beaux cheveux bruns, très-longs et sans poudre, étaient relevés sur le sommet de la tête, et retombaient en boucles par derrière comme ceux des enfants. A onze heures, on prenait le café dans l'appartement de Voltaire, après quoi l'on se remettait au travail, ou bien on répétait quelque ouvrage dramatique de Voltaire, tragédie, comédie ou opéra, que l'on représentait le soir sur le petit théâtre du château. Madame du Châtelet y jouait toujours le premier rôle. Les autres étaient remplis par les visiteurs qui se succédaient à Cirey. On soupa à neuf heures dans la galerie de Voltaire qui, poudré, parfumé, en veste brodée d'or, en habit à la française (1), recevait la châtelaine bien-aimée, entouré d'un nombreux domestique. On faisait grande chère, on bu-

(1) Voltaire était d'une extrême recherche dans sa toilette : il écrivait de Cirey à l'abbé Moussinot : « Envoyez-moi des boucles en diamants pour souliers et pour jarretières, vingt livres de poudre à poudrer, vingt livres de poudre de senteur, une bouteille d'essence de jasmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, deux pincés de toilette, trois paires de pantoufles bien fourrées, deux vestes brodées, etc.,

vait du vin de Champagne du crû, du vin d'Alicante donné par Maupertuis, et du vin de Hongrie envoyé par le prince royal de Prusse.

Lorsqu'il était à Cirey, le marquis du Châtelet assistait au souper; mais, au dessert, le sommeil le gagnait, et il se retirait. C'est alors que Voltaire lisait à Émilie et à ses hôtes le travail de sa journée: tantôt un acte de tragédie, tantôt une épître, une réponse à un pamphlet ou un fragment de son histoire de Louis XIV. Les conseils littéraires que lui donnait son amie étaient excellents; au risque de blesser sa susceptibilité de poète, toujours en éveil, elle engageait Voltaire à faire moins de vers et à les châtier davantage. Elle modérait les emportements de son amour-propre irrité, et s'efforçait d'arrêter sa plume quand il voulait se venger des injures de ses ennemis en les injuriant à son tour; ferme et digne, elle faisait des observations avec franchise et vivacité, et ne céda point aux colères qu'elle suscitait parfois. De là des querelles fréquentes, mais soudain apaisées, que le public appelait de graves dissentiments.

Madame du Châtelet manquait peut-être de douceur, mais elle avait la bonté, la droiture et le dévouement.

Quand Voltaire était malade, madame du Châtelet, assise à son chevet, lui lisait les épîtres de Cicéron, ou Virgile et Ovide en latin, Newton et Pope en anglais, ou bien elle lui servait de secrétaire, et Voltaire écrivait à Thiériot :

N'admirez-vous pas sa lumière,  
Son style aisé, sublime et net :  
Sa plume, ou solide, ou légère,  
Traitant de science ou d'affaire,  
D'un madrigal ou d'un sonnet ?  
Elle écrit pourtant pour Voltaire :  
Louis Quinze a-t-il en effet,  
Quelque semblable secrétaire,  
Soit d'État, soit de cabinet ?

Ce temps de bonheur (car c'était du bonheur, malgré quelques nuages aussitôt dissipés par l'amour), fut troublé à la fin de 1736. Voltaire, de nouveau menacé après la publication du *Mondain*, est forcé de quitter Cirey. Madame du Châtelet l'accompagne jusqu'à Vassy, petite ville sur la route de Bruxelles ; c'est de là que Voltaire écrit au comte d'Argental :

« Votre amie est devant moi qui fond en larmes ; mon cœur est percé. Faudra-t-il la laisser retourner seule dans le château qu'elle n'a bâti que pour moi, et me priver de ce qui est la consolation de ma vie



parce que j'ai des ennemis à Paris? Je suspends dans mon désespoir mes résolutions; j'attendrai encore que vous m'ayez instruit de l'excès de fureur où l'on peut se porter contre moi. »

Il continue son voyage, et recommande tendrement madame du Châtelet à madame de Champbonin par ce billet qu'il écrit en route :

De Givet, décembre 1736.

« M. de Champhonin, madame, a un cœur fait comme le vôtre; il vient de m'en donner une preuve bien sensible. Je me flatte que vous rendrez encore un plus grand service à la plus adorable personne du monde; vous la consolerez, vous resterez auprès d'elle autant que vous le pourrez. J'ai plus besoin encore de consolations; j'ai perdu mille fois davantage, vous le savez; vous êtes témoin de tout ce que son cœur et son esprit valent; c'est la plus belle âme qui soit jamais sortie des mains de la nature. Voilà ce que je suis forcé de quitter. Parlez-lui de moi, je n'ai pas besoin de vous en conjurer. Vous auriez été le lien de nos cœurs s'ils avaient pu ne se pas s'unir d'eux-mêmes. Hélas! vous partagez nos douleurs! Non, ne les partagez pas, vous seriez trop à plaindre.

Les larmes coulent de mes yeux en vous écrivant.  
Comptez sur moi comme sur vous-même. ◦

On le voit, ils étaient encore alors dans toute la ferveur du sentiment.

Après un court séjour en Hollande, Voltaire revint à Cirey. C'est durant une de ces rares séparations forcées que madame du Châtelet, étant à Paris, allait presque chaque jour au Mont-Valérien pour y prendre des leçons de Maupertuis. Mais ni la passion de la science, ni les plaisirs de la cour, ne pouvaient lui faire oublier Cirey. Elle retourna bien vite auprès de Voltaire; du reste, un écho du monde Parisien les suivait toujours dans leur solitude. Tous les livres nouveaux, tous les journaux d'alors, leur étaient envoyés. Ils recevaient aussi les *Nouvelles à la main*, feuilles manuscrites rédigées par des valets de chambre des grands seigneurs, et qu'on jetait le matin à travers les portes des abonnés. Dans ces feuilles, tous les scandales étaient divulgués, commentés et grossis par l'esprit grossier des antichambres. Telle est l'origine de certaines publications de nos jours dont les auteurs peuvent se glorifier d'avoir eu des laquais pour maîtres.

Les satires et les pamphlets dirigés contre Vol-

taire parvenaient aussi à Cirey. Tantôt c'étaient les injures grossières de l'abbé Desfontaines et de Jean-Baptiste Rousseau ; tantôt des épigrammes à coups d'épingles, comme celles de Riccobini, qui chansonnait Voltaire et la marquise. Heureusement ces attaques de la médiocrité envieuse qui, au lieu de les ternir, consacrent pour ainsi dire les renommées éclatantes, avaient de douces et glorieuses compensations ; de toutes parts arrivaient à Cirey les témoignages de l'admiration de la France et de l'Europe. Peu soucieuse pour elle-même de l'éclat de la gloire, madame du Châtelet, cette muse discrète et fière de la science, reportait à son ami ces hommages du monde sans lesquels elle sentait bien qu'il aurait eu la faiblesse de se trouver malheureux.

Le grand Frédéric, alors prince royal, était un des correspondants les plus assidus de Voltaire, et toutes ses lettres renfermaient de gracieuses paroles pour madame du Châtelet :

« Si j'approchais de la divine Émilie, écrivait-il un jour, je lui dirais comme l'ange de l'Annonciation : Vous êtes la bénie entre toutes les femmes, car vous possédez un des plus grands hommes du monde. Et

j'oserais encore lui dire : *Marie* a choisi le bon parti, elle a embrassé la philosophie. »

Dans la vivacité de son enthousiasme pour Voltaire et pour la marquise, enthousiasme que nous verrons bientôt s'affaiblir, Frédéric envoyait son portrait à madame du Châtelet, des plumes et des écritaires d'ambre; petits souvenirs accompagnés de devises galantes faites par le prince-poète. En 1737, un ambassadeur vint de sa part à Cirey; c'était le comte de Kaiserling, surnommé *Césarion* par Frédéric. Le château fut en fête durant huit jours; on joua plusieurs pièces de Voltaire; on fit une belle illumination dont les lumières dessinaient le chiffre et le nom du prince de Prusse, avec cette devise : *L'espérance du genre humain*. L'ambassadeur de Frédéric, qui arrivait du fond de la Poméranie, était surpris et charmé de ce luxe élégant dont la cour de Berlin ne lui avait pas donné l'idée. Quand il partit de Cirey, madame du Châtelet lui offrit des présents beaucoup plus royaux que ceux qu'il avait apportés de la part de son maître. Cirey traitait de puissance à puissance avec Postdam; le temps approchait où l'autorité de l'intelligence devait l'emporter sur la royauté.

Des amitiés tout aussi empressées, plus tendres et

moins passagères que celle de Frédéric, les cherchaient encore dans leur solitude. *Leurs deux anges*, M. et madame d'Argental, leur écrivaient presque tous les jours des nouvelles de Paris ; Helvétius communiquait ses premiers essais à Voltaire, et s'enquérail du jugement de madame du Châtelet. Le marquis d'Argens, l'aimable épicurien provençal, dont Voltaire devait retrouver plus tard l'amitié à Berlin, leur adressait ses *Lettres juives* ; d'autres se rendaient en pèlerinage à Cirey. En 1738, madame Denis, nièce de Voltaire, vint y passer quelques jours. Madame du Châtelet et madame Denis ! le rapprochement de ces deux noms rappelle naturellement ce que furent ces deux femmes dans la vie de Voltaire. L'une avait été l'amie noble, tendre, dévouée, inspiratrice, des grands travaux du poète, et lui avait offert la solitude de Cirey pour s'y recueillir ; l'autre fut la ménagère tracassière, intéressée, mondaine, remplissant de bruit la maison de son oncle, et le forçant à venir mourir à Paris où elle désirait vivre. Une autre femme, l'auteur des *Lettres d'une Péruvienne*, madame de Graffigny, vint, dans cette même année 1738, chercher dans sa détresse un asile à Cirey ; elle y passa plusieurs mois,



et elle nous a laissé bien des commérages sur les deux amis. Maupertuis et Clairault, Jean Bernouilli, Koenig, Algarotti, habitèrent aussi ce beau lieu.

Malgré les distractions du dehors, madame du Châtelet continuait ses travaux scientifiques. Elle concourut pour un prix à l'Académie des sciences; le sujet était : *Dissertation sur la nature et la propagation du feu*. Voltaire composa un mémoire pour le même concours; ils avaient travaillé à l'insu l'un de l'autre, et ils ne s'avouèrent qu'ils avaient concouru qu'après le jugement de l'Académie qui distingua les deux mémoires, mais ne les couronna point. « Madame du Châtelet aurait eu le prix de l'Académie, dit Voltaire, si l'absurde et ridicule système des tourbillons n'était pas encore dans toutes les têtes. » Maupertuis confirmait ce jugement de Voltaire.

Plus occupée de la gloire de celui qu'elle aimait que de sa propre gloire, madame du Châtelet interrompit ses travaux pour écrire une défense de Voltaire, et le venger d'un infâme libelle que l'abbé Desfontaines venait de publier contre lui. Il faut voir, dans sa correspondance avec M. d'Argental, qui recommence à cette époque (1738), avec quelle cha-

leur elle prend la défense de son ami, et comme elle s'irrite de la tiédeur de Thieriot qui semble trahir ses intérêts :

« Je viens de voir cet affreux libelle, écrit-elle le 6 décembre. Je suis au désespoir ; je crains plus la sensibilité de votre ami que le public, car je suis persuadée que les cris de ce chien enragé ne peuvent nuire. J'ai empêché qu'il ne le vit. La fièvre ne l'a pas quitté aujourd'hui ; il s'évanouit hier deux fois. Il est dans un grand affaiblissement, et je craindrais infiniment si, dans l'état où il se trouve, son âme éprouvait quelque secousse violente ; il est sur cela d'une sensibilité extrême... voilà de quoi le faire mourir. Il n'y a point de fraudes que je n'invente pour lui adoucir des nouvelles si affligeantes, et je n'ose me flatter d'y réussir toujours. Vous, mon cher ami, qui connaissez l'extrême sensibilité de mon cœur, vous devez concevoir tout ce que je souffre, et l'état violent où je suis... Je ressens vivement ses injures et sa douleur. Si Thierot n'est pas le plus malhonnête homme et le plus ingrat, il doit être outré de la façon dont on y parle de son amitié pour M. de Voltaire.. »

Malgré les précautions ingénieuses de madame du Châtelet, Voltaire eut connaissance du libelle de l'abbé

Desfontaines, et y répondit lui-même par un mémoire. Cette dispute préoccupa le public et tourmenta madame du Châtelet pendant plus d'une année, En mai 1739, madame du Châtelet écrivait encore à M. d'Argental : « Je vous envoie un billet de 300 livres sur mon notaire, à vue; je vous prie de l'employer à retirer tout ce qui concerne cette malheureuse affaire... Votre ami n'en sait rien, et je ne le lui dirai point; vous en sentez la nécessité. »

On le voit, toujours le même devouement, actif, caché, délicat.

L'an 1738 semble clore ces belles années d'amour, de travail et de solitude que madame du Châtelet et Voltaire passèrent à Cirey. A l'affaire du libelle qui les troubla pendant plusieurs mois vinrent se joindre d'autres affaires qui les forcèrent à s'éloigner de leur retraite.

Madame du Châtelet avait acheté à Paris l'hôtel Lambert (1), dans l'île Saint-Louis, « un hôtel, écrivait Voltaire au prince royal de Prusse, bâti par un des plus grands architectes de France, et peint par Lebrun et Lesueur. C'est une maison faite pour un

(1) Cet hôtel, aujourd'hui restauré, appartient au prince Czartoryski, le grand exilé polonais.

souverain qui serait philosophe (1). » Voltaire et madame du Châtelet devaient habiter cette royale demeure tous les hivers ; mais un procès les obligea à séjourner plusieurs années en Hollande. Madame du Châtelet avait à liquider tous les biens de sa maison qui était en engagés ; elle dut poursuivre elle-même cette grande affaire pour laquelle elle rédigea des mémoires avec la même netteté et la même force qu'elle mettait dans ses ouvrages de géométrie.

Se trouvant en Hollande (1739), madame du Châtelet alla visiter avec Voltaire une petite principauté qui s'appelait Beringhen, près de Liège, et qui venait de lui être laissée en héritage par un de ses oncles. C'est en arrivant dans ce domaine féodal que Voltaire écrivait à madame de Champbonin :

« Mon aimable *gros chat*, j'ai reçu votre lettre à Bruxelles. Nous voici au fin fond de la Barbarie, dans l'empire de son altesse monseigneur le marquis de Trichâteau (2), qui, je vous jure, est un assez vilain

(1) Voltaire avait envoyé de Flandre de très-beaux tableaux pour orner l'hôtel Lambert. Ces tableaux font aujourd'hui partie de la galerie du Louvre.

(2) Marc-Antoine du Châtelet, marquis de Trichâteau, seigneur de Ham et de Beringhen, cousin-germain de Florent-Claude du Châtelet, mort à Cirey.

empire. Si madame du Châtelet demeure longtemps dans ce pays-ci, elle pourra s'appeler la reine des sauvages. Nous sommes dans l'auguste ville de Beringhen, et demain nous allons au superbe château de Ham, où il n'est pas sûr qu'on trouve des lits, ni des fenêtres, ni des portes. On dit cependant qu'il y a ici une troupe de voleurs ; en ce cas, ce sont des voleurs qui font pénitence : je ne connais que nous de gens volables, Le plénipotentiaire Montors avait assuré à M. du Châtelet que les citoyens de son auguste ville lui prêteraient beaucoup d'argent ; mais je doute qu'ils pussent prêter de quoi envoyer au marché. Cependant Émilie fait de l'algèbre, ce qui lui sera d'un grand secours dans le cours de sa vie, et d'un grand agrément dans la société. Moi, chétif, je ne sais encore rien, sinon que je n'ai ni principauté ni procès, et que je suis un serviteur fort utile. »

Une pointe de raillerie commence à percer dans ce billet ; on y devine une sorte de lassitude de suivre en tous lieux la divine Émilie

On resta peu de jours dans ce vieux château démantelé. Le procès de madame du Châtelet l'obligea de retourner à Bruxelles ; mais là, comme partout, les plaisirs venaient la distraire du travail et des af-



faïres. Voltaire lui donna une fête brillante à laquelle assistèrent la princesse de Chimay et le duc d'Arenberg, qui reçurent tour à tour dans leurs châteaux madame du Châtelet et son ami. Ce procès, qui fut une grande affaire dans la vie de la marquise, dura près de cinq ans, et la détermina à se fixer à Bruxelles. Elles ne venait plus que rarement à Cirey ou à Paris, et pour y passer très-peu de temps. C'est à Bruxelles qu'en 1740 Frédéric, devenu roi de Prusse, envoya M. de Camas en ambassade à Voltaire qui lui écrivit à ce sujet :

« Je volai hier chez cet estimable M. de Camas, envoyé chanté par son roi, et dans le peu qu'il m'en dit, j'appris que votre majesté, que j'appellerai toujours votre *humanité*, vit en roi plus que jamais ; et qu'après avoir fait sa charge de roi sans relâche les trois quarts de la journée, elle jouit le soir des douceurs de l'amitié qui sont si au-dessus de celles de la royauté. Nous allons dîner dans une demi-heure tous ensemble chez la marquise du Châtelet. Jugez, sire, quelle sera sa joie et la mienne ! Depuis l'apparition de M. de Kaiserling, nous n'avons pas eu un si beau jour. »

Ici, comme contraste, le lecteur lira avec curiosité

le récit que fait Voltaire dans ses mémoires de cette ambassade de M. de Camas :

« J'étais à Bruxelles, il (Frédéric) commença par  
» envoyer en France, en ambassade extraordinaire,  
» un manchot nommé Camas, ci-devant Français ré-  
» fugié, et alors officier dans ses troupes. Il disait  
» qu'il y avait un ministre de France à Berlin à qui il  
» manquait une main, et que pour s'acquitter de tout  
» ce qu'il devait au roi de France, il lui envoyait un  
» ambassadeur qui n'avait qu'un bras.

» Camas, en arrivant au cabaret, me dépêcha un  
» jeune homme qu'il avait fait son page, pour me dire  
» qu'il était trop fatigué pour venir chez moi; qu'il  
» me priait de me rendre chez lui sur l'heure, et qu'il  
» avait le plus grand et le plus magnifique présent à  
» me faire de la part du roi son maître.

» Courez vite, dit madame du Châtelet; on vous  
» envoie sûrement les diamants de la couronne. Je  
» courus, je trouvai l'ambassadeur qui, pour toute  
» valise, avait derrière sa chaise un quartaut de vin  
» de la cave du feu roi, que le roi régnant m'ordon-  
» nait de boire. Je m'épuisai en protestations d'éton-  
» nement et de reconnaissance sur les marques li-  
» quides des bontés de Sa Majesté, substituées aux

» solides dont elle m'avait flatté, et je partageai le  
» quartaut avec Camas. »

Voltaire et le roi de Prusse qui, jusqu'à l'année 1740, ne s'étaient connus que par correspondance, se virent pour la première fois au commencement de cette année. Madame du Châtelet aurait désiré assister à cette première entrevue, qui eut lieu dans le duché de Clèves. Mais le roi de Prusse, en qui déjà le soldat effaçait le philosophe et le poète, oubliant son ancienne galanterie pour la marquise, écrivit à ce sujet à Voltaire : « A vous parler franchement, touchant le voyage de madame du Châtelet, c'est Voltaire, c'est vous, c'est mon ami, que je désire voir, et la divine Émilie, avec toute sa divinité, n'est que l'accessoire d'Apollon newtonianisé. »

Puis, dans une autre lettre légèrement railleuse :

« S'il faut absolument qu'Émilie accompagne Apollon, j'y consens ; mais si je puis vous voir seul, je préférerai le dernier. Je serais trop ébloui, je ne pourrais supporter tant d'éclat à la fois. Il me faudrait le voile de Moïse pour tempérer les rayons mêlés de vos deux divinités. »

Voltaire partit seul ; et après quelques jours passés auprès du roi de Prusse, il vint rejoindre madame du

Châtelet à Bruxelles. Mais bientôt Frédéric attira de nouveau Voltaire, qui alla le voir à Berlin ; quelques passages de sa correspondance à cette époque semblent indiquer que son affection pour madame du Châtelet commence à décroître. Il écrit à madame de Champbonin d'un ton semi-railleur :

« Elle est plus savante que jamais ; et si sa supériorité lui permet encore de baisser les yeux sur moi, ce sera une belle action à elle, car elle est bien haute ; il faut qu'elle cligne les yeux en regardant en bas pour me voir. »

Et au roi de Prusse :

« Je veux partir, madame du Châtelet ne pourra m'en empêcher ; je quitterai Minerve pour Apollon. »

Madame du Châtelet rend ainsi compte de ce voyage à son ami M. d'Argental :

« Je vous assure, mon cher ami, que depuis que je vous ai quitté, j'ai été bien à plaindre ; car j'ai joint au chagrin de l'absence une inquiétude affreuse sur les suites et les risques d'un voyage toujours très-fatigant, mais que les débordements et la saison avaient rendu très-périlleux. Il a été douze jours sur l'eau, pris dans les glaces, de La Haye ici. Je n'ai pu avoir pendant ce temps-là de ses nouvelles, et la

tête a failli m'en tourner. Enfin il est arrivé se portant assez bien, à une fluxion sur les yeux près. Tous mes maux sont finis, il me jure bien qu'ils sont finis pour toujours. Le roi de Prusse est bien étonné qu'on le quitte pour aller à Bruxelles; le roi ne conçoit pas de certains attachements; il faut croire qu'il en aimera mieux ses amis. Il n'y a rien qu'il n'ait fait pour retenir l'autre, et je le crois outré contre moi; mais je-le défie de me haïr plus que je ne l'ai haï depuis deux mois. Voilà, vous l'avouerez, une plaisante rivalité... Je ne crois pas qu'il y ait une plus grande contradiction que l'invasion de la Silésie et l'*Anti-Machiavel* (1); mais il peut prendre toutes les provinces qu'il voudra, pourvu qu'il ne prenne plus ce qui fait le charme de ma vie. »

C'est à cette époque que M. de Mairan, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, adressa une lettre à madame du Châtelet sur la question des forces vives; il différait d'opinion avec elle; il l'avait attaquée assez violemment, et elle n'employa pour lui répondre, que les armes légères et courtoises de la plaisanterie. Elle écrivait à ce sujet à Maupertuis :

(1) Ouvrage écrit par Frédéric lorsqu'il n'était encore que prince royal.



« Je suis honteuse d'avoir mêlé la plaisanterie dans une affaire si sérieuse : ce n'est assurément ni mon caractère, ni mon style. Mais il fallait répondre à des injures sans en dire, sans se fâcher, et cela n'était pas aisé. D'ailleurs il fallait se faire lire des gens du monde, et cela était encore plus difficile. »

Voltaire, chargé d'une négociation auprès du roi de Prusse, s'éloigna de nouveau de madame du Châtelet pour aller rejoindre ce prince en Franconie. Durant cette absence, il écrivit plus rarement encore que pendant la précédente. Madame du Châtelet comprit que les sentiments de son ami n'étaient plus les mêmes.

« Je viens enfin de recevoir une lettre, écrit-elle (le 10 octobre 1743) à M. d'Argental ; elle a quatre lignes. Il est clair par cette lettre qu'il a été quinze jours sans m'écrire ; il ne me parle point de son retour. Que de choses à lui reprocher ! et que son cœur est loin du mien ! Mais puisqu'il se porte bien je n'ai plus de reproches à lui faire, et je suis trop heureuse. »

Et quelques jours après elle écrit de Bruxelles :

« Je fais des réflexions bien cruelles : je crois qu'il est impossible d'aimer plus tendrement et d'être plus malheureuse. Imaginez-vous que pendant

que M. de Voltaire pouvait et devait partir pour revenir ici, après m'avoir juré mille fois dans ses lettres qu'il ne serait pas à Berlin plus longtemps qu'en 1740 (et il y fut dix jours); dans ce temps-là il va à Bareith, où assurément il n'avait que faire; il y passe encore quinze jours sans le roi de Prusse et sans m'écrire une seule ligne; il s'en retourne à Berlin, et y passe encore quinze jours; et que sais-je? Peut-être y passera-t-il toute sa vie, et, en vérité, je le croirais, si je ne savais pas qu'il a des affaires qui le rappellent indispensablement à Paris. Il m'écrit donc quatre lignes en passant, dans un cabaret, sans m'expliquer les raisons de son séjour à Bareith, ni celle de son silence, sans me parler de son retour, ni de son nouveau séjour à Berlin. Enfin, il m'écrit un billet tel qu'il m'en écrivait un de sa chambre à la mienne, et voilà la seule chose que j'aie reçue depuis le 14 septembre, c'est-à-dire depuis plus d'un mois.

« Concevez-vous que quelqu'un qui me connaît m'expose à cette douleur et à toutes les imprudences dont il sait bien que je suis capable quand je suis inquiète de lui. Vous savez ce qu'il m'en a coûté; j'ai pensé réellement en mourir, et j'en ai encore une petite fièvre lente qui se marque en double-tierce et

qui me prépare un bien triste hiver. C'est un miracle que je n'ai pas passé Lille ; dans mon inquiétude et ma douleur, je ne sais où j'aurais pu aller ; la fièvre m'en a préservée ; mais je ne vous cache point que mon cœur est ulcéré, et que je suis pénétrée de la plus vive douleur. Avoir à me plaindre de lui, est une sorte de supplice que je ne connaissais pas. J'ai éprouvé à la vérité une situation plus cruelle, celle de trembler pour sa vie ; mais je pouvais espérer que mes craintes étaient chimériques, et il n'y a point de ressources à ses procédés pour moi. Je sais par une lettre du 4 octobre que M. de Podevils a reçue de lui, et qu'il m'a envoyée de La Haye, qu'il comptait partir de Berlin le 11 ou le 12 ; mais ce n'était pas un projet arrêté, et quelque opéra ou quelque comédie pourra bien le déranger. Il est bien singulier que je reçoive de ses nouvelles par les ministres étrangers et par les gazettes. Cependant je suis ici, où je fais semblant d'avoir affaire ; mais mon esprit n'en est pas capable ; heureusement qu'il n'a pas de quoi s'exercer.

« Je l'attendrai s'il revient ce mois-ci ; mais si son retour se retardait, comme rien n'est plus possible, je retournerai chercher auprès de vous une consolation

dont je suis incapable, et je compte aller ensevelir cet hiver mes chagrins à Cirey... Ne montrez cette lettre à personne; je sens une triste consolation à vous ouvrir mon cœur; le temps ni les torts ne font rien sur moi, et je vois bien par ce que j'éprouve que la source de mes chagrins est intarissable. »

Le 22 octobre 1743, elle écrit de Bruxelles :

« ..... Je ne reconnais plus celui d'où dépend mon mal et mon bien, ni dans ses lettres, ni dans ses démarches; il est ivre absolument. Je sais enfin, par l'envoyé de Prusse à La Haye, qu'il est parti de Berlin le 12; il doit passer par Brunswick, car il est fou des cours d'Allemagne. Enfin, il met douze jours pour revenir de Berlin à La Haye, et il n'en a mis que neuf à y aller. Je sens bien que trois jours, dans une autre situation, ne devraient pas être reprochés; mais quand vous songerez qu'il a fait durer cinq mois une absence qui devait être au plus de six semaines, qu'il est resté quinze jours à Bareith sans le roi de Prusse; qu'il a passé, à son retour, quinze jours de plus à Berlin, qu'il a été trois semaines entières sans m'écrire, et que depuis deux mois j'apprends ses desseins et ses démarches par les ambassadeurs et par les gazettes, vous sentirez aisément

combien je suis à plaindre. Tout ce que j'ai éprouvé depuis un mois détacherait peut-être toute autre que moi ; mais s'il peut me rendre malheureuse, il ne peut diminuer ma sensibilité. Je sens que je ne serai jamais raisonnable ; je ne le voudrais pas même, quand il ne tiendrait qu'à moi, et malgré tout ce que souffre, je suis bien persuadée que celui qui aime le mieux est encore le plus heureux...

« Je ne vous nierai point que ma santé ne soit fort délabrée : je tousse continuellement, j'ai un mal affreux entre les deux épaules, et j'ai de plus une douleur fixe au côté droit, je crois au foie, et qui ne me quitte point. Je ne suis pas à présent assez heureuse pour être fort affectée de mon état, cependant je vous avoue que je voudrais être à Paris. Ma fièvre est pourtant diminuée, et ce n'est presque plus rien ; une autre que moi en serait morte, et peut-être serait-ce encore le meilleur ! »

Ce dernier cri du cœur ne semble-t-il pas un sentiment de ce qui l'attendait ? Oui, c'eût été le meilleur de mourir alors, de ne pas essayer de recommencer sa vie et de rouvrir son cœur aux passions !

Par ces lettres écrites dans tout l'abandon du sen-



timent, on voit qu'après dix ans de durée l'amour de madame du Châtelet pour Voltaire était resté aussi tendre, aussi profond qu'aux premiers jours. Mais lui n'était plus qu'un ami tiède, ne pouvant plus donner et ne désirant plus inspirer que de l'amitié. En vain, à son retour, écrivait-il à madame de Champbonin : « Mon corps a voyagé, mon cœur est toujours resté auprès de madame de Châtelet, » il ne put faire rentrer la confiance dans cette âme blessée. Plus galant que tendre, il s'efforçait désormais de cacher sous des paroles courtoises l'absence de l'amour. Le mal était fait; ils restèrent amis, mais le charme des années précédentes avait disparu. Madame du Châtelet nous raconte elle-même la transformation de ses sentiments dans un petit écrit ayant pour titre : *Reflexions sur le bonheur* :

« .... La passion, dit-elle, qui peut nous donner les plus grands plaisirs et nous rendre le plus heureux, met entièrement notre bonheur dans la dépendance des autres; on voit que je veux parler de l'amour. Cette passion est peut-être la seule qui puisse nous faire désirer de vivre et nous engage à remercier l'auteur de la nature, quel qu'il soit, de nous avoir donné l'existence. Milord Rochester a bien raison de dire

que les dieux ont mis cette goutte céleste dans le calice de la vie pour nous donner le courage de la supporter...

« Si ce goût naturel, qui est un sixième sens, le plus fin, le plus délicat, le plus précieux de tous, se trouve rassemblé dans deux âmes également sensibles, également immuables, également susceptibles de bonheur et de plaisir, tout est dit, on n'a plus rien à faire pour être heureux, tout le reste est indifférent...; il faut employer toutes les facultés de son âme à jouir de ce bonheur, il faut quitter la vie quand on le perd, et être bien sûr que les années de Nestor ne sont rien au prix d'un quart-d'heure d'une telle jouissance. Il est juste qu'un tel bonheur soit rare; s'il était commun, il vaudrait mieux être homme que Dieu, du moins tel que nous pouvons nous le représenter. Ce qu'on peut faire de mieux est de se persuader que ce bonheur n'est pas impossible : Je ne sais si cependant l'amour a jamais rassemblé deux personnes faites à tel point l'une pour l'autre, qu'elles ne connussent jamais la satiété de la jouissance, ni le refroidissement qu'entraîne la sécurité, ni l'indolence et la tiédeur qui naissent de la facilité et de la continuité d'un commerce dont l'illusion ne se détruit ja-

mais (car où entre-t-elle plus que dans l'amour?), et dont l'ardeur enfin fût égale dans la jouissance et dans la privation, et pût supporter également les malheurs et les plaisirs.

» Un cœur capable d'un tel amour, une âme si tendre et si ferme, semble avoir épuisé le pouvoir de la divinité. Il en naît une en un siècle; il semble qu'en produire deux soit au-dessus de ses forces, ou que, si elle les avait produites, elle serait jalouse de leurs plaisirs si elles se rencontraient. Mais l'amour peut nous rendre heureux à moins de frais : une âme tendre et sensible est heureuse par le seul plaisir qu'elle trouve à aimer. Je ne veux pas dire par là qu'on puisse être parfaitement heureux en aimant, quoiqu'on ne soit pas aimé; mais je dis que, quoique nos idées de bonheur ne soient pas également remplies par l'amour de l'objet que nous aimons, le plaisir que nous sentons à nous livrer à toute notre tendresse peut suffire pour nous rendre fort heureux; et si cette âme a encore le bonheur d'être susceptible d'illusions, il est impossible qu'elle ne se croie pas plus aimée qu'elle ne l'est peut-être en effet; elle doit tant aimer qu'elle aime pour deux, et que la chaleur de son sentiment supplée à ce qui manque réellement

à son bonheur. Il faut sans doute qu'un caractère sensible, vif et emporté, paie le tribut des inconvénients attachés à ces qualités, je ne sais si je dois dire bonnes ou mauvaises ; mais je crois que quiconque composerait son individu les y ferait entrer. Une première passion emporte tellement hors de soi une âme de cette trempe, qu'elle est inaccessible à toute réflexion et à toute idée modérée ; elle peut sans doute se préparer de grands chagrins ; mais le plus grand inconvénient attaché à cette sensibilité emportée, c'est qu'il est impossible que quelqu'un qui aime à cet excès soit aimé, et qu'il n'y a presque point d'hommes dont le goût ne diminue par la connaissance d'une telle passion. Cela doit sans doute paraître bien étrange à qui ne connaît pas encore assez le cœur humain ; mais, pour peu qu'on ait réfléchi sur ce que nous offre l'expérience, on sentira que pour conserver longtemps le cœur de son amant, il faut toujours que l'espérance ou la crainte agisse en lui. Or, une passion telle que je viens de la dépeindre produit un abandonnement de soi-même qui rend incapable de tout art. L'amour perce de tout côté ; on commence par vous adorer, cela est impossible autrement ; mais bientôt la certitude d'être



aimé, l'ennui d'être toujours prévenu, le malheur de n'avoir rien à craindre, émoussent ses goûts. Voilà comme est fait le cœur humain ; et qu'on ne croie pas que j'en parle par rancune. J'ai reçu de Dieu, il est vrai, une de ces âmes tendres et immuables qui ne savent ni déguiser ni modérer leurs passions, qui ne connaissent ni l'affaiblissement ni le dégoût, et dont la ténacité sait résister à tout, même à la certitude de n'être plus aimé ; mais j'ai été heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui avait subugué mon âme, et ces dix ans, je les ai passés tête-à-tête avec lui sans aucun moment de dégoût et de langueur. Quand l'âge, les maladies, peut-être aussi la satiété de la jouissance, ont diminué son goût, j'ai été longtemps sans m'en apercevoir. J'aimais pour deux, je passais ma vie entière avec lui, et mon cœur, exempt de soupçons, jouissait du plaisir d'aimer et de l'illusion de se croire aimé. Il est vrai que j'ai perdu cet état si heureux, et que ce n'a pas été sans qu'il m'en ait coûté bien des larmes.

» Il faut de terribles secousses pour briser de telles chaînes ; la plaie de mon cœur a saigné longtemps. J'ai eu lieu de me plaindre, et j'ai tout pardonné ; j'ai été assez juste pour sentir qu'il n'y avait peut-être



au monde que mon cœur qui eût cette immutabilité qui anéantit le pouvoir du temps ; que si l'âge et ses maladies n'avaient pas entièrement éteint ses désirs, ils auraient peut-être encore été pour moi, et que l'amour me l'aurait ramené ; enfin que son cœur, incapable d'amour, m'aimait de l'amitié la plus tendre et m'aurait consacré sa vie. La certitude de l'impossibilité du retour de son goût et de sa passion, que je sais bien qui n'est pas dans la nature, a amené insensiblement mon cœur au sentiment paisible de l'amitié, et ce sentiment, joint à la passion de l'étude, me rendait assez heureuse.

» Mais un cœur si tendre peut-il être rempli par un sentiment aussi paisible et aussi faible que celui de l'amitié. Je ne sais si on doit espérer, si on doit souhaiter même de tenir toujours cette sensibilité dans l'espèce d'apathie à laquelle il a été difficile de l'amener.

» On n'est heureux que par des sentiments vifs et agréables. — Pourquoi donc s'interdire les plus vifs et les plus agréables de tous ? Mais ce qu'on a éprouvé, les réflexions qu'on a été obligé de faire pour amener son cœur à cette apathie, la peine même qu'on a eue de s'y réduire, doit faire craindre de quitter un état

qui n'est pas malheureux, pour essayer des malheurs que l'âge et la perte de la beauté rendraient inévitables. Belles réflexions, me dira-t-on, et bien utiles; vous verrez de quoi elles vous serviront, si vous avez jamais du goût pour quelqu'un qui devienne amoureux de vous. Mais je crois qu'on se trompe, si on croit que ces réflexions soient inutiles. Les passions, passé trente ans, ne nous emportent plus avec la même impétuosité. Croyez que l'on résisterait à son goût si on le voulait bien fortement et qu'on fût bien persuadé qu'il fera notre malheur : on n'y cède que parce qu'on n'est pas bien convaincu de la sûreté de ces maximes, et qu'on espère encore d'être heureux; et on a raison de se le persuader. Pourquoi s'interdire l'espérance d'être heureux, et de la manière la plus vive? . . . . .

. . . . .  
. . . . .

. . . . . Chez les hommes la coquetterie sert à l'amour; ils ne veulent perdre ni leurs conquêtes, ni leurs victimes, et par mille coquetteries ils savent rallumer un feu mal éteint et vous tenir dans un état d'incertitude aussi ridicule qu'insupportable. Il faut couper dans le vif; il faut rompre sans retour; il

faut, dit M. de Richelieu, découdre l'amitié et déchirer l'amour : enfin, c'est à la raison à faire notre bonheur dans l'âge mûr ; dans l'enfance, nos sens se chargent seuls de ce soin ; dans la jeunesse, le cœur et l'esprit commencent à s'en mêler, avec cette subordination que le cœur décide de tout ; mais dans l'âge mûr la raison doit être de la partie ; c'est à elle à nous faire sentir qu'il faut être heureux, quoi qu'il en coûte. »

Voltaire, affaibli par les infirmités, vieillard avant l'âge, semble avoir répondu à ces pages d'un cœur toujours jeune et passionné par ces vers bien connus adressés à madame du Châtelet :

Si vous voulez que j'aime encore,  
Rendez-moi l'âge des amours ;  
Aux crépuscules de mes jours  
Rejoignez s'il se peut l'aurore.

. . . . .  
. . . . .  
Le temps qui me prend par la main  
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur,  
Tirons du moins quelque avantage :  
Qui n'a pas l'esprit de son âge,  
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse  
Les folâtres emportements :  
Nous ne vivons que deux moments  
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,  
Tendresse, illusion, folie,  
Dons du ciel qui me consoliez  
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois je le vois bien :  
Cesser d'aimer et d'être aimable,  
C'est une mort insupportable ;  
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Les séjours à Cirey devenaient de plus en plus rares. Les fêtes du mariage du dauphin attirèrent Voltaire et madame du Châtelet à Fontainebleau, où l'on représenta devant la cour *la duchesse de Navarre* (1). Un jour, madame du Châtelet faillit être étouffée par la foule qui se pressait aux réjouissances publiques par lesquelles Paris célébrait ce mariage :

« Savez-vous bien, très-adorable président, écrit à ce sujet Voltaire au président Hénault, que vous avez tiré madame du Châtelet du plus grand embarras du monde, car cet embarras commençait à la Croix-des-Petits-Champs et finissait à l'hôtel de Charost.

(1) Opéra-ballet de Voltaire.

C'était des reculades de deux mille carrosses en trois files, des cris de deux ou trois cent mille hommes semés auprès des carrosses, des ivrognes, des combats à coups de poing, des fontaines de vin et de suif qui coulaient sur le monde, le guet à cheval qui augmentait l'imbroglio, et, pour comble d'agrément, son Altesse royale (1) revenant paisiblement au Palais-Royal, ses gardes, ses pages, et tout cela ne pouvant ni reculer ni avancer jusqu'à trois heures du matin. J'étais avec madame du Châtelet ; un cocher qui n'était jamais venu à Paris l'allait faire rouer intrépidement. Elle était couverte de diamants ; elle met pied à terre criant à l'aide, traverse la foule sans être ni volée ni bourrée, entre chez vous, envoie chercher la poularde chez le rôtisseur du coin, et nous buvons à votre santé tout doucement dans cette maison (2) où tout le monde voudrait vous voir. »

Quoiqu'elle eût alors près de quarante ans, madame du Châtelet aimait encore, comme dans sa première jeunesse, les fêtes, les spectacles, le jeu. Une partie de ses nuits et presque chaque matinée étaient

(1) Le duc de Chartres, aïeul du roi Louis-Philippe.

(2) Rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Jacobins.



données à l'étude des sciences, et pour reposer sa tête après ces heures d'un travail assidu, le mouvement du monde lui était nécessaire.

Vive, enjouée, passionnée, même pour des distractions, elle réunissait souvent ses amies, la duchesse de Boufflers, les marquises de Mailly, de Gouvernet, du Deffant, et madame de La Poplinière; parfois ces dames se donnaient des soupers dont les hommes étaient exclus. Un jour d'été, madame du Châtelet les conduisit à Châillot, dans un cabaret nommé *la Maison Rouge*. La chaleur était extrême; les six amies, vêtues comme des nymphes antiques, s'assirent autour d'une table couverte de fleurs, de vins exquis et des mets les plus recherchés. Un seul laquais faisait le service; au dessert, il fut éloigné. Ces dames restèrent réunies jusqu'à cinq heures du matin, riant, chantant et devisant sur toutes choses. Que d'esprit il dut se dépenser là! Que de mordant chez madame du Deffant, que de sensibilité chez madame de La Poplinière, que de grâce chez la marquise de Boufflers. Quant à madame du Châtelet, son cœur et son esprit pouvaient prendre tous les tons.

Nous avons dit que madame du Châtelet aimait le jeu; Voltaire écrivait au marquis d'Argenson : « Est-

il possible que ce soit madame de Pompadour qui, à vingt-deux ans, déteste la cavagnole, et que ce soit *madame du Châtelet-Newton* qui l'aime. »

Une nuit, à cette époque (1740), madame du Châtelet était à Fontainebleau : au jeu de la reine, elle perdit 800 louis; c'était tout ce qu'elle et Voltaire avaient apporté d'argent. Elle s'obtint à jouer sur parole, espérant changer la fortune, et elle perdit encore 84,000 fr. avec un intrépide sang-froid. Voltaire, qui était auprès d'elle, lui dit en anglais que sa passion pour le jeu l'aveuglait et l'empêchait de s'apercevoir qu'elle avait affaire à des fripons. Ces paroles, quoique prononcées à voix basse, furent entendues de quelques personnes; des suites fâcheuses pouvaient en résulter; la reine en avertit Voltaire, qui se retira.

Il partit la nuit même de Fontainebleau avec madame du Châtelet. Ils se cachèrent quelque temps à la petite cour de Sceaux, chez la duchesse du Maine, cette princesse dont Fontenelle disait « qu'elle voulait dans les divertissements de sa cour que la gaieté eût de l'esprit. » Voici comment madame de Staal, dame d'honneur de la duchesse, raconte leur arrivée dans une lettre adressée à madame du Deffand :

« Madame du Châtelet et Voltaire, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui et qu'on avait perdus de vue, parurent hier sur les minuit comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leur tombeau. On sortait de table ; c'étaient pourtant des spectres affamés : il leur fallut un souper, et qui plus est des lits qui n'étaient pas préparés. Le concierge, déjà couché, se leva en grande hâte... »

Et deux jours après, madame de Staal écrit encore d'un ton railleur à sa railleuse amie :

« Nos revenants ne se montrent point de jour ; ils apparurent hier à dix heures du soir : je ne pense pas qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui. L'un est à écrire de hauts faits, l'autre à commenter Newton ; ils ne veulent ni jouer ni se promener ; ce sont bien des non-valeurs dans une société où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport. »

Bientôt cependant des fêtes s'organisèrent à la petite cour de Sceaux, sous la direction de Voltaire et de madame du Châtelet ; la comédie, l'opéra, les bals, les concerts se succédaient ; on représenta des comédies de Voltaire et des opéras de Rameau, dans lesquels madame du Châtelet jouait et chantait les

principaux rôles. Elle fut charmante dans la pastorale d'Issé, de de Lamothe, et Voltaire lui adressa à cette occasion ces vers qui tournent au madrigal :

Charmante Issé, vous nous faites entendre,  
Dans ces beaux lieux, les sons les plus flatteurs ;  
Ils vont droit à nos cœurs.  
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,  
Newton n'a point d'x plus enchanteurs !

Après avoir passé quelques semaines chez la duchesse du Maine, Voltaire et madame du Châtelet retournèrent à Paris ; mais lassés bientôt de cette vie oisive et dissipée, l'amour de l'étude, à défaut d'un sentiment plus tendre, les attira de nouveau dans leur chère retraite de Cirey.

Ils partirent au mois de janvier ; la terre était couverte de neige, le froid était des plus vifs ; madame du Châtelet aimait à voyager la nuit. Arrivée près de Mangis, sa voiture se brisa, et comme on était éloigné de toute habitation, nos deux voyageurs furent obligés d'attendre longtemps sur la grande route.

« M. de Voltaire et madame du Châtelet, dit Longchamps dans ses Mémoires, s'étaient assis à côté l'un de l'autre sur les coussins du carrosse qu'on avait

retirés et portés sur le chemin couvert de neige. Là, presque transis de froid malgré leurs fourrures, ils admiraient la beauté du ciel; il est vrai qu'il était parfaitement serein : les étoiles brillaient du plus vif éclat, l'horizon était à découvert; aucune maison, aucun arbre n'en dérobaient la moindre partie à leurs yeux. On sait que l'astronomie a toujours été une des études favorites de nos deux philosophes. Ravis du magnifique spectacle déployé au-dessus et autour d'eux, ils dissertaient en grelottant sur la nature et le cours des astres, sur la destination de tant de globes immenses répandus dans l'espace; il ne leur manquait que des télescopes pour être parfaitement heureux. Leur esprit égaré dans la profondeur des cieux, ils ne s'apercevaient plus de leur triste position sur la terre, ou plutôt sur la neige et au milieu des glaçons. »

On aime à revoir dans ce tableau madame du Châtelet étudiant le cours des astres comme la muse antique, véritable *Uranie*, ainsi que Voltaire se plaît à la nommer quelquefois. Combien elle nous paraît plus noble et plus intelligente en contemplant dans cette solitude les splendeurs du ciel, que lorsque dans les boudoirs ambrés de Cirey elle condescendait à en-



tendre des chants de ce poème de Voltaire qu'on ose à peine indiquer. .

On le voit, si le monde attirait madame du Châtelet, il ne pouvait la fixer ; le goût de l'étude l'emportait en elle sur le goût des plaisirs.

Chose remarquable ! malgré la célébrité qu'elle s'était acquise dans les sciences, elle ne songea jamais à avoir un salon littéraire, un centre de beaux esprits, et ne partagea point à cet égard la passion de madame du Deffand, de madame Geoffrin et de quelques autres femmes de ce temps

Elle aimait l'étude pour elle-même, dans la retraite, sans se préoccuper des suffrages du monde.

« Jamais femme, dit Voltaire, ne fut si savante qu'elle, et jamais personne ne mérita moins qu'on dit d'elle : c'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, et jamais n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit, où l'on établit une espèce de tribunal, où l'on juge son siècle, par lequel, en récompense, on est jugé très-sévèrement. Elle a vécu longtemps dans les sociétés où l'on ignorait ce

qu'elle était, et elle ne prenait pas garde à cette ignorance »

Après un nouvel hiver passé à Cirey dans le travail et les distractions habituelles, spectacles, concerts donnés aux visiteurs et aux voisins de campagne, Voltaire et madame du Châtelet partirent pour Lunéville. Stanislas, roi de Pologne et père de Marie Leczinska, femme de Louis XV, les appelait à sa petite cour.

Comme chacun le sait, ce prince élu deux fois roi de Pologne, n'en avait possédé que le titre, et, chassé de ses états, avait obtenu en dédommagement de la perte d'une couronne l'usufruit de la Lorraine, qu'il gouvernait temporellement; cette province appartenant de fait à la France, par suite des traités de Vienne de 1735.

M. du Châtelet était un des premiers gentilshommes de Lorraine, où il commandait un régiment. La marquise de Boufflers, amie de madame du Châtelet, faisait les honneurs de la maison du roi de Pologne à Lunéville. On le voit, toutes les convenances se réunissaient pour y attirer Voltaire et madame du Châtelet. De plus, un jésuite, confesseur de Stanislas, avait des vues secrètes sur madame du Châtelet.

Voltaire raconte plaisamment ce projet d'intrigue digne d'un révérend père de la Compagnie de Jésus.

« Le roi Stanislas tenait alors sa petite et agréable cour à Lunéville. Tout vieux et tout dévot qu'il était, il avait une maîtresse. C'était madame la marquise de Boufflers. Il partageait son âme entre elle et un jésuite nommé Menou, le plus intrigant et le plus hardi prêtre que j'aie jamais connu. Cét homme avait attrapé au roi Stanislas, par les inportunités de sa femme qu'il avait gouvernée, environ un million, dont partie fut employée à bâtir une magnifique maison pour lui et pour quelques jésuites, dans la ville de Nancy. Cette maison était dotée de vingt-quatre mille livres de rente, dont douze pour la table de Menou, et douze pour donner à qui il voudrait.

« La maîtresse n'était pas, à beaucoup près, si bien traitée. Elle tirait à peine alors du roi de Pologne de quoi avoir des jupes, et cependant le jésuite enviait sa portion et était furieusement jaloux de la marquise. Ils étaient ouvertement brouillés. Le pauvre roi avait tous les jours bien de la peine, au sortir de la messe, à rapatrier sa maîtresse et son confesseur.

« Enfin notre jésuite ayant entendu parler de madame du Châtelet, qui était très-bien faite et encore

assez belle, imagina de la substituer à madame de Boufflers. Stanislas se mêlait quelquefois de faire d'assez mauvais petits ouvrages; Menou crut qu'une femme auteur réussirait mieux qu'une autre auprès de lui, et le voila qui vient à Cirey pour ourdir cette belle trame. Il cajole madame du Châtelet, et nous dit que le roi Stanislas sera enchanté de nous voir. Il retourne dire au roi que nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour. Stanislas recommande à madame de Boufflers de nous amener.

« Et, en effet, nous allâmes à Lunéville. Il arriva tout le contraire de ce que voulait le révérend père. Nous nous attachâmes à madame de Boufflers, et le jésuite eut deux femmes à combattre. »

C'est à Lunéville que madame du Châtelet vit pour la première fois Saint-Lambert, beau, froid, ayant de grandes manières et l'esprit du monde. Écrivain et poète médiocre, Saint-Lambert ne doit de nos jours un reste de célébrité qu'à l'amour de deux femmes (1), qui ont pu le préférer aux deux plus grandes renommées du XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau !

(1) Madame du Châtelet et madame d'Houdetot.

A l'époque où madame du Châtelet arriva à Lunéville, Saint-Lambert avait trente-trois ans, huit ans de moins que la marquise, et vingt ans de moins que Voltaire.

Il était alors capitaine au régiment des gardes-lorraines, et attaché à la cour du roi Stanislas. Il s'était d'abord occupé de la marquise de Boufflers dont le roi était fort jaloux ; mais la contrainte excessive qu'il devait s'imposer pour se rendre auprès d'elle le disposa à tenter auprès de madame du Châtelet une séduction qui, pour lui, ne fut qu'un plaisir calculé. Pour elle ce sentiment devint une passion sérieuse, la dernière, la plus ardente de sa vie.

Madame du Châtelet était belle encore, mais touchait à cet âge où l'amour semble nous échapper et où quelques femmes s'y rattachent avec délire ; c'est une étude curieuse et triste que cette lutte d'un cœur qui veut ressaisir les passions de la jeunesse et qui y parvient un instant à force de dévouement, d'exaltation, de sensibilité vraie, de douloureuse tendresse. La femme ramasse alors pour ainsi dire tous ses trésors de sentiments et les prodigue à l'homme qu'elle aime, et pour qui tant d'amour ne compose souvent qu'une distraction passagère.



Depuis longtemps madame du Châtelet n'avait plus d'amour pour Voltaire. Nous avons vu après quelles altérations successives ce sentiment s'était détruit, ou plutôt transformé en amitié. Le vide s'était fait lentement dans son cœur; quand Saint-Lambert se montra, la place était libre.

L'amour-propre de Voltaire fut blessé à la découverte de cette passion nouvelle, mais son cœur ne fut pas atteint.

Il resta stoïquement l'ami de madame du Châtelet et de Saint-Lambert. Celui-ci mettait un soin extrême à flatter le grand homme; il lui prodiguait cet encens de louanges par lequel Voltaire se laissait trop souvent enivrer. C'était là le petit côté de ce grand esprit. Saint-Lambert divinisait le poète et lui enlevait Émilie! La satisfaction de la vanité était un baume pour la blessure du cœur, si tant est que le cœur saignât. Les vers suivants, adressés à cette époque par Voltaire à Saint-Lambert annoncent une résignation exempte de douleur :

Tandis qu'au-dessus de la terre,  
Des aquilons et du tonnerre,  
La belle amante de Newton  
Dans les routes de la lumière,

Conduit le char de Phaéton,  
Sans verser dans cette carrière  
Nous attendons paisiblement,  
Près de l'onde castalienne,  
Que notre héroïne revienne  
De son voyage au firmament.  
Et nous assemblons pour lui plaire  
Dans ces vallons et dans ces bois,  
Les fleurs dont Horace autrefois  
Faisait des bouquets pour Clycère,  
Saint-Lambert, ce n'est que pour toi  
Que ces belles fleurs sont écloses ;  
C'est ta main qui cueille les roses  
Et les épines sont pour moi.

Seule, madame du Châtelet prenait au sérieux cet amour, seule elle en était véritablement émue ; elle aimait avec l'ardeur désespérée d'une dernière passion.

Pour comprendre la puissance du sentiment qu'elle éprouvait, il faut avoir lu ses lettres à Saint-Lambert (1), lettres encore toutes parfumées d'ambre et écrites sur les papiers élégants de l'époque, entourés de petits filets verts ou roses. Tantôt c'est un court billet ne renfermant que ces mots : « Venez, je vous adore, je vous attends ! »

(1) Ces lettres font partie de la collection de M. Feuillet de Couches.

Tantôt ce sont de longues pages où sa passion éperdue cherche à enflammer un cœur presque indifférent.

Un jour, tremblant que Saint-Lambert ne la quittât pour aller à la guerre, elle fait des vœux ardents pour la paix, et lorsque la paix est conclue, elle lui écrit : « Les harangères ont coutume de dire pour s'injurier entre elles : *Tu es bête comme la paix*. Eh bien, moi, j'adore la paix, puisqu'elle vous conserve à moi. »

A ces lettres si tendres, Saint-Sambert répondait (1) par des lettres galantes sans chaleur, sans élan.

C'est du cœur que déborde le sentiment d'Émilie, celui de Saint-Lambert vient d'ailleurs ; il appelle madame du Châtelet *son cher amour, sa chère maîtresse, son cher cœur* ; il emploie toujours le tutoiement, il fait des digressions sur le plaisir, il parle de la nature comme le chantre des *Saisons* pouvait en parler ; il rappelle le charme qu'on trouve dans la simultanéité des sensations en présence d'un beau

(1) Les lettres autographes de Saint-Lambert à madame du Châtelet se trouvaient dans la collection de M. Vilnave.

paysage, la volupté du chant du rossignol qu'ils ont entendu ensemble; et à ce sujet il dit que Stanislas, vieillissant, prétend que les rossignols de Pologne avaient la voix plus forte que ceux de France. Éternelle faiblesse des vieillards, qui attribuent leur propre déclin à tout ce qui les entoure. Le maréchal de Richelieu, dans ses dernières années, disait aussi: *il n'y a plus de femmes.*

Au début de cette passion, madame du Châtelet, forcée de s'éloigner pour quelque temps de la cour de Lorraine, écrivait à Saint-Lambert cette tendre et charmante lettre (1) :

« Toutes mes défiances de votre caractère, toutes mes résolutions contre l'amour n'ont pu me garantir de celui que vous m'avez inspiré. Je ne cherche plus à le combattre, j'en sens l'inutilité; le temps que j'ai passé avec vous à Nancy l'a augmenté à un point dont je suis étonnée moi-même. Mais loin de me le reprocher, je sens un plaisir extrême à vous aimer, et c'est le seul qui puisse adoucir votre absence. Je suis bien contente de vous quand nous sommes tête-à-tête; mais je ne le suis point de l'effet que vous a

(1) Cette lettre est de la fin de 1748.

fait mon départ. Vous connaissez les goûts vifs, mais vous ne connaissez point encore l'amour. Je suis sûre que vous serez aujourd'hui plus gai et plus spirituel que jamais à Lunéville, et cette idée m'afflige indépendamment de toute inquiétude. Si vous ne devez m'aimer que faiblement, si votre cœur n'est pas capable de se donner sans réserve, de s'occuper de moi uniquement, de m'aimer enfin sans bornes et sans mesure, que ferez-vous donc du mien ? Toutes ces réflexions me tourmentent, mais elles m'occupent sans cesse, et je ne pense qu'à vous en ne voulant m'occuper que des raisons qui doivent m'empêcher d'y penser. Vous m'écrirez sans doute ; mais vous prendrez sur vous pour m'écrire. Vous voudriez que j'exigeasse moins ; je recevrai quatre lignes de vous, et ces quatre lignes vous auront coûté. J'ai bien peur que votre esprit ne fasse bien plus de cas d'une plaisanterie fine que votre cœur d'un sentiment tendre ; enfin, j'ai bien peur d'avoir tort de vous aimer. Je sens bien que je me contredis, et que c'est là me reprocher mon goût pour vous. Mais mes réflexions, mes combats, tout ce que je pense me prouve que je vous aime plus que je ne dois. Venez à Cirey me prouver que j'ai tort ; je sens que vous



ne le pouvez avoir que quand je ne vous vois pas.

» Cette lettre est pleine d'inconséquences ; elle ne se ressent que trop du trouble que vous avez mis dans mon âme ; il n'est plus temps de la calmer. J'attends votre première lettre avec une impatience qu'elle ne remplira peut-être point ; j'ai bien peur de l'attendre encore après l'avoir reçue. Mandez-moi surtout comment vous vous portez. Je me reproche cette nuit que vous avez passée sans vous coucher. Si vous en êtes malade, vous ne me le manderez point. Je voudrais savoir si vous avez essuyé bien des plaisanteries ; et cependant je voudrais que vous ne me parlassiez que de vous ; mais surtout parlez-moi de vos arrangements. Je vous attendrai à Cirey, n'en doutez pas. Si vous le voulez *bien fort*, croyez que je n'aurai qu'une affaire ; mais vous ne voulez rien bien fortement.

Sans cette preuve d'amour que vous m'avez tant reproché d'exiger, (1), je ne croirais pas que vous m'aimez ; j'attache à ce mot bien d'autres idées que vous ; j'ai bien peur qu'en disant les mêmes choses, nous ne nous entendions pas. Cependant, quand je

(1) Le sacrifice d'un voyage en Italie que Saint-Lambert devait faire.

pense à la conduite que vous avez eue avec moi à Nancy, à tout ce que vous m'avez sacrifié, à tout l'amour que vous m'avez marqué, je me trouve injuste de vous dire autre chose sinon que je vous aime; ce sentiment efface tous les autres.

« Croyez que si vous ne venez pas à Cirey, vous aurez bien tort. Je suis inconsolable quand je pense que si j'avais pensé à ce saint Stanislas (1), je serais encore à Lunéville; mais il me semble que vous ne m'y avez jamais tant aimée qu'à Nancy.

Je ne puis me repentir de rien, puisque vous m'aimez. C'est à moi que je le dois; si je ne vous avais parlé chez M. de la Galaisière, vous ne m'aimeriez point. Je ne sais si je dois m'applaudir d'un amour qui tenait à si peu de chose; je ne sais si je n'eusse pas bien fait de laisser à votre amour-propre le plaisir qu'il trouvait à ne plus aimer. C'est à vous à décider toutes ces questions; je ne sais si votre cœur en est digne. Je sais que cette lettre est trop longue, je devrais la jeter au feu; je vous en laisse le soin, mais prendrez-vous celui de me rassurer? »

Elle revient à Lunéville et se livre à tout l'en-

(2) La fête du roi de Pologne, qui se célébrait à la petite cour de Lunéville,

traînement de cet amour; elle en est heureuse et riante, les plaisirs du monde l'enivrent de nouveau. Elle veut briller aux yeux de Saint-Lambert, et se montrer à lui dans tous ses agréments; elle joue la comédie et chante l'opéra à la petite cour du roi de Pologne; elle rajeunit, et Voltaire écrit au comte d'Argental :

« Madame du Châtelet se porte merveilleusement bien... je ne sais si elle ne restera pas ici tout le mois de février. Pour moi qui ne suis qu'une petite planète de son tourbillon, je la suis dans son orbite, cahin-caha... En vérité, ce séjour-ci est délicieux, c'est un château enchanté dont le maître fait les honneurs.

« Madame du Châtelet a trouvé le secret d'y jouer *Issé* trois fois sur un très-beau théâtre, et *Issé* a fort réussi... On va tous les jours dans un kiosque, ou d'un palais dans une cabane; et partout des fêtes et de la liberté. Je crois que madame du Châtelet passerait ici sa vie. »

Cependant son amitié pour Voltaire la décide à quitter Lunéville, elle le suit à Paris, où l'appelaient les représentations de *Sémiramis*; elle sacrifie à son vieil ami le bonheur que l'amour lui donne.

La vanité de Saint-Lambert, plus que sa tendresse, souffrit et s'irrita de ce départ ; quelques orages s'ensuivirent. Madame du Châtelet y fait allusion quand, écrivant à Saint-Lambert, elle se reproche si tendrement ce qu'elle appelle *ses torts*.

Ce fut après cette seconde séparation qu'elle s'aperçut que par suite de l'entraînement de son amour, elle serait bientôt mère ; depuis vingt ans elle n'avait pas eu d'enfants, et elle vivait depuis longtemps séparé de son mari. Elle portait un grand nom, elle paraissait chaque année à la cour de Versailles ; sa vie était une de celles qui ne peuvent se cacher ; son rang, son esprit, sa liaison avec Voltaire l'avaient mise en évidence. Comment dérober à tout le monde un événement qui à son âge surtout la déshonorait ? C'était, il est vrai, l'époque des maris trompés ou complaisants, des galanteries ouvertement tolérées. Mais encore fallait-il dans certaines circonstances que l'honneur d'une grande maison fût en apparence respecté. L'orgueil du nom était le dernier orgueil de cette aristocratie déchue. On ne procédait pas alors en amour par fuite et par enlèvement, comme de nos jours, ce qui donne, il faut en convenir, une sorte de satisfaction superbe à la passion ; on ne disait pas

bravement à son mari, à la face de tous : Je ne vous aime pas et je vous quitte. On se contentait de le mystifier.

Pour jouer un pareil rôle, il fallut à madame du Châtelet un grand courage. Certaine scène humiliante et burlesque, digne de la plume de Boccace, et que nous ne saurions rapporter ici, dut singulièrement coûter à cet esprit fier, à ce cœur si sincère.

Voltaire nous apparaît tout entier dans cette étrange comédie. Sa conduite fut certainement celle d'un ami loyal et généreux ; mais aussi, il faut le dire, son esprit léger et moqueur prit un malin plaisir à conduire cette mystification ; c'était un *conte* à mettre en action ; il y employa toute sa verve. Il manda d'abord Saint-Lambert à Cirey pour se concerter avec lui ; puis le mari fut appelé ; on convoqua, pour fêter son arrivée, tous les voisins de campagne ; il y eut des diversements au château ; on y fit grande chère ; on remaria les deux époux, et M. du Châtelet accepta la grossesse de sa femme. Voltaire finit par rire de l'aventure comme il riait de tout.

C'est après ce voyage à Cirey que Saint-Lambert,



de retour à Lunéville, écrivait à madame du Châtelet (1):

« Je ne suis parti de Nancy qu'après la poste, parce que j'avais écrit au facteur de m'y renvoyer tes lettres. J'attendais donc ce matin les trésors que je devais recevoir mercredi; je les ai reçus, j'en ai joui pendant ma route. Hélas! ils ne m'ont pas empêché de sentir que je mettais cinq lieues de plus entre nous. Me voilà donc, mon cher amour, dans un lieu où j'ai bien moins de cette précieuse liberté qui de jour en jour me devient plus précieuse...

» Le roi m'a reçu avec sa bonté ordinaire; il est bien assurément, de toute sa cour, ce que j'aime le mieux. Je suis bien plus déterminé que jamais à ne donner mon temps qu'à lui et à ne prendre absolument de mon voyage aucune distraction que celles que ma santé exige. Je reviens à ta lettre : il fallait que je fusse bien abattu pour ne t'écrire que quatre mots le jour que je t'ai quittée. J'avais à te dire tout ce que je te dis ordinairement, tout ce que je te fais entendre, et pais tous mes regrets. Sois-en bien sûre, mon cher amour, ils n'ont jamais été aussi vifs, aussi vrais et moins susceptibles d'être affaiblis par la dis-

(1) Lettre inédite.

sipation. La route m'accablait sans me distraire de toi, et toutes les dissipations qu'on pourrait m'offrir seraient repoussées par mes regrets et par cette mélancolie qui ne m'est que trop naturelle, et qui augmente si fort par ton absence. Je sens mon existence d'une manière pénible, et je me suis cher pourtant dès que je me souviens que tu m'aimes, et que je me dis que tu es avec moi. Mon cher cœur, fais-moi bien des détails sur la conduite de ton mari, sur tes amusements, sur tout. Je n'ai jamais pris un intérêt plus passionné, plus tendre, à tout ce que tu es, à tout ce que tu sens, tout ce que tu fais, tout ce que tu peux être et devenir. Ménage bien ta santé, rafraîchis-toi souvent ; souviens-toi du grand principe de madame..., tout ce qui échauffe vieillit, tout ce qui rafraîchit rajeunit... Oh ! si tu savais quel trésor je possède en toi, tu te ménagerais bien. Sois sûre que toutes les impressions vives et délicieuses que j'ai reçues de toi se sont conservées dans mon cœur, s'y sont même augmentées, s'y conserveront toujours. Il est bien impossible que rien fasse mon bonheur que toi, et je serai toujours également rempli de ma tendresse et content de la sentir. Je te baise et t'adore. »

On voit dans cette lettre que Saint-Lambert s'ef-

force de paraître tendre, sensible, mélancolique!..

Mais où est le naturel?

Madame du Châtelet, Voltaire et le marquis du Châtelet ne tardèrent pas à revenir à Lunéville. La petite cour de Stanislas s'anima de nouveau à leur arrivée. Madame du Châtelet, malgré son état de souffrance, y joua *Nanine*. Elle avait retrouvé Saint-Lambert ; le lien secret qui l'unissait à lui augmentait encore sa passion, et tour à tour heureuse et affligée de cet amour, elle s'abandonnait aux plaisirs, aux larmes, à la réflexion, au travail.

Elle avait quarante-trois ans ; à cet âge l'idée de devenir mère l'alarmait. Poursuivie par le triste pressentiment de sa fin prochaine, elle passait les nuits pour terminer ses commentaires de Newton. Elle disait à Saint-Lambert :

« Il n'y avait aucune nécessité à ce que j'entreprisse cet ouvrage ; mais puisque je l'ai commencé, il faut que je l'achève. »

Un soir, presque au terme de sa grossesse, elle lui écrivait :

« Mon Dieu, que tout ce qui était chez moi quand vous êtes parti m'impatientait ! que mon cœur avait de choses à vous dire ! Vous m'avez traitée bien

cruellement, vous ne m'avez pas regardée une seule fois ; je sais bien que je dois encore vous en remercier, que c'est décence, discrétion, mais je n'en ai pas moins senti la privation ; je suis accoutumée à lire à tous les instants de ma vie dans vos yeux charmants que vous êtes occupé de moi, que vous m'aimez ; je les cherche partout, et assurément je ne trouve rien qui leur ressemble ; les miens n'ont plus rien à regarder. Je suis d'une impatience extrême de savoir si vous monterez la garde demain?.. Songez que si vous montez la garde demain, je puis vous revoir lundi ; songez qu'un jour est tout pour moi, et je n'ai pas besoin pour le sentir de mes craintes ridicules, car je les condamne, mais un jour passé avec vous vaut mieux qu'une éternité sans vous. Je ferai mon possible pour n'avoir pas d'humeur ce soir ; mais comment ferais-je pour qu'on ne s'aperçoive pas de l'inquiétude et du malaise de mon âme, car c'est le mot qui peut rendre mon état. Ne jugez point de moi par ce que j'ai été ; je ne voulais pas vous aimer à cet excès, mais à présent que je vous connais davantage, je sens que je ne puis jamais vous aimer assez. Si vous ne m'aimez pas moins, si mes torts n'ont pas affaibli cet amour charmant sans lequel je ne pour-

rais vivre, je suis bien sûre qu'il n'existe personne d'aussi heureuse que moi; mais je vous avoue que je le crains. Rassurez-moi, mon cœur en a besoin; la moindre diminution dans vos sentiments me déchirerait de remords, je croirais toujours que ça été ma faute, que sans Paris vous auriez toujours été le même. Songez que mon amour, que les chagrins que vous m'avez faits en voulant me quitter et par la crainte de ces grenadiers (1), m'ont assez punie; je vous aime avec une ardeur bien faite pour vous rendre heureux si vous pouvez m'aimer encore comme vous m'avez aimée. Je n'ai rien trouvé de mieux à vous envoyer que la cassette où vous renfermerez mes lettres. Rapportez-les, je vous le demande à genoux; bonheur de ma vie. »

Quelques jours après, elle adressait à Saint-Lambert cette tendre et douloureuse page :

Samedi soir.

« Vous me connaissez bien peu, vous rendez bien peu de justice aux empressements de mon cœur, si vous croyez que je puisse être deux jours sans avoir de

(1) Saint-Lambert avait songé à entrer dans le service actif en achetant un régiment de grenadiers.



vos lettres, lorsqu'il m'est possible de faire autrement. Vous êtes d'une confiance sur la possibilité de monter vos gardes en arrivant qui ne s'accorde guère avec l'impatience avec laquelle je supporte votre absence. Quand je suis avec vous, je supporte mon état avec patience, je ne m'en aperçois souvent pas ; mais quand je vous ai perdu, je ne vois plus rien qu'en noir. J'ai encore été aujourd'hui à ma petite maison à pied, et mon ventre est si terriblement tombé, que je ne serais point étonnée d'accoucher cette nuit ; mais j'en serais bien désolée quoique je sache que cela vous ferait plaisir. Je vous ai écrit hier huit pages ; vous ne les recevrez que lundi. Vous n'articulez point si vous reviendrez mardi, et si vous pourrez éviter d'aller à Nancy au mois de septembre. Ne me laissez pas d'incertitude ; je suis d'une affliction et d'un découragement qui m'effraieraient si je croyais aux pressentiments. Le prince va être bien heureux de vous posséder ; il n'en connaîtra pas le prix si bien que moi. Dites bien au prince que vous n'irez plus à Aroué (1) avant mes couches, je ne le souffrirai pas. J'ai un mal de reins

(1) Maison de plaisance du roi de Pologne.

insupportable et un découragement dans l'esprit et dans toute ma personne dont mon cœur seul est préservé. Ma lettre qui est à Nancy vous plaira plus que celle-ci; je ne vous aimais pas mieux, mais j'avais plus de force pour vous le dire, il y avait moins de temps que je vous avais quitté ! Je finis parce que je ne puis écrire. »

Pour se raffermir contre ses funestes pressentiments, madame du Châtelet avait appelé auprès d'elle une demoiselle de compagnie qui lui avait été autrefois fort attachée. Elle se nommait mademoiselle Duthil. Madame du Châtelet la revit avec plaisir, mais n'en conserva pas moins de vives alarmes. La crise douloureuse arriva : huit jours après le billet à Saint-Lambert que nous venons de citer, madame du Châtelet accoucha d'une fille (1), le 4 septembre, dans le palais même du roi Stanislas.

Ne prévoyant pas la douloureuse issue de cette événement, Voltaire l'annonce fort gaiement au comte d'Argental :

« Madame du Châtelet, dit-il, cette nuit, en griffonnant son *Newton*, s'est senti un petit besoin.

(1) Cette fille ne vécut que peu de jours.

Elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est remise au lit, et tout cela dort comme un liron à l'heure que je vous parle. »

Voltaire annonçait la même nouvelle, à peu près dans les mêmes termes, à l'abbé de Voisinôn :

« Madame du Châtelet, étant cette nuit à son secrétaire, selon sa louable coutume, a dit : *Mais je sens quelque chose!* Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. »

Quatre jours après sa délivrance, madame du Châtelet n'éprouvait qu'une extrême faiblesse, mais pas de souffrance. La chaleur était très-forte et l'incommodait ; la fièvre de lait qui survint augmenta ce malaise ; elle demanda à boire de l'orgeat à la glace. Sa garde-malade s'y opposa ; elle insista et voulut être obéie ; mais à peine en eut-elle bu un grand verre que sa tête devint brûlante et que tous ses membres furent engourdis. Le médecin du roi de Pologne accourut, il jugea le cas très-grave et de-

manda à s'adjoindre les meilleurs médecins de Nancy. Après deux jours d'étouffements et de suffocations, on parvint à rappeler à la vie madame du Châtelet. Elle paraissait hors de danger et reposait doucement.

C'était le 10 septembre, Voltaire et le marquis du Châtelet quittèrent quelques instants la malade pour aller souper chez la marquise de Boufflers. Saint-Lambert et mademoiselle Duthil restèrent auprès d'elle ; Saint-Lambert s'était approché de son lit et ils avaient échangé de tendres paroles, puis, craignant de la fatiguer et s'apercevant que le sommeil la gagnait, Saint-Lambert alla s'asseoir à quelque distance. Dix minutes après, une sorte de râle s'échappa de la bouche de la malade ; mademoiselle Duthil et Saint-Lambert accoururent ; ils la soulevèrent sur son séant, lui firent respirer des sels ; ils croyaient qu'elle n'était qu'évanouie : tous les secours furent impuissants, elle était morte !

Les derniers mots qu'elle avait prononcés avaient été des paroles d'amour à celui qu'elle avait tant aimé !

Voltaire et monsieur du Châtelet, qu'on se hâta de prévenir, se précipitèrent dans la chambre suivis de tous les convives consternés. Voltaire et Saint-Lam-

bert passèrent une partie de la nuit auprès de ce corps inanimé ; on ne pouvait les arracher à ce funeste spectacle. Voltaire surtout était profondément ému ; quand il sortit de cette chambre, égaré, hors de lui, il gagna la porte du château et alla se heurter contre l'escalier extérieur. Sa tête frappa sur le pavé. Un domestique et Saint-Lambert vinrent à lui ; en reconnaissant ce dernier, il lui dit en sanglotant : *Ah ! c'est vous qui me l'avez tuée (1) !*

(1) Après la mort de madame du Châtelet, Voltaire et M. du Châtelet découvrirent dans la bague qu'elle portait toujours le portrait de Saint-Lambert, qui avait remplacé celui de Voltaire. « Voilà une chose dont nous ne devons nous vanter ni l'un ni l'autre, monsieur le marquis, » dit Voltaire à M. du Châtelet. La fin presque tragique de cette femme si distinguée fit beaucoup de bruit, et comme alors on riait de tout, on fit sur cet événement, au lieu d'une élogie, l'épigramme satirique qui suit :

Ci-gît qui perdit la vie  
Dans le double accouchement  
D'un traité de philosophie  
Et d'un malheureux enfant ;  
Lequel des deux nous l'a ravie ?  
Sur ce funeste événement  
Quelle opinion faut-il suivre ?  
Saint-Lambert s'en prend au livre,  
Voltaire dit que c'est l'enfant.

Saint-Lambert, le triste héros de l'aventure, devint un



Le lendemain il écrivait à madame du Deffand :

« Je viens de voir mourir, madame, une amie de vingt ans, qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage. J'avais prié M. le président Hénault de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier et si heureux... Cette malheureuse petite fille dont elle est accouchée, et qui a causé sa mort, ne m'intéressait pas assez. Hélas! madame, nous avons tourné cet événement en plaisanterie; et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit par son ordre à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaîté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirey avec M. du Châtelet; de là je reviens à Paris sans savoir ce que

homme à la mode; les femmes les plus citées de l'époque voulurent le connaître, et il dut au bruit que fit la mort de madame du Châtelet la passion qu'il inspira plus tard à madame d'Houdetot.

je deviendrai, et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ses faiblesses, avait une âme respectable. »

Madame du Châtelet fut inhumée dans la chapelle du palais du roi Stanislas ; on lui fit de magnifiques funérailles. La cour, le monde des sciences et des lettres, s'émurent de la fin prématurée de cette femme de génie. Clairault, son ami et son maître, a pleura longtemps, et porta son deuil.

Quelques jours après cette mort funeste, Voltaire, ramené à Cirey, écrivait à M. d'Argental de ces lieux qu'elle avait embellis pour lui, et dont désormais elle était pour toujours absente :

« Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons encore dans cette maison que l'amitié avait embellie, et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes... Je meurs dans ce château... j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'est terminé par la mort... Je ne crains pas mon affliction ; je ne suis point ce qui me

parle d'elle. J'aime Cirey; je ne pourrais pas supporter Lunéville où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez. Mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse, j'ai perdu la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne était faite, un ami de vingt ans que j'avais vu naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver partout l'idée; j'aime à en parler à son mari, à son fils; enfin les douleurs ne se ressemblent point, et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange... Je viens de lire des matériaux immenses de madame du Châtelet qui m'effrayent. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies? C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité. Ah! mon cher ami, on ne sait pas quelle perte on a faite! »

L'appartement que Voltaire occupait à Cirey fut démeublé; il ne resta plus que les murs de cette galerie et de ce cabinet de travail où chaque jour elle s'asseyait auprès de lui, inspirant ses ouvrages et lui donnant des conseils

La douleur de Voltaire fut très-vive pendant plusieurs mois; il comprenait la grandeur de la perte

qu'il avait faite. Sa santé, déjà si faible, s'en ressentit; mais le temps, les distractions de Paris, l'amour du travail et de la gloire, adoucirent ses regrets. Il conserva toujours pour elle un profond sentiment de reconnaissance et d'affection, et chaque fois qu'il en parla dans ses écrits, ce fut avec respect et enthousiasme.

On vient de lire la vie de madame du Châtelet, racontée pour ainsi dire par elle-même, par Voltaire et leurs contemporains. Il nous a semblé que ces nombreux fragments de correspondance faisaient revivre, bien mieux que nous n'aurions pu le faire nous-mêmes dans un récit apprêté, cette aimable et sérieuse figure. Nous avons été très-sobre de jugements sur madame du Châtelet; nous avons voulu la faire connaître plutôt que la juger. C'est là, nous le croyons, le premier devoir du biographe. Pourtant, qu'il nous soit permis d'émettre ici quelques réflexions sur son talent et sur son caractère. Dans les lettres, sa renommée, liée à celle de Voltaire, a été naturellement éclipsée par l'éclat de cette grande mémoire. Les ouvrages qu'elle a laissés ne peuvent d'ailleurs être goûtés et compris que d'un petit nombre de lecteurs; puis la science a marché, et toutes les connaissances

de ce rare esprit ont été dépassées. Il arrive un moment dans les arts, dans la littérature et dans les sciences, où d'heureux génies obtiennent enfin, par des œuvres achevées, la place éclatante refusée aux efforts incomplets de leurs devanciers. En général, ces triomphateurs de l'esprit font bon marché des tentatives des prédécesseurs; et quand le prédécesseur fut une femme, à l'oubli ordinaire se joint encore une sorte de dédain. Cependant on ne saurait nier que madame du Châtelet n'ait eu sa part glorieuse dans l'influence que les sciences exercèrent en France au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sa haute position et sa liaison avec Voltaire servirent à propager le goût de la philosophie. Par sa traduction du livre des *Éléments*, elle popularisa le système de Newton; par ses *Institutions de physique*, elle initia la France aux débuts de la philosophie allemande qu'elle avait apprise dans Leibnitz et commentée avec Kœnig; enfin, dans une science sur laquelle il nous serait impossible de hasarder un jugement même superficiel, elle a mérité ce bel éloge d'un savant contemporain (1) :

« Madame du Châtelet est un génie en géométrie. »

(1) M. Ampère, le géomètre, professeur.



Quant à ce que fut sa vie, il faut, pour être équitable envers madame du Châtelet, ne point la séparer de son temps ; pour comprendre ses faiblesses, pour les excuser même, il est nécessaire de les comparer aux intrigues audacieuses, aux galanteries sans amour des femmes d'alors : bien peu furent égarées par le cœur.

Dans madame du Châtelet, nous l'avons vu, c'est toujours le sentiment qui domine, et dans la peinture de ce sentiment son style reste constamment chaste. Une sensibilité délicate l'entraîne et la contient à la fois. La femme supérieure maîtrise en elle la femme du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Son caractère et ses goûts étaient pourtant, il faut l'avouer, une des expressions les plus caractéristiques de cette époque, à la fois si frivole et si tourmentée, se raillant de tout et voulant tout connaître, se débattant au milieu des ruines et ne présentant pas l'ordre meilleur qui allait en sortir. La vieille foi était morte, le respect pour la royauté avait disparu, et rien ne remplaçait encore ces symboles détruits ; les devoirs politiques, les sympathies et les croyances nouvelles, étaient à peine en germe dans les cœurs.

Voltaire avait le sentiment profond de la justice ;

mais avait-il bien celui du droit de l'homme et de la liberté? Non; ce ne fut qu'à la fin de son siècle que ces idées généreuses et fécondes se formulèrent et pénétrèrent successivement dans toutes les intelligences. Rousseau, qui sut comprendre bien mieux que Voltaire les tendances et les besoins des sociétés modernes et proclamer le droit commun, Rousseau, qui peignait l'amour comme madame du Châtelet l'avait ressenti, était encore obscur quand elle mourut; caché dans Paris, triste et rêveur, il méditait sur les passions et sur les problèmes sociaux. L'audacieux tribun par qui devait triompher à jamais cette éclatante réforme dont se préoccupaient vaguement tous les esprits d'élite, Mirabeau venait à peine de naître (1). Les sciences avaient à compléter le rôle qu'elles jouaient en Europe depuis deux cents ans, rôle d'opposition religieuse et d'hostilité éclairée contre l'autorité aveugle de la routine. Lavoisier, Laplace. Monge, Lagrange, allaient paraître : philosophes, orateurs, savants, tous se montrèrent à l'heure voulue, et concoururent à cette grande révolution d'où est sortie la France nouvelle.

(1) Mirabeau avait six mois au moment de la mort de madame du Châtelet.

Mais, au temps de madame du Châtelet, les âmes ardentes et privilégiées cherchaient, encore incertaines, leur voie naturelle, allant de la science au plaisir et se lassant tour à tour de l'une et de l'autre, puis y revenant curieuses toujours, jamais satisfaites. On marchait alors, on n'arrivait pas.

Cette agitation générale de l'époque explique madame du Châtelet; nous l'avons vue demandant des émotions à l'amour, aux distractions frivoles, au jeu, à la métaphysique; s'abaissant à prêter l'oreille à la lecture d'un poème obscène, et écrivant de nobles pages sur l'existence de Dieu; poursuivant le bonheur et l'idéal dans les passions et dans l'étude de la vérité, et sentant toujours la satisfaction du cœur et de l'esprit lui échapper. Cette inquiétude des intelligences élevées est moindre de nos jours, où l'esprit de fraternité a ravivé pour ainsi dire l'esprit du christianisme qui se mourait; pourtant beaucoup de nobles esprits souffrent encore. Le merveilleux, l'inconnu, qui, dans l'antiquité, répondaient à cette notion de l'idéal que l'homme porte en lui, n'existent plus pour nous. La terre est maintenant une étroite sphère parcourue en tous sens. Le globe entier est exploré. Plus de pays lointain et ignoré où le surna-

turel puisse se réfugier. De là cette recherche sans objet réel, cette aspiration douloureuse vers un bien inconnu que l'ignorance des anciens faisait paraître moins impossible à atteindre.

L'âme humaine, à la gêne sur la terre, frappe incessamment aux portes du ciel, et parfois elle croit entendre une voix d'en haut qui lui répond. Alors la route immuable est trouvée; mais pour beaucoup la voix reste muette, et à ceux-là il faut les passions de ce monde, l'amour, la gloire, la richesse, l'exercice du pouvoir, les recherches audacieuses de l'esprit; jouissances bien vite épuisées par l'être insatiable aspirant à des destinées immortelles, et qui, dans le doute de ces destinées, répète avec angoisse les sombres paroles de Pascal : *Le silence éternel des espaces infinis m'effraie.*

FIN.

60413674



COLLECTION A UN FRANC LE VOLUME.

1 FR. 25 CENT. POUR LES PAYS ÉTRANGERS.

**MADAME LOUISE COLET.**

24

**UNE HISTOIRE**

**DE SOLDAT**



1998

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,

37, RUE SERPENTE, 37.

1856



**VOLUMES PARUS.**

**RACHEL ET LE NOUVEAU MONDE**

PAR LÉON BEAUVALLET. — 1 vol.

**LES VIVEURS DE PARIS**

PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

- 1<sup>re</sup> Série. **Un Roi de la mode** . . . . . 1 vol.  
2<sup>e</sup> — **Le Club des Hirondelles** . . . . . 1 vol.  
3<sup>e</sup> — **Un Fils de Famille** . . . . . 1 vol.  
4<sup>e</sup> — et dernière. **Le Fil d'Ariane** . . . . . 1 vol.

**LES GENTILSHOMMES CHASSEURS**

PAR LE MARQUIS DE FODRAS. — 1 vol.

**TRISTAN LE ROUX**

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS. — 1 vol.

**LES DERNIERS HERVEN**

PAR A. DE GONDRECOURT. — 1 vol.

**VOLUMES A PARAÎTRE.**

- CHASSES DU NOUVEAU MONDE**, par B.-H. RÉVOIL. . . . . 1 vol.  
**LES BOHÈMES DE LA RÉGENCE**, par X. DE MONTÉPIN. . . . . 1 vol.  
**UNE FAMILLE PARISIENNE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE**, par ma-  
dame ANCELOT . . . . . 1 vol.  
**LA SONORA**, par PAUL DUPLESSIS . . . . . 1 vol.

SCEAUX. — IMPRIMERIE DE MUNZEL FRÈRES.

Vertical line on the left side of the page.







